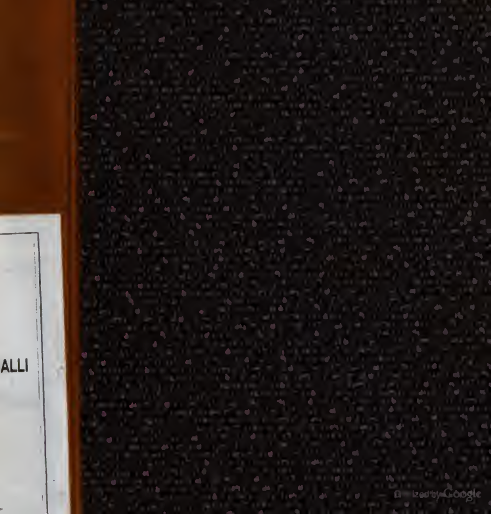

ALLI





COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Imp. de L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

LA

MÈRE JOB

LA GRACE DE DIEU — LA GRAND'MÈRE

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER



NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864



LA MÈRE JOB

Wispelbeke est un charmant village. Je l'ai vu en automne, quand les arbres qui entourent ses métairies et ses chaumières, se courbent sous le poids de leurs fruits savoureux et appétissants; quand la verdure prend mille teintes variées et que l'atmosphère se voile de vapeurs pourprées; quand les feuilles commencent de tomber et que ce triste présage du prochain sommeil de la nature fait rêver le poëte... Je l'ai vu en hiver, alors que ses campagnes sont cachées sous un éblouissant manteau de neige; que les enfants, avant l'école, s'élancent sur la glissoire polie; que l'air retentit du bruit cadencé des fléaux et de la détonation des fusils de chasse... Je l'ai vu aussi au printemps, quand les rossignols chantent l'éternelle jeunesse de la nature; quand les arbres et les plantes se parent de la plus tendre verdure; quand un sympathique sentiment d'amour, vif et doux à la fois, s'éveille dans tout ce qui a vie...

Aujourd'hui c'est l'été. La terre, fécondée par la sueur de l'homme, lui donnera bientôt la récompense de son travail. Sur les champs du sein desquels le joli village surgit, comme une île paisible, au milieu d'un vaste océan de blé, rayonne l'ardent soleil qui mûrit les moissons. Pas un souffle n'agite les épis courbés sous leur poids; tout est immobile et silencieux. Les oiseaux se cachent haletants sous le feuillage; jusqu'aux petits insectes, qui d'ordinaire se baignent si voluptueusement dans les feux du soleil, fuient, dans quelque frais abri, un air torride et sec.

Un calme solennel, qui semble s'étendre à plusieurs lieues, est descendu sur le village. La solitude est complète : nul pied ne foule les sentiers qui, comme les rayons d'une roue immense, partent de la bruyère, du bois et du hameau, s'enfoncent en serpentant à travers les blés, pour se réunir au pied de l'humble église, lieu où reposent tous les ancêtres, où commence et s'arrête la vie de tous, où en ce moment même, l'espoir et la reconnaissance de tous se confondent pour monter vers le ciel en un hymne unique et fraternel...

Car c'est dimanche, le jour du repos et de la prière. Les villageois se sont rendus à l'église pour assister au salut... Et, tandis que, les mains jointes, ils implorent de Dieu une riche moisson, le bon père donne à son soleil cette force vivifiante qui crée le pain du pauvre et du riche.

Mais bientôt les derniers accents de l'hymne se seront éteints sous la voûte de l'église; alors, après l'accomplissement du saint devoir, il y aura joie et liesse : le

village retentira de clameurs joyeuses, et de bruyants éclats de fête succéderont au recueillement de la prière...

La foule se précipite hors du temple, c'est un essaim mêlé de femmes aux bonnets de dentelle et aux mouchoirs rouges, d'hommes aux blouses bleues, d'enfants aux blondes têtes bouclées et aux joues vermeilles...

Soudain, un même tressaillement parcourt cette multitude; un sourire de bonheur rayonne sur tous les visages : le tambour a retenti !

Le concierge de la *gilde*[1] de Saint-Sébastien, fait le tour de l'église en exécutant ses plus beaux roulements; il lève ses bras musculeux jusqu'au-dessus de la tête, et les laisse retomber aussi fort que s'il voulait mettre en pièces la peau d'âne de sa caisse. Le brave homme est accoutré d'une façon passablement étrange : il porte sur la tête un immense chapeau sur lequel se balance, de çà de là, une plume rouge, verte à l'extrémité; ses vêtements sont garnis de galons jaunes; il a des bas blancs attachés au-dessus du genou par des jarretières ornées de clinquant; des rubans bleu de ciel décorent ses souliers. Toute sa poitrine et une partie de son dos sont tapissés d'objets en argent; le principal entre ceux-ci est une plaque sur laquelle est gravée l'image de Saint-Sébastien; tout alentour, brillent des médailles d'honneur, des cuillers et des coupes en argent, voire même un poivrier et deux pinces à sucre. Ce sont les prix que, depuis sa fondation, la *Gilde* a remportés dans

1. Confrérie ou corporation.

les villages environnants, au noble tir à l'arbalète; ces souvenirs des communes victoires font partie du costume de cérémonie du concierge de la *Gilde*, et il continuera à les porter, dût-il un jour, grâce aux nouveaux triomphes de la société, succomber sous le poids.

Tandis qu'il adresse aux tireurs son bruyant appel jusqu'aux confins de la commune, et que les enfants sautent joyeusement devant lui, une partie des villageois regagnent leur demeure; les autres se rendent, en suivant une allée de tilleuls, devant une grande auberge, dont la façade est ornée de fleurs et de guirlandes de verdure, et de la fenêtre du grenier de laquelle pend le drapeau tricolore.

On se montre réciproquement un chronogramme qui déploie au-dessus de la porte ses lettres rouges et noires; les vieilles gens comptent sur leurs doigts si le sacristain ne s'est pas trompé dans le chiffre de l'année; quelques jeunes gens rient des jolis vers inscrits au-dessous.

VIVE LONGTEMPS LE BARON XAVIER VAN CELLE,
NOTRE NOVEAV PRÉSIDENT !

Il offre en prix, au tir, tabatière d'argent,
Et s'il vivait cent ans, qui serait mécontent?

Le sacristain-maître d'école a déposé en toute hâte son costume d'église, et s'achemine à grandes enjambées vers l'auberge; chemin faisant, il se frotte les mains de joie et d'orgueil, en voyant tant de gens en admiration devant son œuvre.

— Eh bien, *Studiosus*, qu'en dites-vous? cria-t-il déjà de loin, au fils du bourgmestre. Les beaux-arts ne sont-ils plus en honneur à Wispelbeke? Additionnez-moi tout cela, vous ne trouverez pas un iota à changer!

— Additionner! répliqua l'étudiant en riant, je le crois bien, si vous supprimez les lettres qui vous gênent! Il est facile de faire des chronogrammes comme cela. Vous aviez cinq années de trop dans votre compte, et vous avez laissé de côté un U de *nouveau*.

Tous les paysans présents regardèrent bouche béante le sacristain confus; il ne leur semblait pas possible que le *grand savant* du village eût pu se tromper. Mais celui-ci se remit à l'instant, et répliqua avec une orgueilleuse assurance qui lui donnait la victoire aux yeux des paysans :

— C'est l'ortographe la plus nouvelle. A Wispelbeke l'instruction progresse avec les meilleurs écrivains.

— L'orthographe la plus nouvelle? reprit l'étudiant. C'est possible; mais en tout cas, elle n'est pas encore adoptée.

— Mais si elle était adoptée, elle ne serait plus nouvelle.

— Je ne comprends pas cela.

— Je le crois bien, vous n'êtes pas un philologue. Cela est dans la nature de notre langue maternelle : dans le changement gît le progrès [1].

Bien que les paysans ne comprissent pas l'argu-

1. Toute cette conversation est une allusion, difficile à rendre, à la division qui existe entre les écrivains flamands sur des questions d'orthographe. (*Note du traducteur.*)

ment du sacristain, ils firent de la tête un signe d'approbation; l'étudiant abandonna le point en litige, et dit d'un ton railleur :

— Au reste, ce sont là des affaires de maître d'école; vous avez peut-être raison. Mais quant à vos vers, je trouve à y redire. Ils sont beaucoup trop courts.

— Comment, trop courts?

— Oui, trop courts. Il eût mieux valu les commencer à la porte de l'église, et les prolonger de façon à ce que la rime ne se trouvât que sous l'enseigne de l'*Aigle d'Or;* on aurait pu les lire en se promenant.

Le sacristain allait répondre à cette plaisanterie, et déjà il s'écriait que les vers les plus longs sont les meilleurs; mais en ce moment survint le concierge de la *gilde,* tambourinant en tête d'une troupe de tireurs, qui détourna du chronogramme l'attention des spectateurs. Tous suivirent le tambour et ses compagnons à l'intérieur de l'*Aigle d'or.*

Tandis que l'heure fixée pour le tir solennel s'approchait, et que, tireurs et curieux, se rassemblaient de plus en plus à l'auberge, toute une famille s'avançait lentement à l'autre bout du village, pour venir assister à la fête.

En avant, l'arbalète dans la main gauche, marchait le brasseur *baes* Job [1] tout courbé sous de graves ou tristes pensées; car tout en marchant, il regardait le sable du chemin et faisait de la main droite des gestes brusques et dépités. Ses traits étaient passablement rébarbatifs,

1. *Baes*, maître; prononcez *bâss*.

ses yeux petits et ses lèvres minces. Il avait tout à fait l'extérieur d'un homme dur ou colère; mais, ce qu'il y avait en lui de plus remarquable, c'est que, bien qu'il fût brasseur, il était néanmoins maigre et sec.

A deux ou trois pas derrière lui, s'avançait la mère Job, sa femme, des joues de laquelle la cinquantaine à laquelle elle touchait n'avait pas encore effacé la fraîcheur de la santé. Une douce bienveillance et la confiance dans la vie, brillaient dans ses yeux; un sourire affable plissait continuellement ses lèvres; bien qu'elle fût d'une taille remarquablement haute, elle marchait la tête droite et bien plantée sur les épaules. Ses gestes étaient rares; il y avait dans toute sa personne, je ne sais quoi d'imposant qui annonçait la femme forte, à la fois courageuse et bonne.

De la main droite, elle tenait un gros garçon florissant de santé, âgé d'environ dix ans, qui sautillait en dansant à son côté et s'efforçait de l'entraîner en avant, afin de rejoindre plus tôt le tambour dont les beaux roulements résonnaient encore à travers le feuillage.

De l'autre côté de la mère marchait Hugo, son fils aîné, le favori et l'orgueil de son cœur. Il pouvait avoir atteint sa vingt-septième année; car le calme et la gravité de l'âge mûr planait déjà sur sa physionomie qui avait encore toute la fraîcheur de la jeunesse. Il n'habitait plus le village paternel; depuis quelques années, il était allé se fixer en ville pour y chercher fortune dans le négoce. Ses parents avaient chargé de rentes quelques-uns de leurs biens, pour lui procurer un capital; il s'était associé avec un commis négociant expéri-

menté, et ils avaient élevé à eux deux une petite maison de commerce, dont les relations s'étaient étendues peu à peu et se trouvaient maintenant sur un bon pied.

Son associé, monsieur Walter, le suivait à quelques pas de distance; il avait l'air d'un excellent homme, était mis avec soin, et son allure, aussi bien que ses manières, attestaient une parfaite convenance et une urbanité exquise. Rosine, belle et gracieuse sœur de Hugo, marchait à côté de lui. La jeune fille écoutait avidement et avec une sorte de joie, le beau langage citadin de monsieur Walter, qui savait dire tout, si bien, que c'était merveille à entendre. Peut-être le sourire stéréotypé sur les lèvres de Rosine et l'attention qu'exprimaient ses grands yeux bleus, n'étaient-ils qu'une affaire de convenance; car, monsieur Walter n'était-il pas l'associé de son frère et ne devait-elle pas avoir pour lui égards et affabilité, pour lui, dont son frère ne prononçait le nom qu'avec éloge et reconnaissance!

Tout en marchant et s'entretenant entre elles, toutes ces personnes, à l'exception du brasseur, semblaient fort occupées de l'enfant. Aussi était-ce un joli et gentil petit garçon, et la mère Job paraissait si heureuse de tout ce qu'on disait de la beauté de l'enfant et de sa douce physionomie! Il était facile de voir qu'elle l'avait habillé avec sollicitude et avait bouclé soigneusement ses cheveux blonds.

Tandis qu'elle reprenait doucement l'enfant de son trop grand empressement à rejoindre le tambour, Hugo, tout songeur, avait fixé les yeux sur son père et remar-

qué ses mouvements d'impatience. Il interrompit le sermon de sa mère, et dit :

— N'ayez donc pas l'air si fâché, mon père. C'est bien triste que, pour un jour que je puis venir passer de temps en temps à la maison, il y ait toujours quelque chose qui cloche !

— Ce sont des boutades, Hugo ; tu le sais bien, dit la mère en souriant. Ne t'en inquiète pas ; ton père est peut-être plus content que moi que tu sois venu nous voir ; mais c'est dans son caractère d'avoir toujours quelque chose en tête pour avoir le droit de grommeler. Ce n'est rien ; tout à l'heure, s'il réussit au tir, il sera joyeux et de bonne humeur !

Baes Job se retourna, frappa du pied dans le sable du chemin, si bien que ses genoux s'enveloppèrent d'un nuage, et s'écria avec une irritation mal contenue :

— Ah çà, viendrez-vous, vous autres ? Ces femmes çà traîne en chemin comme des limaçons ! Dépêchez-vous un peu, pour l'amour de Dieu, ou j'arriverai trop tard pour tirer à mon tour. Sur ma parole, on en serait assez content là-bas. On dirait vraiment que vous voulez prêter aide contre moi à mes ennemis ; mais je leur apprendrai, à ces envieux...

— Monsieur Walter, ne le prenez pas en mal, dit la mère Job en tournant la tête, si nous marchons un peu plus vite.

Et elle-même pressa le pas pour complaire à son époux grondeur.

Hugo, dont le mot *ennemis* avait étrangement frappé

l'oreille, avait couru à son père, et lui disait en lui prenant le bras :

— Mon père, y a t-il donc au village quelqu'un qui vous chagrine? Vous n'avez jamais eu d'ennemis, que je sache, du moins.

— J'en ai maintenant! grommela le brasseur d'un ton bourru. S'ils pouvaient briser cet arc dans ma main, ils n'y manqueraient pas. Malheureusement je ne suis pas dans mon jour; sans cela je leur montrerais comment baes Job se venge de ceux qui sont jaloux de lui!

— Mais de qui parlez-vous donc?

— D'abord du notaire.

— Du père de Gabriel!

— Oui, de cet hypocrite! Ensuite du père Wyns, puis du secrétaire, puis du père Daems et de bien d'autres encore.

— Mais, mon père, ce sont vos plus vieux amis que vous nommez là, et, si je ne me trompe, les meilleurs tireurs du village.

— C'est moi qui suis le meilleur tireur, s'écria le brasseur, et tout le monde le sait.

— En effet, il y en a peu qui puissent se mesurer avec vous; mais cela ne me prouve pas du tout, me semble-t-il, que les amis de la *gilde* de Saint-Sébastien soient devenus vos ennemis. Vous ont-ils vraiment fait quelque tort?

— Ils se sont moqués de moi ce matin. Vois-tu, Hugo, après la grand'messe, je suis allé au tir pour m'exercer la main. Sur dix coups je n'ai fait qu'une rose, et suis deux fois sorti du blanc! Sorti du blanc!! Cela ne m'est

pas arrivé depuis six mois. Du reste, je savais cela depuis le matin; en sautant du lit j'ai jeté la lampe à bas de la table de nuit, j'ai mis mes souliers à un pied pour l'autre, et en ouvrant la porte j'ai marché sur le chat, si bien, qu'il a crié comme un diable. Tous présages de malheur!

— Je comprends que ces signes vous aient inquiété, mon père; mais ce n'est pas la faute de vos amis, et quand, par hasard, ils tirent hors du blanc, ne riez-vous donc pas comme les autres frères de la *gilde?*

— Oui, oui, mais la tabatière en argent! murmura baes Job en poussant un profond soupir. Je suis ensorcelé! C'est toujours la même chose : tout tombe contre moi! Y a-t-il au monde un homme plus malheureux?

— Mon père, mon père, vous ne croyez pas à ce que vous dites, n'est-ce pas? dit le jeune homme d'un ton de doux reproche. Nous sommes tous en bonne santé; votre brasserie garde aux alentours sa vieille renommée; mon commerce va mieux de jour en jour; Rosine va faire un bon mariage; ma mère est la joie et la bonté en personne. Les gens du village nous appellent les *gens heureux;* et, pour comble de bénédiction, tout le monde nous aime; personne ne nous porte ni haine ni envie. Ne devons-nous aucune reconnaissance à Dieu pour tout cela?

En prononçant cette dernière apostrophe, la voix de Hugo était devenue si pénétrante et si tendre que le père se sentit ému.

— Tu as raison, Hugo; nous devons être reconnaissants envers Dieu! répondit-il. Mais la tabatière! la taba-

tière ! Elle me revient, et je la verrais gagner par un autre ; il y a de quoi en tomber malade de dépit !

— Qu'est-ce donc qu'une tabatière en argent? En souhaitez-vous une vraiment? Je vous l'enverrai avec joie.

— Oh ! ce n'est pas pour la tabatière ; je puis en acheter une si cela me plaît. Mais mon honneur d'arbalétrier ! Ma réputation ! Passer pendant toute une année pour une mazette et être la risée de la *gilde!* Si je ne me retenais, je briserais en mille pièces mon arbalète contre cet arbre ; du moins je ne serais pas vaincu.

— Vous ne pouvez savoir ce qui arrivera, mon père ; peut-être tirerez-vous mieux que vous ne le croyez. Et s'il arrivait que la tabatière fût gagnée par un autre, eh bien, demain cela irait mieux.

— Oui, oui, tu as appris ce beau dicton-là de ta mère : après le chagrin vient la joie, après la pluie vient le beau temps, tant qu'il y a vie, il y a espoir,... et ainsi de suite ; toujours les mêmes chansons. Ta mère ne s'inquiète de rien ; je crois que si le clocher de l'église lui tombait sur le corps, elle crierait encore : cela ira mieux demain ! Mais tiens ! la voiture de monsieur le baron est devant la porte de l'*Aigle d'or ;* le conseil de la *gilde* doit le recevoir. Oh ! je serai le seul absent. Femme, femme, c'est ta faute !

Et tendant avec colère le poing vers la mère Job, il courut vers l'endroit, où de loin il voyait les paysans agiter en l'air leurs casquettes et leurs bonnets pour souhaiter la bienvenue au nouveau chef de la *gilde* de Saint-Sébastien.

Baes Job arriva réellement trop tard; car à son approche la foule disparut dans l'auberge en poussant toujours des acclamations, et la voiture du baron fut retournée vers le château, par le cocher en livrée...

Peu d'instants après, la mère Job était assise avec sa famille dans l'arrière-cour de l'*Aigle d'or;* son petit garçon était à côté d'elle, et elle s'entretenait avec son fils du commerce de celui-ci à la ville. Monsieur Walter s'était assis auprès de Rosine et ne cessait de lui adresser des paroles à la fois bienveillantes et polies, tantôt lui demandant des renseignements sur la fête de la *gilde,* tantôt, lui racontant d'amusantes histoires d'arbalétriers et de chasseurs; car monsieur Walter était doué d'une riche et complaisante mémoire. Il est bien vrai que par moments Rosine devenait très-inattentive, et promenait les yeux autour d'elle, comme si elle eût cherché quelqu'un; cependant on pouvait s'apercevoir qu'elle était confuse de ces distractions et s'efforçait de les dissimuler à l'associé de son frère.

Toute l'arrière-cour était remplie de gens qui parlaient à pleine voix, riaient de bon cœur et poussaient des exclamations de joie. Du côté où se trouvait la mère Job, étaient installées les femmes. La plupart fermières et paysannes, en compagnie de leurs filles et de leurs enfants. Beaucoup avaient l'œil fixé sur la mère Job, et échangeaient entre elles quelques mots à voix basse.

— Oui, Catherine, disait une vieille paysanne, j'ai bien des fois porté dans mes bras ce beau monsieur à chapeau blanc!

— Hugo, le fils du brasseur?

— Oui, oui ; maintenant il est riche et fait le commerce à la ville.

— Il est certain que cette mère Job est une femme de sens; mais, dites tout ce que voudrez, là où vient le bonheur, il y reste. Elle a tout ce que son cœur peut désirer.

— Assez d'argent.

— De la santé à en revendre.

— La plus jolie fille du village.

— Un enfant frais comme une rose, et gentil et gros, que c'est plaisir à voir.

— Un fils qui finira par la loger dans un château.

— Une fille qui épousera Gabriel, le fils du notaire.., et là aussi, il y a des écus dans la caisse.

— C'est-à-dire... il y a huit enfants.

— C'est égal ; les Job sont les gens les plus heureux du monde. Si seulement le brasseur n'était pas si bourru...

— Tenez, le voilà qui accourt. Sur quelle épine a-t-il encore marché ?

Baes Job s'approcha de sa femme et dit avec colère :

— Ils sont encore là-bas à traîner et lambiner, qu'il y a de quoi en gagner la fièvre ! Ils ont déjà fait dix fois l'appel des noms et ne sont pas encore prêts. Vous n'avez rien à boire ? Je crois que vous rêvez, tous tant que vous êtes ?

Et il cria à un garçon qui passait :

— Eh ! fainéant, pourquoi ne viens-tu pas demander ce que nous voulons ? Une canette de bière ! Cours donc ! Voyez donc, ce vaurien traîne la jambe comme

pour se moquer de moi ; mais je le retrouverai bien !

— Allons, allons, dit la mère Job en riant, le pauvre garçon s'est foulé le pied, tu le sais bien !

Quand le garçon fut revenu et eut rempli les verres, le brasseur entra en colère contre lui, assura que la bière était aigre et voulut appeler l'hôte pour s'en plaindre ; mais en ce moment il entendit siffler la première flèche, et retentir aussitôt le cri : *rose!* Il ressentit un frisson de dépit, et s'éloigna de sa famille tout en murmurant, pour aller voir l'heureux personnage qui, à son premier coup, avait touché la rose.

— Le brasseur est terriblement brusque, dit Catherine à la paysanne sa voisine. Depuis trente ans que je le connais, je ne l'ai jamais entendu que gronder et maugréer, comme si tout dans le monde allait au rebours de son désir. Heureusement que chacun sait qu'il n'y met pas de méchanceté, et que sa femme est la patience même. Quant à moi, je ne saurais certainement endurer cette mauvaise humeur continuelle !

— Et *Saint-Job sur le fumier* est son patron ! Sans doute son parrain a fait cela pour plaisanter, comme s'il eût pu prévoir quel homme emporté deviendrait l'enfant ?

— Non, non, Job est son nom de famille.

— Oui, mais son prénom est aussi Job.

— Vraiment ? Alors il se nomme Job Job ?

— Ne le saviez-vous pas ? Notre Kobe en rit tous les jours ; et quand il parle de notre hargneux brasseur, il ne l'appelle jamais que le double Saint-Job, à raison de ce qu'il est si endurant !

— Cela vient de la bile noire, Thérèse; le pauvre homme n'en peut mais, d'être né comme cela.

— Non, sans doute, je le sais bien, Catherine; car baes Job donne beaucoup aux pauvres gens; et quand il peut rendre service à quelqu'un, il n'y manque jamais, malgré toutes ses gronderies. L'an passé, il paraissait bien fâché contre nous, parce que, sans le vouloir, mon homme avait mené notre voiture dans sa haie. Ils s'étaient même joliment querellés. Un mois après, la mort de notre propriétaire nous mit dans une position très-difficile. Baes Job qui avait appris la chose, vint, sans être appelé, nous apporter lui-même ce qu'il fallait pour nous sauver. Si nous sommes encore à la ferme paternelle, Catherine, nous le devons à celui qui semblait notre ennemi, à baes Job...

Le tir avait commencé; une moitié des arbalétriers tira ses sept premiers coups; ensuite la seconde moitié devait entrer en lice à son tour, puis de nouveau, le premier peloton, et encore une fois le second. Le tireur qui, dans ces deux tours, aurait fait le plus de *roses*, recevrait en vainqueur, des mains de monsieur le baron, la belle tabatière d'argent.

De nombreux spectateurs se tenaient près du but, appuyés sur le lattis qui fermait l'espace parcouru par les flèches; au milieu d'eux, et l'œil fixé sur le blanc, se trouvait baes Job, qui appartenait au second peloton et attendait son tour avec une visible impatience. Si l'un des tireurs les plus adroits lançait sa flèche un peu loin de l'anneau central, une expression de joie se peignait sur le visage du brasseur; mais si le cri : *rose!* annon-

çait que le centre de la cible était touché, il se pinçait les lèvres d'un air de dépit et frappait du pied avec colère.

A une vingtaine de pas du but, se tenait un groupe de paysans, les uns, une arbalète à la main, les autres, la tête découverte, mais tous remarquablement calmes et posés pour un jour aussi joyeux. Ils formaient un cercle autour de monsieur le baron, qui, un cigare à la bouche, un laquais en livrée à côté de lui et un chien de chasse entre les jambes, distribuait çà et là de bienveillants sourires à ceux qui étaient assez hardis pour lui adresser un compliment au sujet de sa nomination comme chef de la *gilde*, ou une flatterie sur la beauté du cadeau offert par lui à la société. Le sacristain-maître d'école répétait pour la vingtième fois, en termes différents, l'assurance que c'était une bénédiction pour la commune, de posséder un tel baron, et qu'immanquablement la *gilde*, à l'ombre de son illustre nom, atteindrait au comble de la gloire et de la prospérité, et ainsi de suite. Les paysans qui avaient le bonnet à la main, hochaient sans cesse la tête en signe d'approbation, et s'écriaient à chaque nouvelle flatterie : — Sans doute, monsieur le baron ! — C'est bien vrai, monsieur le baron ! — Dieu soit loué, monsieur le baron. Ceux-là étaient, à coup sûr, les métayers du seigneur; car il y avait aussi d'autres villageois qui écoutaient tout, un sourire demi railleur sur les lèvres, et la tête couverte. Ceux-là cultivaient certainement leurs propres terres ou étaient fermiers de propriétaires qui n'habitaient pas le village. A ce titre, ils se considéraient comme gens in-

dépendants, et le montraient assez, par le hardi laisser-aller de leur attitude.

Le maître d'école était précisément occupé à démontrer en termes pompeux au baron, que son auguste présence était aussi bienfaisante et aussi féconde pour le village et la *gilde*, que la rosée du ciel, qui, après une brûlante journée d'été se répand sur la terre altérée, soulage la nature, abreuve les plantes et réjouit les hommes... lorsque la voix du héraut fit entendre à pleins poumons, cet appel :

— Hommes du second peloton, préparez-vous ! Hommes du second peloton, approchez !

Cet appel délivra le baron du maître d'école et de quelques autres courtisans ; il allait même se retirer un peu à l'écart, mais tout aussitôt il se vit de nouveau entouré par les tireurs qui venaient d'être relevés, et qui, à leur tour, avec force révérences et compliments, venaient lui rendre compte du nombre de *roses* faites ou non, par chacun des hommes du premier peloton. Soit que le baron prît plaisir aux hommages qu'on lui rendait, soit que, par condescendance, il se prêtât aux démonstrations honorifiques des paysans ; il les laissa faire, sourit agréablement, et donna à chacun à son tour, une parole affable.

Pendant que le tir continuait assez lentement, et que, sous l'influence des pintes de bière, le bruit grandissait de plus en plus dans la cour de l'*Aigle d'or*, un jeune homme se tenait tout seul derrière la haie de hêtre qui séparait le tir du jardin potager de l'auberge.

Ses vêtements à la mode de la ville, ses traits fins et

ses membres délicats eussent pu faire supposer qu'il était étranger, et que le hasard seul l'avait conduit en ce lieu. On lisait sur sa physionomie une profonde tristesse; le plus souvent il tenait la tête penchée et le regard fixé sur le sol; mais, par moments, il se redressait et lançait, à travers une étroite ouverture de la haie, des regards étincelants vers l'endroit où les femmes des membres de la *gilde*, conversaient et riaient autour de nombreuses tables. Alors une contraction fébrile plissait ses lèvres frémissantes, son visage pâlissait, et, oublieux de tout le reste, il tendait le cou vers l'objet qui semblait l'irriter; ses poings se crispaient, et de rauques soupirs s'échappaient de sa poitrine, jusqu'à ce que la crise nerveuse se calmât, et que, succombant sous une accablante conviction, il laissât derechef pencher tristement la tête sur son sein.

Tandis qu'immobile et silencieux, il semblait abîmé dans la contemplation des causes de sa douleur, un jeune paysan tourna le coin de la haie, et, sans être aperçu, s'approcha du songeur désolé. Il lui posa la main sur l'épaule, et dit d'une voix compatissante :

— Gabriel, si j'étais à votre place, je boirais une bonne pinte là-dessus. Ne vous ai-je pas dit, il y a plus de six mois, que ce faiseur d'embarras, avec ses moustaches, vous brasserait de mauvaise bière? C'est un scandale! Prêter l'oreille ainsi, au milieu de tout le village au caquet d'un étranger!

Gabriel regarda d'un œil humide celui qui venait de parler, tandis qu'un pénible soupir s'échappait de sa poitrine.

L'autre reprit :

— Le forgeron avait bien raison, quand il disait, il y a trois mois, que ce monsieur Walter vous couperait l'herbe sous le pied. Savez-vous ce qu'il prétend maintenant? Qu'on machine un mariage entre lui et Rosine.

Un amer sourire d'incrédulité contracta les traits de Gabriel, et il fit un geste menaçant comme pour écarter de lui cette idée affreuse.

— Allons, allons, montrez-vous homme, dit l'autre, il est facile de voir qu'il est question de quelque chose. Le monsieur Walter, depuis ces derniers mois, n'est-il pas presque tous les dimanches à Wispelbeke? Et Rosine cache-t-elle son espoir d'aller un jour habiter la ville comme son frère Hugo? Ce Walter n'est-il pas à ses yeux une merveille de générosité, de politesse et d'esprit; et ne parle-t-elle pas de lui, comme si c'était un modèle de toutes les vertus?

Le jeune homme hocha la tête avec désespoir.

— On ne vous renverra, Gabriel, que lorsque tout sera bâclé; mais, à votre place, je ne leur donnerais pas le temps de se moquer de moi; je les enverrais bel et bien promener, et m'amuserais comme il faut avec les amis, pour leur montrer que je ne me soucie guère de leur fausseté. Allons, venez, et ne restez pas là tout seul à tergiverser. Le forgeron vous a vu, et il est là-bas, près du but à se moquer de vous. Venez, et tenez-vous droit comme un homme!

Gabriel suivit en silence et la tête penchée, le jeune paysan, qui, tout en marchant, répétait :

— Buvez là-dessus deux ou trois pintes, et laissez cette

coquette mijaurée à ceux qui ne valent pas mieux qu'elle.

Rosine qui, sans s'en douter, venait d'être épiée à travers la haie avec une si fiévreuse attention, était toujours assise à côté de l'associé de son frère. Une inexplicable tristesse s'était peu à peu emparée de son cœur, et cette disposition n'avait pas échappé à monsieur Walter. Comme s'il voulait, par politesse, respecter sa mélancolie, dont il s'était vainement efforcé de pénétrer le motif, il avait, depuis quelques instants, interrompu la conversation, et son regard était fixé, avec un intérêt apparent, sur la cible et sur les tireurs.

— Pourquoi es-tu si triste, Rosine? demanda la mère Job. Je ne sais, mais toi, ton père et d'autres encore, vous êtes de singulières gens. Nous sommes ici à une belle fête, pour nous amuser, et vous faites des visages comme si nous étions bien malheureux, et avions des raisons d'avoir de gros chagrins.

— Où donc peut être Gabriel? Il sait que nous devions venir ici, murmura la jeune fille.

— Je crois le voir là-bas.

— Vous le voyez, maman? s'écria Rosine avec joie.

— Là, derrière monsieur le baron; il nous tourne le dos et parle au fils du fermier Adrien.

— Et il ne vient pas nous dire bonjour! Ce n'est pas bien à lui. Gabriel est un bon garçon, maman; mais il a souvent de si étranges idées en tête. Que peut-il encore avoir maintenant? Soyez-en sûre, il est fâché contre moi. Pourquoi? Dieu le sait. C'est pourtant triste!... Ah! il se retourne, il me voit!

Le nom de Gabriel s'échappa de ses lèvres, elle se leva et fit signe de la main au jeune homme.

— Ah! maman, il s'en va; son regard est bien dur!

— De quoi vas-tu t'inquiéter, Rosine? dit la mère Job en souriant; le ciel est bien haut, et pourtant, il y arrive souvent des nuages... Allons, mets-toi ces idées-là hors de la tête. Tiens, voici ton père; lui aussi n'a pas l'air de bonne humeur!

Baes Job quittait en ce moment la cible pour se rapprocher de sa famille. Déjà, de loin, on pouvait voir à ses gestes brusques et à ses lèvres pincées, qu'il était mécontent du résultat du tir.

— N'ai-je pas dit que j'étais ensorcelé? s'écria-t-il. Trois roses en huit coups! Je gage une demi-tonne de bière, que demain, j'en ferai cinq à la suite l'une de l'autre! Mais aujourd'hui! si je brisais ma flèche contre le bois, cela ne m'étonnerait pas!

— Et qui a gagné la tabatière en argent? demanda la mère Job.

— Gagnée, gagnée! Elle n'est pas du tout gagnée. Nous avons encore chacun sept coups à tirer.

— Et qui a fait le plus de roses?

— Le notaire en a quatre!

— Mais, toi, Job, tu en avais trois. Avec un coup heureux, tu rattrapes le notaire; et s'il tire un peu moins bien, tu peux encore gagner la tabatière et être *primus*.

Sur ces entrefaites, le brasseur avait bu une couple de verres de bière; il répondit avec impatience :

— Si je n'étais né pour le malheur, personne autre que moi n'aurait la tabatière; mais maintenant! Tu

verras que je tirerai plus mal encore la seconde fois que la première.

— Assieds-toi un instant près de nous, dit la mère Job d'un ton amical, et reprends courage; sois sûr que cela ira mieux tout à l'heure!

— Oh! avec cette éternelle scie : *cela ira mieux!* Je te dis, moi, que cela n'ira pas mieux; cela ira plus mal!

— Allons, cher homme, ne te fâche donc pas contre moi, dit la mère Job; si cela ne veut pas aller mieux, je n'y puis rien faire. Il faut pourtant que quelqu'un gagne, et, en tous cas, il n'y aura ni bras, ni jambes cassés.

— Je sais bien que cela te serait bien égal que je quittasse l' *Aigle d'or*, déshonoré! grommela baes Job... Rosine, pourquoi es-tu là à faire la mine? dit-il à sa fille. Est-ce de la bouderie? Monsieur Walter est là dans une agréable société! Hugo se sauve, et va fumer des cigares avec le baron, et toi, tu tournes quasi le dos à notre hôte. C'est poli ça!

L'associé de Hugo voulut dire quelques mots, pour excuser Rosine; mais baes Job ne parut pas l'entendre, et demanda, en regardant fixement l'enfant: Engelbert est bien pâle! Pourquoi ne parles-tu pas à cet enfant? il est malade.

— Ah! tu prends toujours les choses au pire, répondit sa femme. Il a mangé trop de bouillie de riz, le petit gourmand. Cela se passera; ne t'inquiète pas d'Engelbert!

Le brasseur eût sans doute donné cours plus longtemps à sa mauvaise humeur, en continuant ses reproches

bourrus, si le héraut de la *gilde* n'eût crié au loin :

— Hommes du second peloton, préparez-vous!

Baes Job tendit son arc en toute hâte, après quoi, sans plus faire la moindre attention à sa société, il courut au tir.

Rosine, par un sentiment de convenance, entama avec monsieur Walter, une conversation sur la joie naïve des paysans et la liberté avec laquelle on vit à la campagne; la mère Job parlait à haute voix avec la fermière Catherine, des enfants et de la fièvre scarlatine, qui régnait au village, mais qui, heureusement, semblait diminuer. Hugo s'entretenait toujours avec le baron, du prix probable qu'atteindraient les grains au marché, après la moisson.

Au bout de quelques instants, de vifs applaudissements éclatèrent tout à coup auprès de la cible, et tous les villageois coururent au bout de la cour et s'y réunirent en une masse compacte. Les femmes se levèrent aussi par curiosité... La tabatière était gagnée! Qui pouvait être l'heureux vainqueur?

Rosine qui était montée précipitamment sur sa chaise, et voyait sans doute mieux que les autres ce qui se passait, s'écria tout à coup, en battant des mains avec un oubli complet de sa tristesse :

— Maman, maman! Ah! c'est le père qui a gagné! Voyez, voyez, monsieur le baron lui donne la tabatière d'argent!

— Est-ce vrai? demanda la mère Job en levant dans ses bras son petit garçon, avec une joyeuse émotion.

— Certainement! écoutez, on crie déjà : vive baes Job!

Et en effet, cette acclamation s'élevait du groupe au milieu duquel le baron était occupé à remettre le prix au vainqueur.

— Dieu soit loué! s'écria la mère Job avec joie... Maintenant, du moins, il sera satisfait.

En ce moment, Rosine aperçut Gabriel qui sortait de derrière la haie et s'approchait des membres de la *gilde*. Elle sauta à bas de sa chaise en disant :

— Maman, maman, je vais voir un peu de près; oh! ce doit être beau, monsieur le baron qui parle au père et qui lui dit toutes sortes de belles choses!

A ces mots, elle s'élança vers le lieu où la foule était rassemblée; l'associé de son frère se leva à son tour, avec l'intention évidente de l'accompagner par politesse.

Mais la jeune fille avait pris l'avance, et parut, dans un but arrêté, faire le tour du groupe des villageois; et en effet, elle s'arrêta tout à coup devant Gabriel en le regardant tristement, tandis qu'elle lui disait d'une voix douce et basse :

— Gabriel, pourquoi êtes-vous fâché contre moi?

Le jeune homme frissonna d'abord et pâlit de surprise; puis aussitôt un doux sourire de bonheur apparut sur ses lèvres... puis en ce moment, monsieur Walter rejoignit la jeune fille du brasseur, et se plaça à côté d'elle, comme s'il était son cavalier.

La physionomie de Gabriel se contracta soudain; il se détourna avec un sourd murmure, s'éloigna dans la direction de l'auberge, et disparut aux yeux de la jeune fille stupéfaite.

Deux larmes coulèrent sur les joues de Rosine; mais

elle comprima sa douleur par un sentiment de pudeur, et traversa résolûment la foule, pour cacher l'émotion pénible qu'elle ressentait.

La mère Job aperçut enfin son mari, qui, la tabatière à la main, se dégageait de la foule et luttait pour se débarrasser des paysans qui ne cessaient de crier : vive baes Job ! Quelques-uns s'écriaient même qu'il pouvait bien donner une demi-tonne de bière, et l'on s'apercevait, aux mouvements de leurs lèvres, qu'ils croyaient déjà savourer les libations gratuites qu'ils réclamaient.

Le brasseur n'avait pourtant pas la mine plus avenante qu'auparavant, et grommelait avec dépit, à l'adresse de chacun.

— Laissez-moi tranquille ; cela n'en vaut pas la peine ; je m'en veux à moi-même. Je donnerai la tonne de bière, dimanche. Allez-vous-en ; qu'est-ce que tous ces cris ?

— *Proficiat! Proficiat!* s'écria la mère Job ; ne t'ai-je pas dit que cela irait mieux ? Allons, Job, bois un bon verre avec nous à ta bonne réussite !

Hugo et Walter saisirent leurs verres et les élevèrent, tandis que quelques autres amis les imitaient.

— A la santé de baes Job ! s'écria-t-on.

— A la santé de nous tous ! grommela le brasseur.

— Non, non, à la santé de l'heureux vainqueur ! s'écria monsieur Walter.

— Oui, oui, à la santé de l'heureux vainqueur ! répétèrent les paysans.

— Je ne bois pas cette santé-là ! dit baes Job. Heureux ! ah ! vous appelez ça heureux ?

— Qu'est-ce qui te manque encore? demanda sa femme avec étonnement. N'es-tu pas content?

— Content! s'écria le brasseur avec une sorte de colère. Content? Je suis honteux. Sept roses en quinze coups! Si je n'étais né pour le malheur, j'en eusse fait dix!

Oh! murmura la mère Job à part soi, cet homme-là n'est content que quand il peut gronder. Chacun son défaut...

— Venez, venez, dit le brasseur d'une voix impérative et pleine d'impatience. Retournons à la maison; ce vacarme m'ennuie. Ne dirait-on pas que j'ai gagné un mont d'or? Sept roses en quinze coups! Venez, vous dis-je, ou je m'en vais seul!

Comme le tir était terminé, la plupart des femmes s'étaient déjà levées pour quitter l'*Aigle d'or*. La mère Job et sa famille obéirent en silence à l'injonction du bourru, et le suivirent vers l'issue de la cour. Rosine jeta encore un triste regard aux alentours, mais elle n'aperçut plus Gabriel...

Dans la soirée du même jour, un jeune homme se promenait d'un pas lent et saccadé, dans le grand chemin qui mène à l'église.

Après que le soleil eut disparu sous l'horizon, de brumeuses vapeurs s'étaient élevées peu à peu; l'atmosphère était sensiblement refroidie, et une obscurité si profonde couvrait les champs et les bois, qu'on n'eût pu apercevoir qu'à une très-courte distance le jeune homme qui errait comme une ombre noire.

De temps en temps, il s'arrêtait, croisait les bras sur

sa poitrine, murmurait d'étranges paroles d'amour, de jalousie et de désespoir; puis il s'élançait de nouveau en avant comme fouetté par une pensée terrible, ou ralentissait tout à coup le pas, pour tomber, la tête penchée, dans une profonde rêverie.

Parvenu au bout du chemin de l'église, il tourna à droite et entra dans la grande allée qui s'étendait jusqu'au château du baron. De grands hêtres s'élevaient des deux côtés du chemin, et unissaient leurs cimes, pour faire de cette promenade un berceau épais, où régnait pendant le jour une douce fraîcheur, et le soir, une ombre mystérieuse.

Le jeune homme s'approcha en chancelant, de l'un des arbres de l'allée; il parut chercher d'une main tremblante, sur la lisse écorce, des signes qui y étaient gravés; et quand il les eut trouvés, il y appuya son front brûlant, comme s'il eût cru que le contact de cette inscription commémorative de quelque douce promesse, pouvait le délivrer des douleurs qui le torturaient.

Après quelques instants du plus profond silence, son sein oppressé se souleva; des plaintes étouffées et de pénibles soupirs s'échappèrent de ses lèvres... Il pleurait...

— Oh! la fidélité est un mortel supplice! dit-il. Si je pouvais, comme elle, oublier le passé, et arracher de mon cœur, jusqu'à la racine, un amour méconnu! Notre affection devait durer plus longtemps que les caractères qui ont grandi dans l'écorce de cet arbre... Et elle, elle s'éprend d'un étranger; elle lui sourit avec admiration;

elle s'enivre de ses paroles; elle va l'épouser... sous mes yeux et avec un insouciant bonheur, comme si je n'étais pas de ce monde!... Mais ce n'est pas possible! Rosine ne peut être devenue en un jour, cruelle et sans pitié. Si son amour pour moi avait diminué ou disparu, elle aurait compassion pourtant du pauvre Gabriel... Mais qui sait? Elle croit peut-être que, moi aussi, je l'oublierai facilement? L'oublier!...

Il joignit les mains avec désespoir, et reprit d'une voix plaintive :

— Rosine, Rosine, que t'ai-je fait? Si tu savais comme ta trahison me déchire le cœur! Oh! pourquoi Dieu, en donnant la beauté à la femme, lui a-t-il refusé la persévérance?

Gabriel eût probablement poursuivi longtemps encore ses tristes lamentations; mais en ce moment, un bruit lointain parut frapper son oreille. Quoi qu'il en fût, cela dut faire sur son âme une profonde impression, car il s'élança loin de l'arbre, se courba vers la terre pour mieux voir dans l'obscurité, et resta immobile et frissonnant.

— Rosine! Walter! murmura-t-il d'une voix rauque, tandis que ses genoux fléchissaient sous le poids d'une mortelle émotion, et qu'il s'affaissait sur le sol... Pourtant il se releva, et se glissa en rampant derrière le tronc de l'arbre, d'où il fixa les yeux, avec une indicible exaspération, sur les personnes qui s'approchaient.

Bientôt il crut avoir la conviction du malheur qu'il redoutait; un cri indéfinissable s'échappa de son sein

déchiré, et, la tête en avant, il prit la fuite comme un insensé, à travers les arbres...

Quelques cris d'anxiété ou de surprise répondirent à sa voix; quatre ou cinq personnes, parmi lesquelles se trouvaient trois hommes et une jeune fille, accoururent aussitôt, et cherchèrent l'endroit d'où il leur avait semblé qu'une personne en danger avait appelé au secours.

— Voilà qui est bien étonnant! grommela baes Job, c'était près de cet arbre, vous dis-je!

— Je croyais qu'il arrivait un malheur! dit Hugo, tout ému. De ma vie je n'ai entendu un cri pareil!

— Bah! dit monsieur Walter, ce sera un plaisant; les paysans ont, au village, de ces façons de faire de l'esprit.

— Il s'est sauvé par là! dit Rosine d'une voix douloureuse, en montrant la direction que le jeune homme avait suivie dans sa fuite.

— Rosine! Rosine! viens ici, s'écria la mère Job avec inquiétude.

Le brasseur et sa famille demeurèrent encore quelques instants en cet endroit, à écouter si aucun bruit ne se faisait entendre; puis, sur les instances de la mère, qui assurait que la promenade du soir avait duré assez longtemps, tous regagnèrent la maison.

Chemin faisant, Rosine appuya sa tête sur l'épaule de sa mère, et dit, avec des larmes dans la voix :

— Maman! maman! c'était Gabriel!

— Oh! quelle idée as-tu là? répondit la mère; depuis midi, tu ne rêves que Gabriel. Que viendrait-il faire ici,

dans l'obscurité? Je ne lui pardonnerais pas facilement de faire d'aussi sots tours pour nous effrayer.

Rosine courba la tête, et continua de marcher avec une tristesse silencieuse et résignée, jusqu'à ce que la porte de la brasserie s'ouvrît devant eux.

II

La brasserie de baes Job touchait à une importante métairie. Du côté de la rue, à l'ombre de hauts tilleuls, s'élevait le corps d'habitation, avec ses volets verts; par derrière s'étendaient, d'un côté les étables, dans lesquelles se trouvaient dix belles vaches et trois chevaux, de même que la vaste grange qui devait recevoir bientôt la moisson prochaine. De l'autre côté, l'arrière-cour était fermée par la brasserie proprement dite avec ses dépendances, et il s'y trouvait une grande pompe destinée à tirer l'eau du puits, pour en remplir les chaudières. Un peu plus loin, du côté de la campagne, au milieu de massifs de fleurs et de jolis arbustes, s'élevait une charmante tonnelle revêtue des gracieux rameaux du chèvrefeuille. A l'étendue du terrain consacré au jardin à fleurs, qui ne servait qu'à l'agrément, on devinait assez que la famille Job était dans l'aisance et menait une vie exempte de tout souci...

Quelques jours après le tir qui avait eu lieu à *l'Aigle d'or*, Jean, le domestique, était occupé dans la cour, à pomper; ses mouvements étaient par moments très-lents, et même il s'interrompait de temps en temps dans son travail, comme si une pensée qui le préoccupait, l'en eût



distrait. Il regardait alors tout rêveur, la rigole en bois dans laquelle l'eau coulait en murmurant, jusqu'à ce que la cessation du murmure le fit sortir brusquement de sa distraction et lui fit relever le bras pesant de la pompe.

A quelques pas de là, un vieux tonnelier faisait rouler vers la porte de la brasserie les tonneaux qu'il avait réparés ou nettoyés ce jour-là. Il n'y avait personne autre dans la vaste cour.

Bien que le soleil du soir lançât sur les bâtiments la pourpre de ses derniers rayons et se jouât doucement dans le feuillage de la vigne qui tapissait la maison, il régnait en ce lieu un silence morne et inaccoutumé, qu'interrompait seul le cri aigu de la pompe et le monotone bruissement de l'eau.

Lina, la vachère, se montra à la porte de l'écurie et s'avança vers la pompe avec des gestes mystérieux. Jean laissa là son travail et regarda la servante d'un air interrogateur pendant que le tonnelier s'approchait aussi avec non moins de curiosité.

— Le docteur est à la maison! chuchota la servante.

— Et que dit-il? demanda Jean.

— Est-ce la scarlatine? demanda à son tour le tonnelier.

— Je n'en sais rien, répondit Lina. Il est allé à la chambre, où est l'enfant dans son lit. On a fermé la porte, la clef est en dedans; je n'ai pu rien voir ni entendre par la serrure.

— Si c'était la scarlatine, Lina! dit Jean en soupirant.

— Mon Dieu, pauvre petit Engelbert! Mais ce ne sera pas la scarlatine!

Le vieux tonnelier porta la main à ses yeux, et dit tristement :

— Qui peut le savoir? Il y a huit jours que Mieken, la fille de ma Thérèse, est morte de cela. L'enfant m'aimait tant; quand elle a rendu l'âme, elle avait encore ses yeux éteints sur moi; ses petites lèvres remuaient, et il me semblait qu'elle voulait dire : cher grand-papa... Depuis lors, je ne vis plus qu'à moitié, Lina; si je savais que je dois mourir demain, je coucherais sans chagrin ma tête sur l'oreiller; car, si Dieu me prenait en grâce, je pourrais encore revoir là-haut ma petite Mieken!

Le plus profond silence suivit pendant quelques instants cette plainte mélancolique.

— Oh! tonnelier, dit Lina d'un ton consolateur, il ne faut pas perdre courage comme cela; pensez donc qu'il nous faut tous mourir un jour.

— Oui, oui, Lina, dit le tonnelier; c'est comme cela, ma fille. J'ai bien près de septante ans. Comment ne saurais-je pas ce que veut dire le mot *mort?* J'ais mis en terre, mon père, ma mère, trois frères, deux sœurs, et cinq de mes enfants; et puis j'ai vu se fermer la fosse sur tous ceux qui vivaient du temps de ma jeunesse; il n'en reste pas dix. Mais le cœur ne s'use pas aussi vite que le corps. Pauvre petite Mieken! Je me laisserais couper le bras gauche, si cela pouvait la remettre en vie!

— C'est pourtant une terrible maladie que la scarlatine! dit le domestique. Il en est mort sept enfants au village depuis la Saint-Pierre.

— Neuf! neuf, Jean. Tu oublies sans doute les deux petites filles du faiseur de tourbes?

— Les deux enfants du faiseur de tourbes sont-ils donc morts?

— On les enterre demain.

— Que dira baes Job quand il reviendra, lui qui aime tant Engelbert, qu'on ne saurait dire combien : quand l'enfant avait seulement une petite toux, il en était si triste et si fâché, que toute la brasserie en était sens dessus dessous.

— Il est allé acheter un cheval dans le *Hageland* [1]; mais le *Hageland* est grand, et Kobe que notre maîtresse a fait partir par la diligence pour l'aller chercher, pourrait bien ne pas le trouver.

— Oh! dit Jean, je crois qu'il vaudrait mieux qu'il ne le trouvât pas. Notre bonne maîtresse a déjà assez de chagrin. Car, dites-le, que ferait baes Job, sinon gronder, maugréer et se fâcher? Ce n'est pas là ce qui guérira l'enfant.

— Mais c'est son père pourtant; et si jamais il arrivait malheur, si Engelbert... Oh mon Dieu! il le retrouverait froid en rentrant à la maison!

— Comme le docteur reste longtemps! dit Lina.

— Je le crois bien, répliqua le vieux tonnelier, ce n'est pas si facile de dire au premier abord si l'enfant a la scarlatine ou autre chose.

— A quoi voit-on cela? Hier, l'enfant n'a pas voulu manger; il était tout tranquille, se blottissant dans un

[1] Partie de la Campine aux environs de Diest.

coin pour être seul, et se plaignait d'avoir mal à la gorge.

— C'est comme cela que commence la scarlatine; mais il y a d'autres maladies d'enfant qui commencent comme cela aussi.

— Aujourd'hui, à midi, sa tête était chaude comme le feu; il voulait toujours boire.

— Mais, n'avait-il pas de taches rouges sur le corps?

— Oui, au cou. Seigneur! ce serait donc la scarlatine!

— Engelbert a-t-il déjà eu la rougeole?

— Non, pas encore.

— Alors, ce sera la rougeole, bien sûr; l'enfant du tisserand, là-bas derrière, l'a aussi.

— Mon Dieu! s'écria la servante en levant tout à coup les bras; voilà mademoiselle! Elle a les yeux pleins de larmes : il est certainement arrivé malheur!

Les deux domestiques et le tonnelier, s'avancèrent vers la jeune fille avec une curiosité compatissante.

— Ah! mes amis, mes amis, plaignez ma pauvre mère! s'écria Rosine. C'est la maladie!

— La scarlatine? demanda Lina épouvantée.

— Oui, la scarlatine! répéta la jeune fille. Pauvre innocent agneau.

— Mademoiselle Rosine, dit le vieux tonnelier, il ne faut pas prendre les choses si fort en mal. Sur quatre enfants qui gagnent la maladie, il n'en meurt qu'un; Dieu épargnera votre bon petit frère.

— Merci de vos bonnes paroles, dit Rosine. Oui, Dieu l'épargnera; car, mes amis, ma mère ne dirait pas que son cœur s'en va de chagrin; mais s'il devait en arriver

à Engelbert comme à votre pauvre Mieken, ma mère en mourrait aussi, et... et... alors nous serions tous bien malheureux au monde... Et mon père! Ah! quand il reviendra, il sera fou de chagrin!

Lina, la vachère, porta son tablier à ses yeux et se prit à pleurer de compassion. Jean hochait la tête et se mordait les lèvres; le vieux tonnelier seul se tenait droit et ferme; il reprit d'une voix pleine de consolation :

— Non, non, ça n'ira pas aussi mal que vous pensez; si on tient l'enfant bien chaud, le docteur saura bien le guérir.

— Mais, qu'a dit le docteur? demanda la servante en sanglotant. Il doit bien savoir si l'enfant guérira ou non.

— Le docteur est encore auprès de lui, répondit Rosine. On m'a fait partir.

Tous demeurèrent pendant un instant silencieux et comme accablés par la triste nouvelle.

Rosine fit quelques pas pour s'éloigner, et dit à la servante, en se dirigeant lentement vers l'entrée du jardin :

— Lina, venez m'appeler quand le docteur s'en ira; je ne me tiens plus sur mes jambes. Pauvre malheureux petit frère!

La jeune fille, enfoncée dans de pénibles réflexions, suivit d'un pas mal assuré le sentier qui traversait le jardin, et finit par s'affaisser sur le banc de la tonnelle. Après avoir, pendant quelque temps, muette et immobile, laissé couler ses larmes, elle joignit les mains et

leva les yeux au ciel, sans doute, pour demander à Dieu par une ardente supplication, grâce pour son frère souffrant et pour son excellente mère.

Le soleil allait disparaître derrière l'horizon, mais il inondait encore la nature de teintes rosées, comme pour lui adresser un doux adieu. La tonnelle, sous le transparent feuillage de laquelle Rosine murmurait sa fervente prière, semblait inondée de pourpre et d'or; elle était entourée d'un nuage de suaves et fraîches senteurs qui s'élevaient en effluves parfumées du sein de toutes les fleurs; les oiseaux, avant l'heure du repos, sautillaient encore dans le feuillage, et quelques-uns adressaient au jour qui finissait, les accords perlés de leur voix...

Sans le savoir, Rosine avait fini par pencher la tête sur la poitrine; le regard immobile et vaguement perdu dans l'espace, en proie à une rêverie profonde, il était facile de voir que ses pensées s'égaraient loin de l'enfant malade et de sa mère. De temps en temps, elle hochait la tête d'un air de doute, un frisson la saisissait, ou un mélancolique sourire se jouait sur ses lèvres.

Soudain elle sortit de sa distraction, porta la main à son front et murmura d'une voix presque inintelligible :

— Gabriel! Gabriel!... Mon pauvre père, comme il va être saisi! Son Engelbert, qu'il aime comme la prunelle de ses yeux! Ah! si Gabriel était ici, il nous consolerait! Quand il est bien disposé, il sait parler si bien et avec tant de sentiment! Ma mère aurait foi en lui. Mais, hélas! il est à Bruxelles. Pourquoi? Les hommes sont bien étranges. Gabriel était fâché contre moi, il s'est sauvé de l'*Aigle d'or* au moment où je m'approchais de

lui. Le lendemain, au point du jour, il est parti sans que je le sache. Qu'est-ce que cela peut signifier? Sa mère, dit qu'il a été envoyé à Bruxelles par son père, pour une affaire urgente; mais elle avait des larmes dans les yeux. Le notaire aurait-il des contrariétés?... Et ce cri d'angoisse dans l'allée du château? Était-ce la voix de Gabriel! Ah! je tremble. Il me semble que bien des malheurs nous menacent! Si seulement, mon petit frère pouvait se guérir! S'il plaisait à Dieu, dans sa bonté, d'épargner à mes pauvres parents ce coup terrible...

Un bruit de pas interrompit sa douloureuse méditation; elle leva la tête et aperçut dans le chemin du jardin, Philomène, la fille du bourgmestre, qui s'approchait d'elle, le doigt mystérieusement posé sur les lèvres. Rosine s'épouvanta. Était-il arrivé un malheur?

Philomène s'assit sur le banc, et dit d'une voix contenue :

— Mais, dis-moi donc, Rosine, ce qu'il y a eu entre Gabriel et toi!

— Ah! chère Philomène, dit Rosine en sanglotant, Engelbert a la scarlatine!

— Lina me l'a dit; mais je suis venue pour te parler d'autre chose, Rosine. Sais-tu où est Gabriel?

— A Bruxelles, pour une affaire urgente.

— Tu te trompes.

— Sa mère elle-même me l'a dit.

— Sa mère n'en sait rien, et son père non plus.

Rosine se prit à trembler; car le souvenir du cri

entendu dans l'allée du château, lui revint en mémoire.

— Où serait donc Gabriel? demanda-t-elle avec anxiété.

— Personne ne le sait, répondit son amie; personne, excepté toi peut-être, Rosine.

— Moi? je ne sais rien! Mon Dieu, que va-t-il nous arriver? Mais, chère Philomène, ne me dis donc pas de pareilles choses; tu te trompes. Son père l'a envoyé à Bruxelles.

— Écoute, je vais te dire ce que je sais. Lundi matin, la mère de Gabriel monta pour l'appeler, parce que le déjeuner était sur la table et que, contre son habitude, il n'était pas encore descendu. Elle trouva le lit de Gabriel qui n'était pas défait, et sur la table, une lettre, par laquelle il dit adieu à ses parents...

Un cri s'échappa du sein de Rosine; elle se mit à trembler affreusement, et parut sur le point de défaillir; cependant elle ne pouvait croire à ce qu'elle entendait, et ce fut dans son doute qu'elle puisa la force de dire, tout en versant un torrent de larmes :

— Oh! ce n'est pas vrai, cela ne se peut pas! Gabriel n'est pas devenu fou! Quelle raison avait-il pour s'enfuir ainsi?

— Je n'en sais rien, Rosine. Peut-être la servante du notaire a-t-elle mal compris; ce qu'elle dit s'accorde si mal. Je voudrais bien que cela fût, Rosine; car ce serait bien malheureux pour toi que ton mariage fût rompu d'une façon si inattendue... Et puis quand on aime tant quelqu'un, n'est-ce pas? Gabriel, tout bon garçon qu'il est, a toujours eu de singulières idées; il est trop

en dedans, et a la tête pleine de rêves. Mais quand même il s'en serait allé, il reviendrait de lui-même dans quelques jours.

— Mais pourquoi serait-il parti? pourquoi? s'écria Rosine.

Sais-tu ce que pense la servante? Depuis quelques semaines, Gabriel était toujours distrait; et quand son père lui donnait une chose ou l'autre à écrire, il restait, pendant des heures, la tête dans les mains, à songer, et souvent, il gâtait l'ouvrage le plus important. Samedi, il y a eu à ce sujet grand train chez le notaire; et la servante assure que Gabriel s'est sauvé de chagrin et de désespoir. Ses parents s'en sont tus par honte; et ils ont dit dans le village que Gabriel était allé à Bruxelles, parce qu'ils croyaient en effet qu'il était allé chez son oncle. Son père est bien vite parti à sa poursuite par le chemin de fer; il a cherché pendant toute une journée à Bruxelles, chez tous ses amis et connaissances. Il vient de revenir tout à l'heure. Impossible de trouver Gabriel; et la servante dit que le notaire et sa femme pleurent, que c'est à fendre l'âme, et s'arrachent les cheveux de désespoir...

Rosine s'était caché le visage dans ses deux mains et laissait son amie poursuivre son explication sans y donner le moindre signe d'attention. Mille images lugubres et menaçantes passaient, comme des spectres, devant les yeux de l'infortunée jeune fille; le cri de détresse entendu dans les ténèbres résonnait horriblement à son oreille.

— A ta place, Rosine, je ne serais pas si triste de

l'affaire, dit l'autre. Gabriel n'est pas mort, et il reviendra bien sûr aujourd'hui ou demain. Mais il ne faut rien en dire à personne, sais-tu, pas même à ta mère; sans cela, la servante qui m'en a parlé à demi-mot, serait chassée...

Lina, la vachère, cria de loin dans le sentier :

— Mademoiselle Rosine! mademoiselle Rosine! votre mère vous appelle!

Et Rosine restant immobile, comme si elle n'eût pas entendu la voix de la fille, celle-ci s'approcha, prit par le bras sa maîtresse affligée, et la força de se lever, en disant d'un ton joyeux :

— Mademoiselle Rosine, le docteur a dit qu'Engelbert guérirait. Allons, les larmes ne feront rien à l'affaire. Ayez bon espoir; le docteur doit savoir ce qu'il dit. Et quand Engelbert sera guéri nous retrouverons la joie et la bonne humeur. Allons, allons, ce n'est pas aussi terrible que nous le pensions.

A ces mots, elle entraîna dans le sentier, la jeune fille muette et inconsolable.

Dans la cour, Philomène se sépara de son amie.

— A demain matin, Rosine, dit-elle. Bon courage et ne dis rien; et si j'apprends du nouveau sur l'affaire en question, je viendrai te le dire.

Rosine, sans prendre garde à ces paroles, suivit avec résignation la servante dans la maison, et, toujours insensible en apparence, elle entra dans la chambre de sa mère, où elle se laissa tomber comme anéantie sur une chaise.

La mère Job, qui était assise un peu plus loin, auprès

du lit de son enfant malade, s'approcha de la jeune fille. Persuadée que Rosine se désolait à propos de la maladie de son petit frère, elle lui prit la main, et dit avec douceur :

— Rosine, ne pleure donc pas comme cela ; notre cher petit ange guérira. La scarlatine, vois-tu, est une bien mauvaise maladie pour les pauvres enfants qui manquent de soins; mais nous veillerons si bien sur notre Engelbert, que l'air ne le touchera point. Prends donc courage...

La jeune fille ne répondit pas; le seul résultat des paroles consolatrices de sa mère fut un redoublement de sanglots.

— Pense donc à la miséricorde de Dieu, Rosine, reprit la mère Job. Il faut avoir confiance en sa bonté... Et puis le docteur dit que l'éruption se fait bien, et qu'il n'y a rien à craindre...

— Ah ! ah ! ma gorge ! A boire ! à boire ! cria l'enfant d'une voix rauque et gémissante.

La femme s'élança vers le lit, présenta à l'enfant une boisson rafraîchissante, et revint ensuite auprès de sa fille...

— Quand tu me vois si tranquille, Rosine, dit-elle, moi qui suis sa mère pourtant, pourquoi te désespérer et te lamenter, comme si un affreux malheur nous était arrivé ? Allons, console-toi; cela ne tardera pas d'aller mieux. Dans quelques jours Engelbert jouera dans la cour comme auparavant ; alors nos chagrins seront oubliés... Parle donc, Rosine ; tu trembles, je crois. As-tu vu sortir le docteur ?

La jeune fille jeta les bras au cou de sa mère en poussant un cri déchirant, et en sanglotant plus fort que jamais :

— Oh ! chère maman... Gabriel est parti !... dit-elle, d'une voix à peine intelligible ; il s'est sauvé... On ne le retrouve pas... depuis trois jours... Son père et sa mèe ne font que pleurer... Ce cri dans l'allée du château... c'était sa voix !

La mère Job frappée d'un étonnement qu'elle ne put contenir, fit un pas en arrière, regarda sa fille, et s'écria avec stupéfaction :

— Comment ? Que dis-tu ? Je ne te comprends pas.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Rosine. Si des malfaiteurs l'avaient attaqué dans l'obscurité et... Hélas ! le pauvre garçon criait au secours. Mais il était... il était trop tard !

Et elle se laissa retomber sur la chaise avec les gestes du plus profond désespoir.

L'enfant fut saisi d'un accès de toux fiévreuse ; on eût dit qu'il allait étouffer.

La mère Job se leva et s'arrêta un instant dans une douloureuse indécision, ne sachant si elle devait voler au secours de sa fille qui menaçait de tomber évanouie à bas de son siége, ou de l'enfant qui se tordait en proie à de vives souffrances et implorait d'une voix plaintive du soulagement. Elle jeta vers le ciel un suppliant regard et courut à l'enfant, dont elle prit la tête dans ses mains pour la soutenir ; pourtant, ses yeux restèrent attachés sur sa fille.

La toux de l'enfant se calma...

Une voix de femme se fit entendre au rez-de-chaussée. Rosine bondit, et s'écria avec joie :

— Ah ! Dieu soit loué, c'est la mère de Gabriel !

Et, les mains tendues en avant, elle courut vers la porte pour se jeter au cou de celle qui entrait; mais à peine la mère de Gabriel apparut-elle à la vue de la jeune fille, que celle-ci recula épouvantée et tomba sur un siége en mettant la main devant ses yeux.

Une femme d'un certain âge avait violemment poussé la porte de la chambre : ses yeux, bien que rougis par les larmes, lançaient des éclairs de colère; c'était avec l'expression d'un cruel reproche et même avec mépris, qu'elle avait regardé la tremblante Rosine.

La mère Job parut surprise, mais elle se remit sur-le-champ, avança une chaise, et dit :

— Asseyez-vous, madame Styns. Ce que je viens d'apprendre, serait-il vrai? Gabriel a-t-il vraiment disparu? Ne vous chagrinez pas trop d'une si petite affaire. C'est une boutade de jeunesse. Vous savez que Gabriel est un bon fils; il reviendra...

Madame Styns avait écouté ces paroles en frémissant, et les lèvres crispées par un amer sourire; elle éclata soudain et s'écria d'une voix irritée :

— Une boutade de jeunesse! Gabriel un bon fils! Vous avez rendu mon fils fou; raillez-vous maintenant de sa malheureuse mère! Continuez; achevez votre ouvrage!

— J'ai rendu fou votre fils! Que signifie...?

— Oui, c'est grâce à vous que mon pauvre Gabriel a pris le chemin de perdition; vous avez abusé de sa

bonté... Ah! peut-être ne le reverrai-je plus jamais.

— Moi? s'écria la mère Job avec stupéfaction. Je l'ai toujours traité avec autant de bonté et aussi affectueusement que s'il eût été mon propre fils.

— Ce n'est pas vous, mais votre fille! répondit madame Styns en se tournant plus directement vers la jeune fille en larmes. C'est sa fausseté qui a brisé le cœur de mon pauvre Gabriel. Oui, oui, Rosine, pleurez et gémissez tant que vous voudrez; la légèreté de votre conduite est une tache qui s'attachera à votre nom au jour du jugement; et mariez-vous avec un autre, vous ne parviendrez pas à être heureuse!

— Hélas! hélas! j'en mourrai, dit Rosine en gémissant.

La physionomie de la mère Job prit une expression grave et un peu fâchée; elle allait parler, mais madame Styns ne lui en laissa pas le temps et poursuivit avec explosion :

— Et voilà la récompense de six années d'amour! Il vous aimait trop, le pauvre garçon; c'est pour cela sans doute qu'il vous fallait vous moquer de lui et le rendre ridicule à tous les yeux. Il ne parlait, il ne rêvait que de vous; au lieu de faire les écritures que lui donnait son père, le naïf jeune homme faisait des vers sur vous,... et vous, vous le trahissiez! Un monsieur à belle barbe, un faiseur de compliments de la ville vous plaisait mieux et flattait davantage votre orgueil; et pour cela, il vous a fallu rendre fou mon Gabriel, et le faire mourir de chagrin...

La mère Job mit la main sur la bouche de la femme

irritée, et l'interrompant, dit avec une calme fierté :

— Je ne puis vous laisser continuer sur ce ton; vous vous égarez. Exprimez plus clairement ce que vous pensez; soyez sûre qu'il y a dans tout cela une triste méprise. Dites-nous tranquillement ce que vous supposez... Et toi, Rosine, ne pleure pas ainsi pour des reproches qui ne sont pas fondés. Tout s'éclaircira de soi-même... Voyons, madame Styns, ce monsieur de la ville dont vous parlez, c'est monsieur Walter, peut-être?

— Il n'est pas étonnant que vous le sachiez. C'est un scandale! Depuis quelques mois, il est toutes les semaines à Wispelbeke; il est reçu chez vous, comme si rien n'était assez bon pour lui. Rosine est toujours auprès de lui, et se montre vis-à-vis de lui si familière, que tout le monde en glose; il s'incline, elle sourit; il fait un signe, elle est tout aimable! Et vous croyez que tout le village ne juge pas cette intimité croissante, comme il convient? Oh! c'est affreux de martyriser si impitoyablement mon pauvre Gabriel!

— Voyez-vous, madame Styns, dit la mère Job avec bonté, et d'une voix pleine de tristesse, j'ai besoin de tout mon courage pour ne pas fondre en larmes à la vue de mon pauvre enfant brûlé par la fièvre, et de ma malheureuse fille que vous accusez si injustement, sans cela je rirais bien de ces enfantillages. Walter est l'associé de Hugo; Rosine est polie et affable envers lui, parce que nous le voulons ainsi.

— Il n'est pas vrai, sans doute, dit madame Styns d'un ton incisif, qu'on a déjà parlé en cachette d'un mariage entre lui et Rosine? Oseriez-vous nier cela?

— Il n'y en a jamais eu la moindre apparence. Mais, pour l'amour de Dieu, dites-moi donc qui vous a mis en tête de pareilles idées?

En ce moment, le petit malade demanda de nouveau à boire; lorsque la mère Job, après l'avoir soulagé, revint à madame Styns, celle-ci tenait un papier à la main et versait un torrent de larmes.

Touchée de compassion, la mère Job saisit la main de son amie de vieille date et murmura quelques paroles de consolation; mais l'autre retira vivement la main et essuyant brusquement ses yeux :

— Je n'ai pas dit le pire; je rougissais d'en parler; car c'est vraiment une honte! Écoutez et répondez si vous pouvez, ou si vous l'osez. Peut-être cela vous rendra-t-il malheureuse, car vous êtes mère aussi. Ah! que ne puis-je vous épargner ce coup!

— Que renferme donc ce papier? demanda la mère Job avec une certaine anxiété; ce doit être bien terrible!

— C'est la lettre de mon pauvre Gabriel, son triste adieu; je l'ai trouvée sur la table, à côté de son lit... Vous ne nierez pas sans doute, et votre fille encore moins, ce que contient cette lettre!

Rosine avait relevé un peu la tête et frémissait en proie à une curiosité pleine d'angoisse; elle allait entendre les paroles de Gabriel lui-même. Probablement sa douleur s'en accroîtrait, mais quoi qu'il pût en être, cette voix lui était chère, et la certitude qu'elle allait l'entendre, avait suffi pour faire descendre un rayon de joie dans son sein oppressé.

Madame Styns dont les yeux se remplissaient de nouveau de larmes, lut d'une voix émue et souvent entrecoupée :

« Mon père et ma mère bien-aimés!

« Je vous supplie à genoux et les mains jointes, de « me pardonner ce que je vais faire. Pendant toute la « nuit, j'ai baigné ce papier de mes larmes; quand vous « le trouverez, je serai loin de Wispelbeke. Ah! ne « m'accusez pas et gardez-moi votre affection jusqu'à ce « que je puisse revenir. J'ai la tête perdue, je suis bien « malheureux. Vous savez, ma mère, combien j'ai aimé « Rosine! Elle, elle m'a trahi; son amour n'était que « feinte et duplicité. Cet odieux Walter possède son « cœur; je lui sers de jouet. Il est déjà question en se- « cret d'un mariage, entre elle et le trompeur qui me « dérobe ce qui faisait ma vie. Je ne puis demeurer ici; « il faut que je fuie loin d'elle, que je la chasse de mon « cœur, que je l'oublie... ou que je meure. Cependant « ne craignez rien pour moi; je ne ferai pas de mal, et « je reviendrai dès que mon cœur sera délivré de ses « affreuses tortures. Aimez-moi toujours, chers parents, « et aidez-moi par vos prières, pour que Dieu me per- « mette de vaincre son souvenir; sans le secours d'en « haut, je ne pourrai maîtriser cet immense amour pour « elle, qui a grandi avec mon cœur et ma vie. Ah! je vou- « drais taire une chose affreuse. Vingt fois la plume est « tombée de ma main; mais il le faut, sans cela comment « pourriez-vous comprendre ma résolution désespérée!

« Dimanche soir, je me promenais tout triste dans l'al-
« lée du château... J'entends des voix, une surtout qui
« me fait trembler... Deux ombres s'avancent dans l'al-
« lée... Quels sont ceux qui se promènent ainsi, seuls
« dans les ténèbres? Malheur! malheur! un poignard
« me perce le cœur! C'est Walter, le séducteur Walter...
« et... et... Rosine! Puissent mes yeux... »

Un cri sourd s'échappa du sein de Rosine. L'infortunée jeune fille avait rassemblé ses forces pour entendre jusqu'au bout les paroles de Gabriel; mais cette dernière accusation l'avait écrasée, et sa tête s'était lourdement renversée en arrière sur le dossier de la chaise.

A la vue de sa fille défaillante, la mère Job ne put retenir ses larmes plus longtemps; elle se précipita en gémissant vers Rosine, appuya la tête de celle-ci sur son bras, et s'efforça de rappeler son enfant à la vie par d'affectueuses paroles.

— Tout ce que dit Gabriel, n'est qu'erreur, méprise et folie! s'écria-t-elle. Et il faut que ma pauvre Rosine, si innocente en souffre ainsi! Madame Styns, que Dieu vous pardonne votre injuste cruauté. Malheureuse femme, vous ne savez ce que vous faites!

La mère de Gabriel parut soudain déposer son ressentiment; elle courut avec inquiétude à la table, apporta de l'eau et se mit à humecter le front pâle de Rosine.

Tout en faisant mille efforts pour faire sortir la jeune fille de son évanouissement, la mère Job dit:

— Madame Styns, jugez vous-même de l'accusation de Gabriel: dimanche soir nous nous trouvions tous dans l'allée du château, mon mari et moi, Hugo, Walter et

Rosine ; et nous nous entretenions tous ensemble du tir, lorsque Gabriel s'enfuit du milieu des arbres, en jetant un grand cri.

— Vous étiez tous ensemble ! répéta madame Styns. Gabriel est-il donc fou ?

— Oh non ! il rêve...

— Pauvre Rosine ! dit la mère de Gabriel en passant le bras avec compassion autour du cou de la jeune fille évanouie; revenez à vous, mon enfant, consolez-vous. Nous sommes toutes deux malheureuses, et Gabriel aussi...

Comme si le ton affectueux de cette voix eût trouvé un écho dans son cœur, Rosine ouvrit les yeux en poussant un long soupir, et regarda autour d'elle d'un air étonné. Mais elle se rappela immédiatement ce qui venait de se passer, porta les mains devant ses yeux, et s'écria d'une voix déchirante :

— C'est affreux ! Et la main de Gabriel a écrit cela !

— Pardonnez-lui ! pardonnez-lui ! dit madame Styns. L'excès de son amour pour vous lui a fait perdre la tête...

— Prier Dieu pour pouvoir m'oublier ! reprit la jeune fille.

— Il ne le pourra pas, Rosine.

— Et où est ce pauvre Gabriel ? s'écria la jeune fille. Il se trompe ; mais je comprends bien son désespoir. S'il lui arrivait quelque malheur ! Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse !

Ces paroles firent trembler la mère de Gabriel et lui arrachèrent de nouvelles larmes.

Rosine se leva lentement, alla vers sa mère qui était occupée à soulager son enfant malade, et lui dit :

— Maman, j'ai la tête perdue. Permettez-moi d'aller prendre l'air; la solitude et la fraîcheur du soir me donneront peut-être des forces.

— Seule, mon enfant? C'est impossible.

— Je dirai à Lina qu'elle me donne le bras.

— Alors c'est bien. Ne te chagrine plus, Rosine, cela ira mieux bientôt. Peut-être Gabriel sera-t-il déjà de retour demain...

La jeune fille se dirigea vers la porte, adressa d'une voix faible un adieu mélancolique à la mère de Gabriel, et quitta la chambre.

La mère Job s'assit à côté de madame Styns, lui prit la main et lui parla d'une voix compatissante :

— Les dernières paroles de Rosine ont rempli votre cœur de tristesse, n'est-ce pas? Mais pensez que Rosine est une enfant craintive, et que l'amour la fait rêver tout autant que Gabriel.

— Oh! si dans son désespoir, Gabriel faisait un malheur! répondit madame Styns en soupirant. Ne suis-je pas sa mère, et une semblable pensée ne doit-elle pas me faire mourir d'effroi?

— Si votre crainte avait quelque apparence de fondement, je comprendrais vos angoisses; mais la lettre même du pauvre Gabriel ne vous dit-elle pas qu'il ne songe pas à mal? Il vous demande déjà pardon pour le moment où il reviendra. Gabriel est un bon et pieux jeune homme; quand sa première émotion sera passée, il pensera à votre douleur et viendra vous retrouver. Qui

sait, si en ce moment même, il n'a pas déjà repris le chemin de Wispelbeke?

— Comme vous savez bien consoler! Merci de vos bonnes paroles, murmura madame Styns en pressant la main de la mère Job avec reconnaissance.

— On ne doit pas se laisser abattre par le chagrin, reprit la mère Job. On peut s'aveugler dans le bien comme dans le mal, et voir à tort tout en rose ou en noir. Qu'est-ce donc qui vous fait tant souffrir, vous, Gabriel et Rosine? Tout repose sur une apparence; et quand Gabriel sera convaincu qu'il s'est trompé, qu'en restera-t-il? Une affection éprouvée, et par conséquent plus solide entre lui et Rosine.

— Mais son père, mère Job? Ah! il ne lui pardonnera jamais sa fuite de la maison paternelle. Il est si fâché, mais si fâché! Il dit qu'il ne veut jamais le voir reparaître devant lui... Il veut le déshériter!

— Paroles de colère que tout cela, madame Styns; laissez votre mari punir une bonne fois Gabriel; le jeune homme mérite une sévère remontrance. Mais le notaire est père; tandis qu'il parle comme vous le dites, il prie Dieu du fond du cœur, de lui rendre son fils. Ne croyez-vous pas qu'il en soit ainsi?

— Oui, oui, c'est vrai.

— Vous voyez donc que l'affaire n'est pas si terrible. Qui sait, si dans quatre ou cinq mois nous n'assisterons pas à la noce de nos enfants, en riant de notre tristesse d'aujourd'hui?

— La noce! la noce! murmura madame Styns. Je ne crois pas que le notaire veuille encore en entendre parler.

— Et si tout lui est expliqué? C'est un homme excellent et plein de raison.

— Oui, mais il dit qu'en tout cas, et même quand le soupçon de Gabriel ne serait pas fondé, vous auriez dû, par compassion, épargner cette épreuve à sa sensibilité! Le notaire est terriblement irrité contre vous et contre Rosine.

— Cela ira mieux un jour, madame Styns. Voyons, allez le trouver, et prouvez-lui que c'est à tort que Gabriel s'est mis en tête toutes ses noires songeries. Je vais appeler la servante pour qu'elle reste un instant auprès d'Engelbert, car il faut que j'aille aussi dire quelques mots à Rosine pour alléger sa douleur.

— Engelbert a la fièvre scarlatine? demanda madame Styns d'un ton plein d'intérêt. Pauvre enfant! Que de chagrin vous devez avoir, mère Job! Et vous trouvez encore la force de consoler chacun!

— A quoi sert de se plaindre et de se lamenter, madame Styns? Dieu qui est là-haut est le maître; à ceux qui se confient dans sa bonté, il donne la force de supporter la douleur. Allons, allons, relevez-vous et ne vous désolez plus; cela finira par aller mieux.

Et prenant le bras de son amie à peu près consolée, elle sortit avec elle de la chambre, en disant à la servante :

— Catherine, allez auprès du lit d'Engelbert, et s'il demande à boire, donnez-lui une cuillerée de la petite bouteille; je vais passer un instant avec Rosine dans le jardin. Si vous m'appelez, je pourrai vous entendre de là.

III

Dans la chambre où la mère Job avait veillé depuis le jour précédent au chevet du lit d'Engelbert, brûlait une petite lampe de nuit, qui jetait sur les murailles de douteuses et incertaines clartés. Déjà, les premières lueurs du matin se montraient à l'orient et venaient mêler un jour gris à la triste lumière de la lampe.

Le plus profond silence régnait dans la chambre; elle eût été morne et muette comme une tombe, si le bruit d'une respiration pesante n'y eût trahi la présence d'un être vivant.

Catherine, la servante, s'était endormie, la tête sur une table; les aspirations pénibles qui soulevaient sa poitrine, troublaient seules le lugubre silence qui l'entourait.

La mère Job était assise auprès du lit d'Engelbert, la tête appuyée sur les genoux. Épuisée par une longue veillée et par les alternatives d'espoir, de douleur et d'épouvante, par lesquelles elle avait passé, elle avait penché la tête et semblait assoupie dans ses tristes pensées. Mais si ses yeux s'étaient fermés, son cœur et son esprit n'en veillaient pas moins. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit avec une attention pleine de sollicitude; et si une plainte, un cri, un soupir se fût échappé du sein de l'enfant, la mère se fût élancée avec un empressement plein d'angoisses pour le soulager, le caresser et le consoler.

La nuit qui venait de s'écouler avait été terrible pour la pauvre femme, et lui avait fait souffrir tous les tour-

ments du martyre. Sans détourner un instant les yeux de son enfant, elle avait suivi pas à pas l'ardente fièvre dans son menaçant développement, et tous les cris étouffés, mais déchirants d'Engelbert, avaient retenti dans son cœur. Peu à peu le feu de l'inflammation interne avait fini par gagner le cerveau de l'enfant; alors, il s'était mis à s'agiter et à se tordre dans d'affreuses convulsions, en poussant de rauques et effrayantes clameurs; il gémissait, criait, riait, tour à tour, il appelait sa mère, qu'il ne reconnaissait plus, et son père qui, ignorant son malheur, était loin de sa demeure, et, peut-être à son retour, au lieu de son fils bien-aimé, ne retrouverait-il qu'un cadavre.

La pauvre femme avait lutté contre le mal avec une tendresse obstinée; mais quelque grande que fût la dose de force et de confiance dont Dieu l'avait douée, son cœur de mère avait néanmoins reçu de cruelles blessures et avait douloureusement saigné.

Lorsque la fièvre parut enfin avoir atteint son apogée, la mère, au supplice, remarqua une chose qui la frappa au cœur comme un coup de poignard, et lui arracha, pour la première fois, un cri de détresse. L'enfant, au milieu de paroles et de cris confus, avait demandé à boire une fois encore. Lorsque la cuiller fut près de ses lèvres, il éleva la main et la promena autour de lui, comme s'il cherchait sa mère à tâtons... Il était aveugle!

Aveugle! mot terrible! Depuis une heure, le visage d'Engelbert avait pu se gonfler d'une manière effrayante, sa peau avait pu devenir rouge comme si on l'eût plongé dans un bain de sang; sa mère ne pouvait plus le recon-



naître dans cette face bouffie et monstrueuse qui l'épouvantait... Cependant tout cela n'était rien!... mais aveugle!

Alors, l'énergie de la courageuse femme s'affaissa; un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et tombant sur sa chaise, elle leva vers Dieu ses mains suppliantes. Une prière ardente comme si elle eût emporté avec elle une partie de son âme, s'échappa de ses lèvres; dans la profonde ferveur de sa supplication, elle n'entendait plus les cris de l'enfant, et pendant longtemps, elle demeura les yeux fixés au ciel, et comme privée de sentiment.

Lorsqu'elle eut enfin trouvé dans la prière même, consolation et soulagement, elle se tourna de nouveau vers son enfant. Il semblait dormir. Et, en effet, la rougeur ardente de son front avait diminué, le bruit rauque qui déchirait sa gorge avait cessé; sa respiration était libre, et il reposait calme, comme si un bienfaisant sommeil eût suspendu ses souffrances.

C'est alors que la mère Job avait courbé la tête sur ses genoux.

La mère affligée était encore dans cette attitude, et la servante, grâce au calme silencieux qui régnait dans la chambre, dormait encore aussi, la tête appuyée sur la table, alors que l'aurore annonçait déjà le prochain lever du soleil.

Bientôt on entendit dans l'autre partie de la maison le bruit des domestiques qui descendaient pour faire les premiers travaux de la maison et soigner le bétail.

Un coup léger frappé timidement à la porte de la

chambre, fit se lever la mère Job qui alla à l'autre extrémité de l'appartement. Lina, la vachère, passa la tête par la porte entr'ouverte :

— Maîtresse, dit-elle, ne prenez pas en mal que je vienne vous déranger, je vous en prie; comment va notre pauvre Engelbert?

— Bien, bien, répondit la mère Job; l'enfant dort; tranquillisez-vous, Lina, cela ira mieux bientôt.

— Ah! Dieu soit loué! dit la vachère en poussant un soupir de soulagement. Je n'ai pu dormir de toute la nuit; mais ce n'est rien, du moment qu'Engelbert va mieux.

Et, en disant ces mots, elle referma la porte.

— Catherine, dit la mère Job à la servante qui s'était éveillée à la voix de Lina, et se frottait les yeux en s'étirant; allez chez le docteur, et dites-lui que je le prie de venir le plus tôt possible.

A peine Catherine avait-elle quitté la chambre, qu'elle reparut, en disant :

— Maîtresse, le domestique de Hugo est arrivé de la ville, avec un message pressé pour vous.

— Pour moi? de Hugo? à cette heure? murmura la mère Job avec stupéfaction.

— Oui, et il doit vous parler à vous seule, dit-il. Hugo le lui a positivement recommandé.

— Qu'il vienne donc! dit la mère Job. Qu'est-ce que cela peut signifier?

Le domestique entra, et tira de sa poche une lettre fermée; il la tendit à la mère Job :

— Monsieur Hugo m'a chargé de remettre cette lettre

à sa mère, sans témoin. Je ne sais ce qui se passe, mais monsieur est comme fou; et quand il m'a donné la commission, cette nuit, il avait les yeux pleins de larmes.

La mère Job s'approcha de la fenêtre la plus éclairée, brisa le cachet, et s'efforça de lire ce que son fils lui mandait si mystérieusement.

Le domestique, plein de surprise, avait l'œil fixé sur la femme qui lisait; il vit la main qui tenait la lettre trembler et vaciller; il entendit frissonner le papier; il remarqua que de l'autre main, la mère Job cherchait à se soutenir sur l'appui de la fenêtre, comme si elle eût craint de s'affaisser sous le poids de la violente émotion qui l'agitait.

La mère Job fut longtemps dominée par son trouble; peu à peu cependant elle reprit conscience de sa situation, et lutta, avec une douloureuse énergie, contre le découragement qui cherchait à la maîtriser.

Quand elle se crut assez forte, elle se tourna avec un calme majestueux vers le domestique, qui, tout stupéfait de ce brusque changement, la regardait bouche béante.

— Monsieur Hugo ne vous a-t-il chargé de me rien dire de particulier? demanda-t-elle.

— Non, pas un mot.

La mère Job tira de sa poche une petite pièce d'argent, la mit dans la main du domestique, et lui dit :

— Voici pour vous. Retournez sur-le-champ auprès de votre maître, et quand il vous demandera ce que j'ai répondu, dites-lui ces seules paroles: — Votre mère a

dit: ne perdez pas courage, Hugo; cela ira mieux demain.

Le domestique quitta la chambre en hochant la tête d'un air indécis et étonné.

Le messager n'avait pas sitôt disparu que l'expression de la physionomie de la mère Job changea complétement; un cri aigu lui échappa et, tenant la fatale lettre dans sa main crispée, elle s'élança de nouveau vers la fenêtre, où, toute tremblante comme auparavant, elle fixa les yeux sur l'écrit de Hugo.

A peine put-elle s'en être fait une idée claire qu'elle s'affaissa à demi évanouie sur un siége, et demeura, pendant quelques instants, plongée dans un muet égarement, les yeux grands ouverts et perdus dans le vague. Puis une exclamation semblable à un cri de douleur déchira sa poitrine, et un torrent de larmes brûlantes baigna ses joues.

— Mon Dieu! dit-elle, est-ce possible? Mon Hugo, mon fils? Il sera poursuivi, pris par les gendarmes, jeté en prison? ou il faut qu'il s'enfuie... en Amérique! Condamné comme voleur, comme banqueroutier? Oh! je rêve! Ce sont les souffrances de cette nuit qui m'ont troublé l'esprit.....

Et de ses mains tremblantes elle tâta son front et ses épaules, comme pour se convaincre de quelque chose.

— C'est affreux! s'écria-t-elle d'un ton navré. Je veille! Ce n'est pas un songe! Pour le sauver, pour préserver son nom, son honneur d'une éternelle infamie, il faut trente mille francs! Trente mille francs? Ah! où trouver un pareil trésor? Si mon sang pouvait y suffire! Et son

père, son pauvre père ! Quelle terrible nouvelle l'attend à son retour ! Mon souhait de bienvenue l'anéantira comme un coup de tonnerre... Mais Hugo... il faut, oui, il faut que je le sauve... Hélas ! hélas ! et pas de délai, pas un jour, pas une heure ! Et Job qui n'est pas ici ! Oh ! que faire ?

Elle se laissa tomber à genoux, leva les mains au ciel et s'écria d'une voix déchirante :

— Dieu bon et miséricordieux, conseillez-moi ! éclairez mon esprit, ou je succombe sous le poids de ma douleur. Seigneur, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel ; mais ayez pitié pourtant, pitié pour une pauvre mère ! Ah ! généreux Père, arrêtez votre regard sur mon pauvre enfant qui s'endort peut-être dans les bras de la mort, — sur ma fille dont le cœur saigne de douleur, — sur mon excellent fils, victime innocente de la tromperie et de la fausseté ; — sur mon mari dont la vie se brisera sous tous ces coups terribles, — sur moi enfin, sur moi, votre humble servante, qui rampe devant votre face et bénit le bras auquel il plaît de l'éprouver.... Seigneur, je ne demande pas qu'un miracle détourne de moi la douleur ; mais je suis mère : après vous, ô mon Dieu, je suis la seule consolation et le seul recours de tous ceux qui souffrent autour de moi... Ah ! donnez-moi des forces, soutenez mon courage, inspirez-moi confiance, laissez-moi espérer !...

Comme si cette fiévreuse supplication l'eût épuisée tout à fait, elle laissa tomber ses mains le long de son corps, et pencha la tête sur son sein. Elle resta long-

temps agenouillée et immobile comme une statue. Avait-elle perdu la conscience de sa fatale situation ou continuait-elle silencieusement sa prière? on n'eût pu le dire. Enfin lorsqu'un mouvement soudain annonça qu'elle sortait de cet état de prostration, elle leva de nouveau les yeux et les mains vers le ciel et s'écria d'une voix sereine :

— Merci, merci, Seigneur! Courage et confiance, dit votre divine voix! Eh bien, je ferai mon devoir: je m'efforcerai de renfermer mes douleurs dans mon cœur maternel... Ah! n'est-ce pas que cela ira mieux bientôt?

Elle se leva, s'approcha du petit malade, le considéra d'un œil attentif et écouta sa respiration.

— Il dort, il dort! murmura-t-elle avec joie. A son réveil, Engelbert sera mieux! Ah! prenons soin maintenant de mon pauvre Hugo! Du courage! du courage!

Ella alla à une petite table, plongea un linge dans l'eau de l'aiguière et s'en humecta le visage pour faire disparaître, autant que possible, les traces de ses larmes.

En ce moment Catherine rentra de sa course:

— Maîtresse, dit-elle, le docteur n'est pas chez lui; on l'a fait appeler en toute hâte pour la femme du père Daems qui a eu une attaque. Le père Daems demeure au Nordven. Il y a bien une demi-lieue d'ici; mais dès que le docteur sera de retour, on l'enverra.

— C'est bien, Catherine. Allez maintenant dans la chambre de Rosine. Dites-lui que je la prie de se lever; mais ne l'effrayez pas: Engelbert est beaucoup mieux. Je veux lui parler d'autre chose.

La mère Job rentra dans la chambre, jeta encore un

regard sur la fatale lettre et la cacha dans son sein. Elle se mit à marcher avec agitation, s'arrêtant de temps en temps, se passant la main sur le front et murmurant quelques mots à voix basse. Sans doute elle se consultait en elle-même sur les moyens de sauver son fils du déshonneur. Rosine avait passé devant elle, mais ce ne fut qu'en entendant l'affectueux bonjour de la jeune fille que la pauvre femme pensive sortit de sa profonde préoccupation.

Rosine s'était approchée aussitôt du lit d'Engelbert. La vue de ses traits gonflés et défigurés lui arracha un cri d'angoisse; et ce fut avec une vive terreur, que son regard se fixa sur son pauvre petit frère; mais la mère Job intervint.

— Tu crois qu'Engelbert ne va pas bien, Rosine? La fièvre scarlatine est toujours comme cela: ce gonflement de la figure n'est rien de particulier. Engelbert dort tranquillement, tu le vois bien. Sa tête se désenflera. La fièvre est passée; la guérison va commencer. Tout va pour le mieux.... Mais, Rosine, j'ai à te parler de choses pires que cela.

— De choses pires? dit la jeune fille saisie d'inquiétude par le ton solennel et grave des dernières paroles de sa mère.

— Oui, de choses pires, Rosine; mais bien qu'il s'agisse d'un grand malheur, il faut nous en consoler, et penser que Dieu ne nous abandonnera pas....

— Oh! mon père, mon père! Lui serait-il arrivé malheur? demanda Rosine toute tremblante.

La mère Job, qui n'avait débuté par des paroles

vagues et de mauvais augure que pour préparer plus tôt sa fille à recevoir la fatale nouvelle, vit qu'elle s'était trompée. Elle dit alors d'une voix ferme :

— Non, non, je n'ai pas de nouvelles du père. Tu t'effraies à tort, Rosine. Voyons, assieds-toi. Je vais te dire quel nouveau coup nous a frappés; mais que ton courage ne t'abandonne pas : j'ai besoin de tes conseils, mon enfant.

Rosine s'assit, et se mit d'avance à verser des larmes, dans la conviction qu'une chose qui semblait rendre sa mère si malheureuse devait être une grande catastrophe.

La mère Job tira le papier de son sein et dit d'une voix rapide :

— Rosine, il est venu tout à l'heure un messager de la ville, avec une lettre de ton frère Hugo. Aie la force d'en entendre la lecture jusqu'au bout; j'aurais préféré t'apprendre peu à peu la triste nouvelle; mais le temps manque. Si la lecture des douloureuses plaintes de ton frère t'arrache des larmes, pleure et gémis sur son malheur; mais écoute attentivement, ne m'interromps pas, et viens ensuite à mon aide avec tout ton cœur et tout ton esprit. Le père est, hélas! absent en ce moment décisif; chaque heure qui s'écoule est une perte irréparable; je ne puis parler qu'à toi, mon enfant, de ce déplorable événement.

D'une voix distincte d'abord, voilée et sourde bientôt, et que l'émotion brisait parfois tout à fait, la mère Job lut la lettre de Hugo :

« Chère et excellente Mère !

« Mon cœur se brise à l'idée de la douleur que vous allez éprouver, vous et mon père bien-aimé, quand vous lirez cette lettre; mais, malgré toutes mes larmes, il faut que je remplisse mon triste devoir avant que le bruit public vous apprenne ma désastreuse infortune. Ah! ma mère, ce Walter, que nous regardions comme un véritable modèle de vertu et de bonté, m'a lâchement trompé et trahi! Lundi, au moment où j'arrivais de bonne humeur de Wispelbeke à notre bureau, on y recevait la nouvelle que la maison Olisse et Cᵉ, du Hainaut, avait suspendu ses paiements. Nous avons dans cette maison dix mille francs d'avoir. Sur le conseil de Walter, je me mis en route sur-le-champ pour aller m'assurer de ce qu'on pouvait sauver de notre créance. Je revins, deux jours après, sans avoir terminé l'affaire. Walter avait disparu, et j'appris son infâme trahison par une lettre qu'il avait laissée sur le bureau à ma place habituelle. Il est parti pour l'Amérique, dit-il; mais avant de prendre la fuite, il a transformé en argent les lettres de change que nous possédions, il a vidé notre caisse et me laisse sans la moindre ressource, exposé à l'accablante responsabilité d'une banqueroute frauduleuse; car, ma mère, — vous ne pourrez le croire, — Walter a médité depuis des mois ce mauvais coup, il a falsifié nos livres, et sans que je le sache il a émis des effets sous notre nom social. — Depuis ce matin, le cœur plein de larmes et la tête brûlante comme le feu, je suis

penché sur nos livres de commerce. Je ne puis vous donner plus d'explications, ma mère bien-aimée; ce serait trop long, et puis vous ne me comprendriez pas. Jugez de ma situation: avant quatre jours, il me faut trente mille francs, sinon je suis accusé de banqueroute, arrêté par les gendarmes et jeté en prison! Je suis innocent: ma confiance excessive est l'unique cause de ma ruine; mais j'ai signé, par surprise et sans m'en douter, des écrits qui me rendent complice, au moins en apparence. La loi trouvera-t-elle ma justification suffisante? Vous, du moins, ma bonne mère, vous resterez convaincue de mon innocence, n'est-ce pas, et vous consolerez mon père de ce coup terrible? Je sais bien que votre dévoué cœur de mère s'efforcera de trouver les moyens de me sauver, et que, s'il le fallait pour cela, vous n'hésiteriez pas à accepter la misère pour vous-même, — mais cela ne se peut pas. Dieu m'est témoin que je ne le demande ni ne le désire! Déjà, vous et mon père, vous avez grevé de rentes l'héritage de vos parents pour me constituer un capital commercial; ma sœur et mon pauvre petit frère, plus innocents que moi encore, y perdent une partie de leurs ressources à venir. Gardez, gardez le reste; je vous en conjure par mon éternelle vénération, par mon amour pour vous, ne les rendez pas pauvres pour l'amour de moi! La pensée de chercher un refuge en Amérique me passe aussi par la tête; mais alors le déshonneur pèserait à jamais sur moi et s'attacherait indélébile au nom de mon père. Je resterai, je m'efforcerai encore de trouver des ressources pour retarder ma chute définitive, — et si le terrible instant

arrive jamais, eh bien, dans mon innocence j'élèverai vers Dieu mon regard et mon cœur, et résigné à l'horreur de mon sort, je continuerai d'espérer en sa justice.

« Mère bien-aimée, je vous écris tout cela en pleurant à chaudes larmes, mais, si je m'afflige, c'est plutôt par affection pour vous, plutôt à cause du chagrin que va causer à mon père si sensible ce déplorable événement, que pour ma propre infortune. Je n'oserais lui écrire directement; vous, qui savez si bien consoler, soyez la messagère de mon malheur, ma mère; les inépuisables trésors que renferme votre âme généreuse vous fourniront le moyen d'armer son cœur contre ce coup accablant.

« Je ne puis venir moi-même; vous comprendrez facilement que je ne puis quitter le bureau; et puis, je dois calculer, recalculer, repasser et comparer mille comptes. Si cependant je pouvais vous embrasser, vous serrer dans mes bras, ma mère, et entendre votre voix, ah! il me semble que le bien que cela me ferait, me rendrait fort contre le coup terrible qui va m'atteindre.

« Votre malheureux fils,

« HUGO. »

La mère Job avait trop espéré de son énergie. A la fin de cette lettre, d'abondantes larmes coulèrent sur ses joues, et il ne lui restait plus assez de force pour arracher Rosine à sa muette désolation. La pauvre femme toute découragée, pencha la tête sur l'épaule de sa fille, passa

le bras autour de son cou, et pleura silencieusement avec elle.

Mais cet oubli d'elle-même ne dura pas longtemps. La mère Job refoula les larmes dans son sein oppressé, prit la main de sa fille, et lui dit :

— Qu'allons-nous faire, chère Rosine?

— Pouvez-vous le demander? s'écria Rosine. Oh! il faut que vous sauviez ce pauvre Hugo! Il faut le sauver!

— Trente mille francs! dit la mère Job en soupirant. Peut-être la brasserie et tout ce que nous possédons encore, ne valent-ils pas cette somme... Et toi, Rosine, et Engelbert, et ton père, vous seriez tous réduits à l'indigence!

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'importe cela! s'écria la jeune fille tout en larmes. Prenez le cœur de diamants que j'ai eu de l'héritage de ma grand'mère, prenez mes bijoux d'or, tout, tout; mais sauvez Hugo. Ah! je vous en supplie, ma mère, délivrez-le des terribles angoisses qu'il éprouve!

La brave femme tout émue embrassa sa fille et reprit :

— Merci, Rosine, Dieu t'en récompensera dans le ciel. Ton généreux sacrifice me rend forte. Je le sauverai, je l'essaierai du moins; je ferai ce que je puis. Si seulement ton père revenait bientôt. Ah! si son ange gardien pouvait lui faire sentir que sa présence est nécessaire ici pour sauver son fils du déshonneur! Mais je ne puis attendre. Écoute, Rosine, ce que j'ai résolu de faire : je vais aller trouver monsieur Stym et lui demander de nous prêter trente mille francs sur nos biens. Si lui-même ne les a pas, comme notaire il saura sans

doute trouver de l'argent disponible sur hypothèque. Cette affaire ne peut se conclure tout à fait sans l'intervention de ton père; mais tout sera prêt lors de son retour, et par un trait de plume, par une signature de lui, Hugo sera sauvé ! Oh ! puisse-t-il en être ainsi, n'est-ce pas, Rosine? Tu vois comme Engelbert dort d'un sommeil calme et profond; il guérira : la maladie a déjà perdu sa force. Si nous pouvions trouver l'argent qu'il faut pour mettre Hugo à l'abri du péril imminent qui le menace, tout pourrait encore aller bien. Nous épargnerions, nous travaillerions, nous ramasserions de tous côtés; et, avec l'aide de Dieu, nous parviendrions à vivre tout doucement... Console-toi donc... Tu penses à Gabriel, n'est-ce pas? ah! c'est encore ce qui s'arrangera le plus facilement, crois-moi... demeure ici et veille sur notre cher petit ange, Rosine; ne laisse rien paraître de la triste nouvelle. Je vais chez le notaire; prends courage, je reviendrai avec de bonnes nouvelles !

Elle mit à la hâte un peu d'ordre dans ses vêtements, se jeta un mouchoir sur les épaules et quitta la chambre.

Le soleil était déjà fort au-dessus de l'horizon; cela donna à la mère Job l'espoir que le notaire serait levé et qu'elle le trouverait dans son bureau. D'un pas léger et le cœur plein d'une certaine joie, elle suivait le sentier qui devait la conduire à la demeure du père de Gabriel. Bientôt pourtant une pensée soudaine parut la retenir et sa physionomie s'assombrit. Le notaire était irrité contre elle; il croyait que c'était par la faute de Rosine que Gabriel s'était trouvé réduit au désespoir et

avait disparu. Le jeune homme n'était probablement pas encore de retour. Monsieur Styns, dans sa tristesse, dans sa colère, ne repousserait-il pas sa prière? Mais la courageuse femme s'arma de résolution et s'efforça de se convaincre elle-même de la bonté naturelle du cœur du notaire. Il se souviendrait de leur vieille amitié, aurait pitié de sa douleur et viendrait à son aide, même au prix de quelques sacrifices. Ce fut en cherchant ainsi des forces en elle-même que la mère Job frappa à la porte de la demeure de M. Styns; elle fut introduite sur-le-champ en sa présence.

Lorsque le notaire la vit entrer il se leva de son pupitre avec étonnement et lui lança un regard où se confondaient l'impatience et la colère.

— Mère Job, dit-il, j'ai maintenant mes actes à transcrire moi-même et n'ai pas beaucoup de temps. Je devine facilement pourquoi vous venez me rendre visite. Il est possible que Gabriel se soit trompé; cependant je ne veux plus entendre parler de son mariage avec Rosine. Mon parti est pris; épargnez-vous donc une peine inutile.

— Je vous en prie, monsieur le notaire, dit la mère Job d'un ton suppliant, accordez-moi un instant d'audience; je venais vous parler d'autre chose...

— Non, non; pour l'amour de Dieu, laissez-moi en paix! grommela M. Styns, votre présence me pèse! N'est-ce pas malheureux? Avoir un fils pour l'éducation et l'instruction duquel je me suis pour ainsi dire laissé manquer du nécessaire... et le voir s'enfuir de la maison paternelle, sans savoir s'il n'a pas pris un mau-

vais chemin, si par désespoir il n'a pas fait un malheur, et même s'il est encore en vie au moment où je parle! Oh! si vous eussiez pu prévoir cela, vous l'auriez traité avec plus de douceur et de générosité, n'est-ce pas?

Une larme de douloureuse impatience brilla dans les yeux de la mère Job. Elle eût préféré parler sur-le-champ en faveur de son infortuné Hugo; pourtant elle sentit qu'il fallait d'abord modifier les dispositions du notaire. Elle fit effort sur elle-même et répondit avec un calme apparent.

— Monsieur Styns, je vais, si vous avez la bonté de m'écouter, vous dire des choses qui vous convaincront que je ne puis plus songer à un mariage entre nos enfants? Je n'excuserai donc pas ma fille autrement qu'en disant qu'il ne peut y avoir d'amour plus pur et plus fervent que celui qu'elle porte à Gabriel... Ne vous affligez pas trop de la disparition de votre fils; vous le connaissez : il n'est pas capable de faire le mal. D'ici à peu de jours, dans une semaine peut-être, il viendra se jeter à vos pieds et vous demander pardon de la démarche que lui a fait faire son imagination abusée. Vous le punirez, lui pardonnerez son erreur, et jusqu'à la fin de vos jours vous vous réjouirez de le voir bon et laborieux comme il l'est. Il est vrai que Gabriel est trop sensible et se laisse émouvoir par tout et même par la plus trompeuse apparence; mais cela prouve en faveur de son cœur naïf et aimant. Pendant bien des années, mon rêve le plus doux a été de voir un jour Rosine devenir sa femme. Un obstacle nouveau et invincible me défend désormais de garder le moindre espoir au sujet de cette union.

Tout étonné du ton triste de sa voix et de l'abattement que trahissaient ses paroles, le notaire sentit se calmer son ressentiment.

— De quel nouvel obstacle voulez-vous parler? demanda-t-il.

— Un malheur imprévu nous a frappés : nous sommes devenus pauvres, dit la mère Job.

— Pauvres? pauvres? vous? c'est impossible! s'écria Styns.

— Dieu l'a voulu ainsi, murmura-t-elle.

— Mais vous m'effrayez! Pauvres! que voulez-vous dire par là?

— Me permettez-vous de vous expliquer ce qui nous est arrivé? m'écouterez-vous avec votre bonté habituelle, et vous souviendrez-vous que nous avons toujours été bons amis, depuis notre enfance?

— Mon Dieu! dit le notaire, vous est-il vraiment arrivé un malheur? Asseyez-vous, mère Job; parlez : qu'est-il survenu?

—Vous savez, vous notaire, que nous avons emprunté sur les biens que nous avons trouvés dans l'héritage de nos parents, une somme de vingt-cinq mille francs pour monter à notre fils Hugo un petit commerce en ville; vous savez aussi qu'il s'est associé avec monsieur Walter qui était plus expérimenté que lui dans les affaires et avait la réputation d'un homme probe et loyal. Eh bien, ce Walter s'est enfui en Amérique; il a emporté tout l'argent de la caisse, falsifié les livres, et, sans que mon fils le sache, il a émis des lettres de change. Je ne comprends rien à de pareilles affaires, sinon qu'un sort ter-

rible menace mon pauvre Hugo. Voici une lettre de lui : veuillez la lire, et vous comprendrez combien est affreux le coup qui nous frappe.

A ces mots, elle tendit au notaire la lettre de Hugo.

A mesure que celui-ci en poursuivait la lecture, son visage exprimait la plus profonde stupéfaction; probablement le calme mais profond désespoir que trahissaient les plaintes de Hugo lui inspirait une sincère compassion; car au moment où il arrivait à la fin de la lettre, une larme se montra dans son œil.

— Le coquin! le fourbe! murmura-t-il, malheureux Hugo!

Il rendit la lettre à la mère Job, lui prit la main et dit:

— Ah! vous êtes malheureux!... trente mille francs! où trouver cette somme? et pourtant vous ne pouvez laisser dans cette situation critique votre fils innocent... l'impossible même doit être tenté. S'il était jeté en prison, vous tous, Rosine aussi, vous seriez déshonorés à jamais aux yeux du monde! Dites, qu'allez-vous faire pour le sauver?

— Je veux emprunter sur nos biens la somme nécessaire, et je viens vous prier de me venir en aide pour cela.

— Trente mille francs? cela dépasse mes ressources, je ne puis pas.

— Mais vous avez sans doute des sommes disponibles à placer en rentes?

— Hélas, non! pas en ce moment. Un notaire de village n'a de tels capitaux que par hasard.

La mère Job pâlit; contre son attente, trompée si

cruellement dans son espérance, elle sentit qu'un torrent de larmes allait étouffer sa voix; mais elle s'encouragea elle-même à la fermeté, comprima son désespoir, et dit d'une voix suppliante :

— Ah! notaire, au nom de notre vieille amitié, au nom de l'affection qui unissait nos parents, aidez-moi! Trouvez un moyen de sauver Hugo, je vous en serai reconnaissante et vous bénirai jusqu'à mon lit de mort!

— Si je pouvais le faire, fût-ce même au prix du plus grand sacrifice, je ne me laisserais pas prier un seul instant, répondit M. Styns. Vous savez, mère Job, que j'ai dix enfants; ils coûtent gros d'éducation et d'entretien. J'ai eu cette année de nombreuses ventes; presque tout mon argent est donné en avances...

Il mit la main sur son front et réfléchit un instant.

— En réunissant tout ce dont je puis disposer, je pourrais peut-être faire six mille francs. Prenez-les; je vous les prêterai sans intérêts... Mais cela ne suffit pas. Mon Dieu que faire? je pourrais me rendre en ville et aller trouver quelques-uns de mes collègues; mais je suis convaincu qu'ils ne voudront pas prêter sur seconde hypothèque. Et puis on voudrait visiter et estimer les biens, pour voir s'ils peuvent supporter cette seconde charge; il se passerait des jours, des semaines peut-être, — et il vous faut l'argent sur-le-champ, ou ce sera trop tard.

La mère Job, accablée par une navrante déception, regardait le notaire, toute tremblante et l'œil fixe; son regard semblait dire :

— Réfléchissez, songez, donnez-moi de l'espoir.

— Ah ! s'écria M. Styns avec un soudain mouvement de joie, j'ai trouvé !

— Vous avez trouvé ! s'écria la mère Job avec effusion. Vous le sauverez? Ah ! que Dieu vous récompense de votre bonne pensée !

— J'ai des motifs d'espérer. Le notaire de Wolvelaer, je m'en souviens maintenant, m'a dit il y a huit jours, que monsieur Bres du Groenof a fait un héritage important et cherche à placer cinquante mille francs sur hypothèque dans le pays. J'ai fait plus d'une fois des affaires avec monsieur Bres : il a confiance en moi.

— Il nous connaît aussi, dit la mère Job avec joie; nous livrons de la bière au Groenof. Quand il saura que nous pouvons recevoir de lui un si grand bienfait; — qu'il s'agit de sauver notre fils de l'infamie...

— Non, non, il ne faut pas qu'on lui parle de l'accident; l'argent n'a pas de cœur, mère Job; il n'aime pas autre chose qu'un gage solide et un haut intérêt. D'ailleurs il pourrait être dangereux de donner des éclaircissements sur la situation de Hugo. Laissez-moi faire; je sais comment il faut s'y prendre dans ces sortes d'affaires...

A ces mots, il alla dans l'un des coins de la chambre et tira un cordon de sonnette.

— Trine, dit-il à la servante qui parut à la porte, dites à Jean d'atteler le cheval à l'instant : je dois me rendre sur-le-champ à Wolvelaer.

Puis il se retourna vers la mère Job et lui dit d'une voix pleine de consolation :

— Ayez bon courage; j'espère que ma démarche réussira; oui, j'en suis presque assuré... Votre mari

n'est probablement pas encore de retour? Pensez-vous qu'il consente à cet emprunt?

— Sans doute, sans doute : comment pourrait-il en être autrement?

Le notaire haussa les épaules.

— Je vous comprends, dit la mère Job; il fera peut-être quelques difficultés d'abord; mais il finit toujours par agir pour le mieux.

— Vous dites que vos biens sont déjà grevés d'un capital de vingt-cinq mille francs? murmura le notaire en réfléchissant; si je ne me trompe c'est à quatre pour cent?

— Trois et demi?

— Ah! trois et demi, tant mieux. Nous avons premièrement la brasserie avec son matériel à demeure ou circulant; en second lieu, la ferme avec ses champs; troisièmement, les prés du côté du *Marais*... Tout cela peut avoir une valeur totale de soixante-cinq mille francs. Vingt-cinq et trente font cinquante-cinq. Il ne vous resterait donc qu'une dizaine de mille francs. Si je puis obtenir la somme que vous désirez à quatre pour cent, — prenons quatre et demi, — vous aurez chaque année beaucoup plus de deux mille francs à payer, pour les intérêts seuls. Cette position est terrible!

— En effet, notaire; mais n'y songeons plus maintenant. Que mon pauvre Hugo soit sauvé avant tout! La brasserie continuera tout de même à aller; je mettrai un gros tablier de servante, et Rosine aussi. Nous oublierons ce que nous avons été, et nous travaillerons plus qu'auparavant.

— Monsieur, le cheval va être attelé! vint annoncer la servante.

Le notaire prit la main de la mère Job :

— Allons, allons, bon courage, lui dit-il; quoi qu'il arrive, je vous aiderai et vous assisterai toujours... Et quant à Rosine, si Gabriel revient avec d'autres idées... Allons, je pars; dans une couple d'heures je puis être de retour avec l'argent.

La mère Job sortit de la maison en se répandant en paroles de reconnaissance. En chemin, sous le beau ciel bleu, un rayonnant sourire illuminait son visage; et courant plutôt que marchant, elle murmurait à part elle toutes sortes de dictons pleins d'espérance.

Elle trouva sa fille en larmes, assise à côté du berceau de l'enfant; mais dès que Rosine entendit la voix de sa mère, elle s'élança vers elle et s'écria :

— Oh, est-ce fini? Hugo est-il délivré?

— Réjouis-toi, et sois reconnaissante envers Dieu, Rosine, dit la mère Job en serrant sa fille dans ses bras; dans deux heures, nous aurons l'argent!

IV

En revenant de sa visite chez le notaire, la mère Job s'était encore entretenue pendant quelques instants avec sa fille, et s'était efforcée de lui inspirer du courage et de verser dans son cœur la confiance en un avenir meilleur. Vraisemblablement la brave femme était en proie à un indicible chagrin, et les paroles de consolation qu'elle adressait à Rosine lui servaient principalement à

lutter contre son propre désespoir; car si elle n'eût pas fermé les yeux avec effort sur sa situation, qu'eût-elle aperçu, sinon la plus terrible perspective? Son enfant luttant contre la mort, sa fille brisée par un coup qui devait pour toujours détruire les plus douces espérances de sa jeunesse, son fils menacé de la prison et du déshonneur... et son mari et ses enfants de l'humiliation et de la misère!

Enfin la force de continuer ses consolantes exhortations manqua aussi à la mère Job; peu à peu sa voix baissa de ton et ses paroles devinrent plus rares. Bientôt la mère et la fille tombèrent toutes deux dans une sombre préoccupation, et il se fit un long silence, qu'interrompait seulement la faible respiration de l'enfant endormi.

Tout à coup elles entendirent dans la rue, et immédiatement dans la chambre voisine, une voix qui grondait et menaçait. Toutes deux bondirent en même temps, et les mots : — Le père! voilà le père! retentirent joyeusement dans l'appartement.

Rosine courut vers la porte, le visage tout épanoui; quant à la mère Job, elle resta immobile, pâlit, et se mit à trembler. Prévoyait-elle peut-être que la présence de son mari la condamnerait à une pénible lutte, à une épreuve plus rude encore que celle qu'elle venait de supporter! Quoi qu'il en soit, l'expression de sa physionomie changea à l'instant, et, secouant la tête comme si elle se reprochait sa faiblesse, elle s'avança avec un doux sourire à la rencontre de son mari.

Baes Job poussa violemment la porte, courut au lit

de l'enfant et le contempla pendant un instant; puis, frappant du pied, il s'écria :

— Je suis maudit ! C'est toujours la même chose : je ne puis me retourner qu'il ne me tombe un malheur sur la tête ! Cela vient encore de là ! Ne vous l'ai-je pas dit ? Deviez-vous laisser courir cet enfant dans la rue ? C'est votre faute ; le voilà maintenant qui a la fièvre scarlatine. C'est fait de lui ; oh ! mon pauvre Engelbert !

La mère Job penchait silencieusement la tête ; ses lèvres se remuaient convulsivement, et il était facile de voir qu'elle luttait péniblement contre ses larmes, qui commençaient à couler à flots.

— Oui, oui, taisez-vous ! s'écria baes Job, qui arpentait la chambre avec désespoir et jetait sur l'enfant des regards émus. Taisez-vous. Vous voyez bien maintenant que nous sommes nés pour le malheur. Faites faire un cercueil pour notre malheureux Engelbert. Je l'aimais trop ; j'en étais trop fou ; Dieu devait m'en punir !... Si ce n'était mon enfant, il guérirait ; mais tout me tourne mal. Eh bien, que devient votre éternelle chanson : *Cela ira mieux ?* Parlez donc, vous ne savez même pas dire un mot pour me consoler : on dirait que vous vous souciez peu de mon chagrin. Parlez donc, vous dis-je !

Le brasseur s'efforçait ainsi, par des accusations contre sa femme et par des exclamations de désespoir et de colère, de donner carrière au sentiment de sincère douleur qui, en réalité, oppressait son cœur. Quand sa lamentation prit fin, la mère Job arrêta sur ses yeux un doux regard de compassion et d'amour. Lui, en remarquant sur les traits de sa femme que tout espoir ne

l'avait pas encore abandonnée, parut tomber dans un nouvel accès de colère.

— Toujours la même ! grommela-t-il avec un geste irrité. La voilà qui sourit maintenant !

— Je souris ! dit la mère Job en soupirant douloureusement. C'est bien sans le savoir alors. Peut-être mon cœur de mère se réjouit-il...

— Comment? comment? Qu'oses-tu dire? s'écria le mari d'une voix tonnante, tandis qu'il s'arrêtait devant le lit, les bras croisés sur la poitrine et l'œil immobile et fixé sur l'enfant. Tu te réjouis? Mère insensible, tais-toi! tais-toi et rougis de honte ! Oser dire de telles paroles devant un enfant à l'agonie !

La pauvre femme, qui ne voyait aucun moyen de parler du malheur de Hugo, succomba sous la douleur et sous les dures paroles de son mari. Elle se laissa tomber sur une chaise, et, muette, elle se voila le visage des mains et se mit à pleurer.

Rosine qui jusque là n'avait pas dit un mot, s'écria d'une voix navrée :

— Cher père, vous êtes injuste. En quoi est-ce la faute de ma pauvre mère si Engelbert est si malade? Si vous saviez ce qu'elle a enduré cette nuit, vous auriez pitié d'elle.....

— De quoi te mêles-tu? dit-il d'un ton brusque. Oui, oui, ligue-toi avec ta mère contre moi : c'est l'ordinaire.

— Ah! voyez donc, mon père, comme vous la faites souffrir! Pour l'amour de Dieu, ayez compassion d'elle !

Baes Job se retourna et s'aperçut que les joues de sa femme étaient baignées de larmes.

— Des larmes! des larmes! dit-il avec dépit. Voilà tout ce que tu peux. Cela nous aidera joliment! Cesse de pleurer; tu auras assez besoin de larmes demain.... Mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre Engelbert va mourir! Quel mal a-t-il fait depuis qu'il est au monde? Aucun! aucun! Mais c'est *mon* enfant: cela suffit!

La mère Job leva la tête et dit d'une voix suppliante et entrecoupée de larmes:

— Job, tu ne fais pas bien. J'entends et je vois que tu souffres beaucoup. Laisse-moi parler: je te consolerai.

— Me consoler?

— Eh, oui. Tu te trompes: Dieu permettra que notre Engelbert guérisse.

— Je le prévoyais! Cela ira mieux, n'est-ce pas? gronda le brasseur ironiquement.

La femme comprima ses larmes et saisit la main de son mari. Celui-ci retira la main vivement et avec colère; mais la mère Job ne parut pas faire attention à cette rudesse, et reprit d'une voix douce:

— Ecoute-moi un instant, et tu verras que nous avons des raisons d'espérer que la maladie d'Engelbert n'empirera pas. Depuis hier la fièvre s'est déclarée, et elle a toujours augmenté jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa plus grande violence. Alors l'enfant épuisé est tombé dans un bienfaisant sommeil; ses souffrances ont disparu tout à fait, sa respiration est devenue libre et il repose depuis trois ou quatre heures sans avoir donné le moindre signe de douleur. La fièvre a donc pu suivre son cours accoutumé sans accidents; elle a perdu sa force, et de ce moment Engelbert va commencer à en-

trer en convalescence. Ne t'afflige pas tant ; tu verras, quand l'enfant s'éveillera, il sera tout à fait revenu à lui ; demain il demandera peut-être déjà ses jouets. Je sens bien, moi qui suis mère, quel coup doit avoir frappé ton cœur paternel ; mais, tu te trompes, Job, le danger qui t'émeut n'existe pas. Dieu nous a pris en miséricorde ; il laissera Engelbert en vie pour qu'il nous console dans notre malheur.

— Ah ! tu avoues donc que nous sommes malheureux !

— Comment le lui dire ? se dit la mère Job.

La servante passa la tête par la porte entre-baillée.

— Hein ? que voulez-vous ? dit brusquement baes Job. Qui vous appelle, insolente ? Allez-vous-en et fermez la porte !

— Maîtresse, dit la servante, je suis allée une seconde fois chez le docteur : il n'est pas de retour.

Comme le brasseur fit un pas en avant en menaçant la servante, celle-ci retira la tête et disparut.

L'enfant arraché enfin par tout ce bruit à son profond sommeil, s'était éveillé et criait d'une voix faible :

— Papa ! papa !

Ce cri arracha malgré lui à baes Job une exclamation de joie, et il s'élança vers le lit. Mais là, un mouvement étrange de l'enfant le frappa d'une mortelle émotion. Engelbert en balbutiant son affectueux appel, agitait les bras au-dessus de la couverture et semblait chercher son père à tâtons.

— Aveugle, ô mon Dieu ! aveugle ! s'écria baes Job, tremblant d'angoisse et serrant convulsivement les mains

de l'enfant dans les siennes. Puis il fit un bond en arrière, courut à travers la chambre en levant les bras au ciel, s'arracha les cheveux et soulagea son cœur oppressé en proférant mille exclamations de douleur et de désespoir.

Sa femme qui, dès le réveil d'Engelbert, s'était hâtée de prendre la fiole contenant la boisson réconfortante, courut à son mari; et lui passant le bras autour du cou, elle lui dit avec l'accent d'une profonde commisération :

— Mais, Job, comment peux-tu agir ainsi ? Voir tout en noir et te rendre toi-même malheureux comme un martyr ? Ce n'est pas bien à toi. Cette cécité n'est rien!

— Cela n'est rien, mon Dieu ! s'écria-t-il.

— C'est une suite de l'inflammation. Quand le mal s'en ira, l'enflure du visage d'Engelbert disparaîtra aussi, et ce sera fini de la cécité. Ta douleur, quelque peu fondée qu'elle soit, me fait venir les larmes aux yeux. Voyons, assieds-toi et calme-toi. Sois sûr, Job, que demain cela ira mieux.

— Encore ? s'écria le brasseur.

Le dicton consolant que sa femme avait coutume de répéter souvent dans les heures de chagrin ou de contrariété, paraissait enflammer la colère de baes Job, chaque fois qu'il l'entendait :

— Aveugle ! aveugle ! grommela-t-il. Aveugle ! et cela ira mieux demain ! Allez-vous-en, laissez-moi en paix, je veux être seul, ne me parlez plus, laissez-moi à mon chagrin...

A ces mots, il courut au lit, s'assit sur la chaise voisine, prit la main de l'enfant, pencha la tête sur

la poitrine et resta abîmé dans une muette désolation.

Rosine, qui avait assisté en pleurant, mais en silence, à cette scène, se leva, s'approcha de sa mère, et posant la tête sur le sein de celle-ci, elle murmura d'une voix presque insaisissable :

— Pauvre mère, comment pouvez-vous supporter tout cela? Ah! combien vous êtes malheureuse!

— Cela se passera, Rosine, répondit la patiente femme; le chagrin de ton père se calmera...

— Ne parlerez-vous pas de Hugo? demanda la jeune fille, d'un ton plein de prière.

La mère Job secoua la tête.

— Pensez donc, reprit Rosine, quelles terreurs il doit éprouver là-bas. Chaque instant qui s'écoule est pour pour lui un enfer d'angoisses et de souffrances...

— C'est vrai! s'écria la mère Job. Il le faut! Il le faut! Eh bien, que Dieu me donne la force nécessaire...

Et, comme si elle venait de prendre une ferme résolution, elle éleva la voix et s'adressa à son mari :

— Job, j'ai à te dire une chose importante.

— Laissez-moi tranquille! grommela le brasseur sans bouger.

— Tu m'écouteras, reprit-elle; il y va de la liberté et de l'honneur de ton fils Hugo.

Elle n'obtint pas encore de réponse.

— Si tu refuses de m'entendre, Hugo sera arrêté comme voleur et conduit en prison, dit-elle d'une voix sombre.

— Mais que dis-tu donc là? s'écria son mari. Je crois que tu es folle!

— Je te le répète : écoute-moi, ou demain, ton fils sera arrêté chez lui par les gendarmes. N'en doute pas, je dis la vérité.

Baes Job, comme s'il eût reçu un coup violent, se leva brusquement et regarda sa femme, l'œil vitreux, les lèvres frémissantes.

— Qu'ai-je entendu? s'écria-t-il, Hugo, mon fils, en prison? Hugo, un voleur? Parle, parle, tout m'accable à la fois! Une malédiction pèse sur moi depuis le jour de ma naissance!

— Voilà que tu prends encore la chose au pire, balbutia la mère. Hugo n'a trompé personne, n'a fait tort à personne; il n'est pas en prison; mais si tu ne veux pas m'écouter avec calme, il sera peut-être frappé d'un éternel déshonneur.

— T'écouter? Et me voici à attendre, souffrant les tourments de l'enfer, me voici à te supplier de me dire ce qui est arrivé; et toi, comme un cruel bourreau, tu me mets à la torture par tes paroles obscures. Parle clairement, ou je tombe sans vie à tes pieds!

La mère Job ne se laissa pas émouvoir par les reproches de son mari; elle tira un papier de son sein et lui dit avec calme :

— Le malheur est grand, mais non irréparable. Tu es père, et c'est ton devoir de sauver ton fils, si tu le peux. Montre que tu es homme, Job, et que tu sais braver l'infortune...

Mais le brasseur trépignait avec une fiévreuse impatience; il lui fut impossible d'écouter jusqu'à la fin les précautions oratoires de sa femme. Présumant que le

papier qu'elle tenait en main, contenait l'explication du malheur annoncé, il se jeta dessus, et saisit la lettre de Hugo. La mère Job poussa un cri et fit même un mouvement pour lui reprendre le papier; mais il courut à une fenêtre et se mit à lire le fatal écrit.

Sa femme et Rosine, toutes tremblantes, tenaient les yeux fixés sur lui; elles le virent serrer les poings et s'en frapper la poitrine; elles entendirent un bruit rauque sortir de sa gorge, et des malédictions désespérées s'échapper de ses lèvres.

Enfin, il déchira avec rage la lettre en morceaux, et en foula aux pieds les débris; soit par hasard, soit par excès de colère, il toucha du poing avec tant de violence, une aiguière, qu'elle tomba en pièces sur le plancher.

— Trente mille francs! s'écria-t-il. Imbécile! stupide niais! Çà se laisse tromper comme un enfant. Oui, vraiment, mère Job, votre fils était fait pour être négociant. Voilà ce que vous y gagnez! Cela ira mieux n'est-ce pas? Quand Engelbert sera mort, quand nous serons tous réduits à aller mendier; quand Hugo Job sera en prison au milieu des voleurs? Quand nous serons écrasés sous la misère, la honte et l'infamie! Le misérable, il n'a que ce qu'il mérite! Trente mille francs! Et tu oses dire que ce malheur n'est pas irréparable! Que veux-tu donc faire?

— Tâcher de nous procurer l'argent nécessaire pour sauver Hugo, répondit la femme.

— Tu es folle! Où iras-tu trouver trente mille francs?

— On nous les prêtera sur nos biens.

— Ah! ah! dit baes Job avec un amer ricanement.

Tu crois que je voudrais condamner à la basace toi, moi, Rosine et Engelbert, s'il guérissait, et cela pour tirer mon fils sot et imprudent de l'embarras dans lequel il s'est jeté par sa propre folie? Tu crois que j'irais me déshabiller avant de me coucher? Non, non; dis ce qu'il te plaira, cela ne sera pas. Certes il est déshonorant pour notre fils Hugo d'être jeté en prison; mais je ne crois pas que je doive pour lui déshériter mes autres enfants! Il est mon fils, et à cause de cela, il est condamné à la souffrance et au malheur; c'est un sort auquel ne peut échapper quiconque porte le nom de Job... Et d'ailleurs, c'est sa faute, — qu'il l'expie!

La mère Job se rapprocha de son mari et dit avec abandon :

— Job, tu as peut-être raison. En vérité, tous nos enfants doivent nous être également chers. Ainsi du moins semble le vouloir la loi de la nature....

— Tu me donnes raison? Quelle nouvelle ruse as-tu inventée?

— Oh! aucune ruse. Sois bon, pour l'amour de Dieu! Le temps est si précieux! Tu es père et, comme tel, tu dois, selon la vraie loi de la nature, faire une différence entre tes enfants et aimer l'un plus que l'autre....

— Vraiment! Au profit de ce vaurien de Hugo sans doute?

— Tu dois les aimer en raison de ce qu'ils souffrent, de ce qu'ils sont malheureux et ont besoin de ton secours. Voilà le sentiment de justice et d'amour que le Créateur à mis dans le cœur paternel. Hugo est en proie au sort le plus affreux qui puisse atteindre un

homme; son honneur, son nom, sa liberté, on veut lui tout ravir. Tu le condamnes comme coupable: il est innocent. L'homme le plus intelligent peut être trompé par un traître. Sa lettre, noble et douce plainte d'une âme aimante, ne t'a pas arraché de larmes; elle n'a fait que te jeter en colère. Ah! Job, pourquoi veux-tu paraître méchant? Si je ne te connaissais si bien, je croirais que tu n'as pas de cœur; mais quoi que tu dises, je sais que tu es bon et généreux, et que dès maintenant tu as résolu de sauver Hugo, dût-il nous en coûter beaucoup plus qu'on ne demande.

— Cette fois-ci pas, oh! cette fois-ci non! dit le brasseur.

— Vois-tu, Job, je suis allée chez le notaire; il est parti en voiture pour aller emprunter les trente mille francs sur nos biens.

— Mais grâce aux rentes dont ils sont chargés, ils valent à peine encore cela! Tu veux donc que je quitte la brasserie et que j'aille mendier avec vous tous?

— Non, non, le compte est fait; nos biens garderont encore une valeur de dix mille francs au-dessus des engagements. Il est bien vrai, qu'en rentes seulement, nous aurons plus de deux mille francs à payer par an; mais avec l'aide de Dieu, avec de la patience, avec de l'économie, nous parviendrons à lutter en attendant des temps meilleurs. Je renverrai une servante et ferai moi-même l'ouvrage de la maison; Rosine aidera à soigner le bétail; tu t'occuperas plus activement de la brasserie... Et, quoi qu'il advienne de nous, dans la conviction que nous avons fait notre devoir, que nous souffrons et tra-

vaillons pour notre malheureux fils, nous trouverons le courage et les forces nécessaires pour remplir avec confiance, avec une douce satisfaction peut-être, la rude tâche qui nous reste en ce monde.

Baes Job parut touché; ses yeux qui étaient fixés par terre brillèrent d'émotion.

— Et Hugo sera sauvé! s'écria sa femme, sauvé par la bonté de son père! Tu lui auras donné la vie une seconde fois. Il t'aimera, t'honorera, te vénérera comme l'image pour lui de la divine Providence sur la terre. Ah! mon ami, dis-moi que tu donnes ton consentement, que tu signeras l'acte d'emprunt dès que le notaire reviendra.

Une secousse nerveuse ébranla le brasseur qui grommela:

— Signer? ma ruine! la misère pour nous tous!

Rosine tomba à genoux aux pieds de son père et dit d'une voix suppliante:

— O mon père, sauvez mon pauvre frère! Ne vous inquiétez pas de moi; je travaillerai comme une servante, je vous aiderai, vous aimerai, demeurerai auprès de vous jusqu'à la fin de vos jours; je vous consolerai, travaillerai pour vous et vous serai éternellement reconnaissante de votre bonté! Mais n'hésitez pas plus longtemps; soyez miséricordieux... et, vienne ce qui voudra, fût-ce la plus cruelle misère, je bénirai mon sort, dans la pensée que Dieu nous récompensera tous de notre dévouement dans son paradis!

Comme si cette dernière supplication l'eût vaincu, le brasseur hocha silencieusement la tête. Assurément il

était sur le point de consentir; du moins les yeux de sa femme rayonnaient de joie, et le sein palpitant elle voyait déjà sortir des lèvres de Job le *oui* tant imploré.

En ce moment, on frappa à la porte. Rosine se leva et s'approcha de sa mère.

— Ah! voilà le notaire avec l'argent! s'écria celle-ci toute joyeuse.

Mais la physionomie de Styns à son entrée ne parut nullement confirmer cette exclamation pleine d'espoir.

Baes Job se précipita au-devant du notaire et demanda d'une voix émue :

— Vous avez trouvé les trente mille francs, n'est-ce pas?

— Malheureusement non, répondit le notaire, monsieur Bres de Groenhof a placé hier son argent sur hypothèque.

— Hélas! hélas! s'écria la mère au comble de l'anxiété.

Baes Job grinça violemment des dents, frappa du pied et s'écria :

— Je le pensais bien! Hugo est mon fils et tout doit me tourner mal... Mais, notaire, il doit vous être facile de trouver de l'argent : c'est votre métier!

— Oui, mon ami, c'est bien ainsi jusqu'à un certain point; mais une seconde inscription, voyez-vous, cela demande des courses de côté et d'autre, et l'affaire en question ne souffre pas de retard. Je voudrais pouvoir partir sur-le-champ pour la ville: peut-être... mais, vous le savez, j'ai une vente ce matin à la maison mortuaire du père Loelof...

— Eh ! qu'est-ce que cela fait? Envoyez votre fils Gabriel à la ville. Il y est assez connu et l'on aura confiance en lui.

— Mon fils Gabriel? dit le notaire les yeux humides et en soupirant. Ah ! ami Job, je suis un malheureux père! Mon Gabriel a disparu : il s'est enfui de la maison; personne ne sait où il est. Depuis quatre jours, sa mère n'a fait que pleurer; et moi, moi je perds courage, je sens que je vais tomber malade...

— Toujours du nouveau! s'écria le brasseur; mon Dieu que va-t-il donc encore nous arriver? quelles sont les raisons de cette conduite inconcevable? pourquoi Gabriel s'est-il enfui?

Personne ne répondit; les sanglots de Rosine troublaient seuls le morne silence.

— Pourquoi? pourquoi? s'écria baes Job avec une amère ironie. Parce que Rosine est *ma* fille! parce que quiconque porte mon nom ou aime l'un de nous, doit participer à mon malheur. Ami Styns, plaignez mon sort : une malédiction pèse sur moi.

Sa fille poussa un cri, se jeta à son cou et s'écria d'un ton déchirant :

— Ah non! mon père; Gabriel croit que je voulais le trahir, que je désirais épouser ce monsieur Walter qui a fait le malheur de mon frère!

— Qui a dit cela? quelle langue venimeuse a mis en avant cette fausseté? s'écria le brasseur avec colère. Si je le tenais sous ma main, je ne sais si je ne lui briserais pas le crâne. Accuser ma Rosine! ternir sa bonne renommée! Qui donc, qui a dit cela?

— Allons, allons, calmez-vous, ami Job, dit le notaire, et laissez cette affaire-là pour le moment. Songeons plutôt aux moyens de sauver Hugo.

— Non, non, je veux connaître le larron d'honneur...

— Eh bien, reprit le notaire, Gabriel lui-même l'a écrit. Vous le connaissez : il aimait tant Rosine que la moindre apparence l'affligeait jusqu'à la mort. Son imagination l'a égaré; il faut le lui pardonner.

— Apparence? apparence? quelle apparence? s'écria baes Job en frappant du pied; votre fils est un impudent. Qu'il se montre encore devant moi... mais, c'est vrai, nous sommes pauvres : on peut nous railler et nous vilipender impunément!

Déjà la physionomie du notaire annonçait qu'un sentiment de colère commençait aussi à gronder en lui; mais le regard suppliant et les mains jointes que la mère Job tendait vers lui, lui firent contenir par pitié son irritation.

— Soit, dit-il, Gabriel n'a pas bien agi. J'ai peu de temps et dois retourner chez moi pour des affaires urgentes. Cette après-midi, quand la vente sera terminée, je me rendrai en toute hâte à la ville, pour essayer si je ne trouverai nulle part les ressources nécessaires pour sauver Hugo. Si j'avais toute une semaine à ma disposition, cela me réussirait sans doute au gré de nos vœux; mais maintenant je ne puis vous donner trop d'espoir. Si le prêteur veut visiter vos biens pour juger de la valeur du gage, il peut se passer plusieurs jours encore, avant que les pièces ne soient signées. J'irai rendre visite à Hugo et voir s'il n'y a pas moyen de retarder sa chute.

Réfléchissez et songez aussi, vous autres; voyez si vous ne pourrez pas trouver de moyens plus sûrs : si quelqu'un de votre famille ne possède pas les ressources nécessaires pour vous rendre immédiatement le service en question. Quant au reste, croyez que je ne négligerai rien et ferai de mon mieux. En attendant ne perdez pas courage. Allons, à ce soir! peut-être vous apporterai-je de bonnes nouvelles.

Baes Job se dirigea vers la porte avec le notaire.

— Ah! reste ici, je t'en prie! dit sa femme d'un ton suppliant.

— Non, non! répondit-il brusquement, les choses ne peuvent en rester là. Je veux savoir ce que cache la fuite de Gabriel. Comment! on viendra souiller la bonne réputation de ma fille et, comme un lâche, je dévorerais l'affront en silence? c'est ce que nous verrons. Allons, à nous deux, notaire!

A ces mots, il tira la porte derrière lui; mais un instant après sa voix se fit entendre de nouveau.

— Venez, docteur, venez, disait-il, apprenez-moi ce que j'ai à craindre ou à espérer, mais en toute franchise, n'est-ce pas? Ne me ménagez pas; je sais que la pire affaire peut seule être mon lot.

Le médecin était un homme de petite taille, tout vêtu de noir, au visage compassé, sérieux, triste et impassible.

Il s'approcha d'un pas solennel, et en gardant un mystérieux silence, du lit de l'enfant, lui tâta le pouls, appuya le doigt sur sa joue et prêta l'oreille à sa respiration.

La mère Job avait relevé la tête et épiait les traits du

docteur pour voir si elle n'y surprendrait aucun mouvement. Néanmois elle restait assise.

— Eh bien, qu'ai-je à craindre? demanda baes Job, après avoir attendu pendant quelques instants.

Le docteur garda le silence.

— Parlez donc, bourreau inhumain ! s'écria le brasseur frémissant d'impatience.

Pour toute réponse le médecin haussa les épaules et hocha la tête d'un air de mauvais augure.

— Ah ! n'est-ce pas qu'il mourra? s'écria le père épouvanté.

— Je ne dis pas cela ! murmura le docteur.

— Mais, pour l'amour de Dieu, que dites-vous donc ?

— Il peut mourir : tout est possible, mais...

— Hélas ! mon pauvre Engelbert ! Maintenant je suis indifférent à tout. Que le ciel même tombe sur moi, j'y suis prêt !

— Il peut guérir aussi ! ajouta le docteur complétant sa première remarque.

— Il peut mourir, il peut guérir ! répéta baes Job avec colère. Le moindre paysan sait cela. Vous ne devriez pas vous moquer d'un père qui est auprès du lit de mort de son enfant. Guérira-t-il ou succombera-t-il ? voilà ce que je vous demande !

— Dieu le sait; la nature peut réagir et vaincre. L'enfant se trouve dans une situation douteuse; jusqu'ici la maladie a suivi son cours régulier; mais... mais...

— Quoi, mais ?

— Mais il peut y avoir nouvel accès; la nature peut être à bout de forces et impuissante à combattre un

épuisement général. Si, dans ce cas-là, le cœur ne bat pas assez énergiquement pour employer le fluide vital dans tout le corps, alors...

— Alors...

— Alors les membres s'imprègnent d'eau, et l'enfant...

— Meurt?

— Comme vous dites.

Le brasseur poussa un cri déchirant, et courut, la tête en avant, vers la muraille, comme pour se briser le crâne; sa malheureuse femme bondit, les bras levés, et s'écria en gémissant :

— Être mère, et être condamnée à voir et à entendre tout cela! Docteur, docteur, pourquoi oubliez-vous que je suis ici, moi qui l'ai nourri de mon lait? Moi, qui sens mon cœur se contracter sous la douleur... et qui ne puis pleurer! Oh! vous êtes sans pitié; révoquez votre affreuse prédiction. Vous-même l'avez dit : Dieu seul sait ce qui arrivera. Pourquoi donc prononcez-vous la condamnation de l'enfant en présence de sa mère?

Le médecin, toujours avec la même froideur, répondit :

— Femme, je réponds aux questions de votre mari; mais aucun de vous deux ne m'a compris. Aussi pourquoi votre mari s'avise-t-il de m'interrompre? Vous croyez que je songe à faire une prédiction défavorable? Au contraire.

Baes Job s'élança vers le docteur, le considéra avec une stupéfaction mêlée de colère, et s'écria :

— Comment, au contraire? Ainsi, il guérira?

— Je ne dis pas cela non plus. La vérité est que l'enfant n'est pas hors de tout danger; demain je pourrai vous dire avec plus de fondement, mais non encore avec certitude, si vous pouvez espérer.

En prononçant ces mots, il avait écrit quelque chose sur son carnet. Il déchira le feuillet, le posa sur la table de nuit, et dit en se dirigeant vers la porte :

— Toutes les heures, une cuillerée à café, et si l'enfant a soif, de l'eau d'orge. Demain, de très-bonne heure, je dois aller voir un riche client en ville; je passerai par ici. Tenez l'enfant chaud, et prenez garde qu'il ne soit exposé à aucun courant d'air de la porte ni de la fenêtre. A demain...

Baes Job suivit de l'œil le docteur jusqu'à ce qu'il fût sorti de la chambre. Puis l'impatient personnage se mit à s'arracher les cheveux, à grommeler, à se plaindre, à maudire. Sa femme chercha d'abord à le consoler, bien qu'elle-même fût épuisée et chancelât sur ses jambes; mais il la repoussa loin de lui, se mit à parcourir la chambre avec agitation et s'abandonna au plus profond désespoir.

Rosine pleurait toujours et penchait la tête; elle paraissait ne faire aucune attention aux mouvements désordonnés de son père

La mère Job, quand elle s'aperçut de l'inutilité de ses affectueuses tentatives, jeta un triste regard sur sa fille éplorée, contempla avec douleur le petit Engelbert, joignit les mains et leva les yeux au ciel. Après être demeurée pendant un instant immobile comme une statue dans cette attitude, elle s'affaissa sur une chaise dans

un coin de la chambre, et y resta comme accablée sous le poids de sa tristesse.

A peine y était-elle depuis quelques minutes, qu'elle leva soudain la tête et, le sourire sur les lèvres, fixa son regard dans le vague. Ses yeux brillèrent des feux de l'espérance, et elle remuait les lèvres comme si elle se fût dit à elle-même de douces et consolantes paroles.

Son mari, effrayé à la vue de cette nouvelle et incompréhensible émotion, s'approcha d'elle et lui dit avec compassion :

— Ah ! ma bonne amie, calme-toi, calme-toi. Ce serait encore le plus grand malheur qui pût me frapper ! Et pourtant il y a de quoi en devenir fou, n'est-ce pas ?

— O Job ! s'écria sa femme du ton de la plus douce émotion, Dieu m'a éclairée : j'ai trouvé un moyen de salut !

— Non, non, sois calme et tranquille; ton esprit s'égare. Qu'aurais-tu pu trouver?

— Le moyen de sauver Hugo ! M'égarer? Devenir folle ! Une mère, quand ses enfants souffrent et ont besoin d'elle? Allons donc ! Après, peut-être? Qui sait? Écoute, je vais te rappeler une chose que nous avions tous oubliée. Il y a plus de huit ans déjà, Hugo était à la chasse avec le baron Van Hove dont le père habite le château de Linthout, et avec quelques autres jeunes messieurs de la ville. Le baron était un hardi jeune homme; il se risqua sur la glace au milieu du grand étang, et tomba dans l'eau; la glace n'était pas encore assez épaisse et se brisait sous les pieds de ceux qui voulaient courir au secours du baron. Un seul osa, au péril

de sa vie, s'avancer en rampant sur la glace, et saisir par les cheveux et tenir au-dessus de l'eau, celui qui se noyait. C'était Hugo; lui aussi tomba dans l'eau et courut un danger de mort; mais on vint à leur secours avec des échelles, et tous deux furent sauvés! Hugo, garda le lit quinze jours, et fit une terrible maladie. Tu sais encore, comment le père du jeune baron nous fit mille offres de service, et nous supplia de lui permettre de récompenser Hugo ou nous. Nous refusâmes tout alors, parce que rien ne nous manquait; mais aujourd'hui, aujourd'hui,... je vais demander le prix de la vie de Hugo. Je vais lui demander qu'il nous prête l'argent dont nous avons besoin, et qu'il sauve du déshonneur celui qui a sauvé son fils d'une mort certaine!

— Le jeune gentilhomme au secours duquel Hugo s'est élancé sur la glace est mort depuis longtemps. Son père aura oublié bien certainement l'affaire dont tu parles. Les barons! les barons! N'attendez d'eux aucune reconnaissance, grommela baes Job, en secouant la tête.

— Ah! ils ont un cœur comme les autres hommes! s'écria sa femme. Ne parlez pas ainsi et laissez-moi mon courage. Je me fie en la bonté de Dieu qui m'a inspiré cette ressource.

— Il y a une grande lieue d'ici, dit le brasseur avec tristesse, et la roue de notre cabriolet est justement cassée. Toujours des contrariétés jusque dans les moindres choses!

Sa femme était déjà occupée à s'habiller et à se préparer en toute hâte.

— Je n'ai besoin ni de voiture, ni de cheval, dit-elle. Je ferai la route en trois quarts d'heure; Rosine, reste auprès d'Engelbert. Ah! la bonne idée que j'ai eue là. Cela réussira; Hugo sera sauvé, Engelbert guérira, Gabriel reviendra. Oui, oui, ayez bon espoir; cela finira par aller mieux.

En disant ces mots, elle s'élança hors de la chambre.

V

Sous l'ardent soleil de juillet qui incendiait la campagne de ses feux, la mère Job s'élança, pleine de courage et d'espoir, dans le sentier qui devait la conduire, à travers les grains, au chemin qui menait à Linthout. Son pas était extrêmement rapide; elle courait plutôt qu'elle ne marchait...

Hors d'haleine par la précipitation de sa marche, elle regardait au loin les arbres et les maisons qui pouvaient jalonner sa route, et elle dévorait des yeux la distance qu'elle avait à parcourir. Chemin faisant, ses lèvres se remuaient, et, sans qu'elle en eût conscience peut-être, elle murmurait tout en allant :

— Si j'osais courir! La diligence passe à midi... Hugo aurait encore l'argent cette après-dînée... Ah! pourquoi ne peut-on pas voler comme les oiseaux! Si j'arrivais trop tard!... Comme il fait chaud! il y aura de l'orage aujourd'hui... Le soleil brûle... Allons, allons, pourvu que Dieu permette que je réussisse! Oui, oui, c'est bien lui qui m'a inspiré la pensée de tenter ce dernier effort.

Dans une heure, j'aurai l'argent... Oh! alors je courrai, je reviendrai, je sauterai dans la diligence, j'arriverai en ville, et mon pauvre Hugo...

Soudain son pas se ralentit. Une secrète inquiétude se peignit sur ses traits, tandis qu'elle murmurait à part elle :

— Mon Dieu! voilà la vieille fermière Catherine!

Le sentier qui traversait les grains était si étroit, que deux personnes ne pouvaient passer outre, sans que l'une d'elles se rangeât de côté; et comme la mère Job savait pertinemment que Catherine aimait à jaser et à bavarder, elle prévoyait avec terreur qu'elle serait arrêtée par elle, au moins pendant un instant. Quelque minime que fût cette perte de temps, elle ne lui en était pas moins pénible.

— Tiens, tiens, s'écria la vieille paysanne, comme on se rencontre! Allez-vous à la vente de Jean Loelof? Il y une charrette qui pourrait vous convenir. Vous avez besoin d'un cheval : le hongre de Loelof est une belle et forte bête...

— Je n'ai pas le temps de causer, Catherine; laissez-moi passer, j'ai à faire une commission pressée, dit la mère Job.

Mais Catherine étendit les bras en riant, et barra le sentier en disant d'un ton de plaisanterie :

— Bah! bah! le feu n'est nulle part, que je sache. On ne passe pas comme cela à côté des amis. Dites-moi donc, est-il vrai que Gabriel, le fils du notaire, s'est sauvé, parce que votre Rosine va se marier avec un monsieur de la ville? *Proficiat!* tout vous réussit; ainsi Rosine va

devenir une riche dame? Et votre Engelbert a la fièvre scarlatine, n'est-ce pas? C'est terrible tout de même; on enterre demain le petit garçon de Mathias, et il n'y a pas dix jours qu'il courait encore derrière les vaches... Mais votre homme n'en donne pas moins dimanche une tonne de bière à la *gilde*, n'est-ce pas? Le sacristain a fait des vers sur la tabatière d'argent. Il y a dedans quelque chose du dieu *Pébus* sur une montagne. Oh! c'est si beau et si difficile, que notre Kobe lui-même, avec tout son ésprit, n'a pu en comprendre un seul mot... Votre homme est-il revenu à la maison? Ira-t-il à la vente? Songe-t-il à la charrette? A-t-il envie du hongre?

Tandis que la loquace paysanne faisait toutes ces questions l'une après l'autre et très-vite, la mère Job trépignait dans le sentier, comme si elle eût voulu par ces pas apparents tromper son imagination et calmer son impatience. Cependant sa résignation fut bientôt à bout, et se jetant de côté dans les grains pour passer au delà de Catherine, elle lui dit :

— Pour l'amour de Dieu, ne me retenez pas plus longtemps! Pardonnez-le-moi, Catherine; je viendrai vous voir ce soir ou demain matin. Nous causerons alors tranquillement de tout cela...

La paysanne se retourna dans le sentier, croisa les bras sur la poitrine, suivit la brasseuse d'un œil étonné, et reprit d'un ton de commisération :

— Je crois qu'elle a attrappé un coup de soleil! Son Engelbert serait-il mort? Voyez donc comme elle court! Il y a quelque chose là-dessous. Qu'est-ce que ce peut être? Allons, allons, je m'en vais bien vite à la

ferme de Loelof : je trouverai là des gens qui me diront ce qui se passe chez le brasseur...

La mère Job avait vraiment couru pendant quelque temps, autant pour échapper à la poursuite de la vieille Catherine que pour regagner le temps précieux qu'elle avait perdu; puis elle espérait arriver au bout du sentier et gagner le grand chemin sans rencontrer aucune des nombreuses personnes qui, de tous les points de la commune, se rendaient à la vente.

Elle apercevait déjà l'extrémité du sentier aux capricieux détours, et ralentissait sa marche pour ne pas trop étonner par sa précipitation les gens qui pouvaient se trouver sur le chemin vicinal; son cœur était plein de joie, car elle espérait avoir échappé à tout retard.

Encore quelques pas, et elle serait hors des grains; mais voilà qu'apparut tout à coup, à sa grande anxiété, le sacristain qui s'engagea dans le sentier et s'avança vers elle le visage souriant :

— Quel bonheur de vous rencontrer! dit le maître d'école avec jubilation. Je songeais à aller à la brasserie pour vous confier quelque chose. Mais votre mari est peut-être à la maison, et il ne faut pas qu'il entende cela.

— Ayez la bonté de ne pas me retenir, sacristain ! dit la mère Job d'un ton de prière. Laissez-moi passer, je vous en serai bien reconnaissante. Ah ! je suis si pressée !

Le maître d'école tira de sa poche une grande feuille de papier et répondit :

— Non, non, je ne puis laisser échapper l'occasion.

Voyez-vous, j'ai fait un poëme en l'honneur de Job. Écoutez, je vais vous le lire. Cent vers sont bientôt dits.

— Je ne puis écouter, je n'ai pas le temps, et mes idées sont ailleurs. Je vous en supplie, laissez-moi aller !

Mais le sacristain avait déjà planté ses lunettes sur son nez et lisait avec des gestes d'inspiré :

O Phébus! dieu des vers, père de l'art sacré;
O muses! qui trônez sur la cime sereine
De l'Hélicon, versez dans mon cœur inspiré
Un flot fortifiant de l'onde d'Hippocrène!
Ah! prêtez-moi l'ardent, mais le noble coursier
Pégase, qui, sous lui, fait jaillir l'étincelle;
Qu'il m'emporte avec lui dans le ciel tout entier,
Et qu'il m'ouvre des cieux la splendeur éternelle!
Je chante le héros qui, vainqueur tant de fois,
Gagna le beau joyau, la belle tabatière,
Et que la renommée, avec ses mille voix,
Fera bientôt connaitre aux confins de la terre;
Je chante aussi le sang de monsieur le baron
Qui, bon et bienveillant, féconde la contrée
Ainsi qu'un doux soleil...

— Ainsi qu'un doux soleil! comment trouvez-vous cela, mère Job? hein? où est-elle donc? mère Job! mère Job!

Le sacristain inspecta les deux bouts du sentier, plongea les yeux dans les grains et regarda même en l'air.

— Que signifie cela? murmura-t-il avec stupéfaction. Elle a disparu comme une fumée! Travaillez donc pendant tout un jour et toute une nuit et tendez les cordes de votre lyre au point que la sueur vous coule du front!

Comme les gens sont devenus insensibles aux charmes de la poésie ! Si Orphée sortait de sa tombe, il ne charmerait plus les arbres ni les animaux, dans ce siècle de fer ; les paysans eux-mêmes lui tourneraient le dos et se sauveraient comme vient de le faire la mère Job. Je briserai ma harpe : c'est peine perdue que semer des roses devant des porcs !

Et, plein d'un amer dépit, il ploya le papier, le mit dans sa poche, et gagna le village en maugréant.

Déjà la mère Job suivait loin de là le grand chemin d'un pas rapide. La crainte de faire encore de semblables rencontres l'avait rendue triste ; elle tomba peu à peu dans une profonde préoccupation, laissa pencher la tête en avant, et continua d'avancer d'un pas pressé mais parfois chancelant. Pendant longtemps aucun geste ne vint trahir au dehors le secret de ses pensées. Enfin, comme si le désespoir se fût emparé d'elle, elle dit avec un accent de terreur :

— Mon Dieu, si le baron Van Hove n'était pas à la campagne ! je ne pourrais lui parler aujourd'hui. Et s'il était à son château, mais qu'il me refusât le secours que je vais lui demander ? ah ! mon pauvre Hugo serait perdu ! il serait pris par les gendarmes, jeté en prison, déshonoré... condamné peut-être ! il passerait sa vie au milieu de voleurs et d'assassins. Lui ! mon fils bien-aimé, lui, l'innocence même. C'est affreux ! et mon Engelbert ! le docteur a prononcé de si vilaines paroles ! Il est en danger, il peut mourir... pauvre Job, le ciel lui a donné peu de patience. Comme il doit souffrir ! et ma Rosine qui dissimule sa propre douleur et pleure sur son frère. Et

moi, leur mère à tous, je concentre dans mon cœur les souffrances de tous; je sens les mille poignards de la douleur déchirer cruellement mon sein... mais je ne puis pleurer, ni me plaindre, ni faiblir : je dois me montrer ferme, chercher du secours, consoler, sauver... ô mon Dieu, prenez-moi en miséricorde ! laissez-moi, dans votre bonté, la force nécessaire pour remplir ma triste tâche !

Comme si un coup soudain l'eût frappée, elle pressa encore le pas, et ses pieds soulevèrent en nuage la poussière du chemin. L'ardeur du soleil, la lassitude, la hâte, enflammaient son visage; la sueur perlait sur son front en gouttes brillantes; sa poitrine haletait avec effort... pourtant il était facile de voir qu'elle suivait sans interruption le fil de ses réflexions; car, au bout de peu de temps, elle leva la tête, fixa les yeux au ciel et s'écria :

— N'est-ce pas, ô mon Dieu, que vous ne m'abandonnerez pas? pourquoi douterais-je de votre miséricorde, vous qui êtes l'excellent père de mes enfants? Jusqu'ici vous nous avez comblés d'un bonheur sans mélange; mais notre reconnaissance dans la prospérité n'était peut-être pas assez grande? eh bien, nous vous resterons reconnaissants dans le malheur et nous aurons foi dans votre bonté même alors que tout nous menace et que la douleur brise mon cœur maternel ! Oui, éprouvez-moi, accablez-moi, et du fond de l'abîme de souffrance, j'élèverai les yeux vers vous avec confiance, et je continuerai à vous bénir et à espérer !

Elle fit quelques pas et reprit d'un ton plus calme et en s'adressant à elle-même :

— Oui vraiment, à quoi peut servir de se désespérer? le désespoir fait souffrir d'avance toutes les tortures d'un malheur qui n'arrivera pas peut-être; il ôte à l'homme toute sa force; il obscurcit son esprit et le rend impuissant à lutter contre le sort et à vaincre le mal qu'il redoute. Arrière, arrière, ce lâche sentiment! ne perdons pas courage: tant qu'il y a vie il y a espoir.

En ce moment un paysan déjà vieux déboucha d'un sentier sur le grand chemin.

— Eh! mère Job, cria-t-il, où donc allez-vous si vite?

— Je n'ai pas le temps, père Mols, dit-elle sans ralentir le pas. Au revoir, au revoir!

— Bah! vous croyez que je ne puis marcher aussi vite que vous? en ce cas, vous vous trompez, répondit le paysan en courant après elle. Le cheval est vieux et il a beaucoup travaillé; mais, Dieu soit loué, les jambes sont encore bonnes. A voir le chemin que vous suivez, vous allez à Linthout?

— Oui, au château.

— Moi aussi, mère Job: nous ferons la route en compagnie.

— Mais vous voyez que je suis fort pressée; je cours pour ainsi-dire.

— Bah, bah, courez toujours; je puis en faire autant.

— Vous allez aussi au château du baron, père Mols?

— Oui, je dois parler à son fermier, à propos d'une vache laitière qu'il veut vendre; mais il en veut un trop grand prix. Je vais prendre une bête de plus, mère Job:

les enfants deviennent grands, et l'année n'a pas été mauvaise.

— Le baron est-il au château?

— Certainement; je l'ai vu ce matin même, faire une promenade à cheval.

— Ah! tant mieux; j'ai à lui parler d'une affaire qui presse. Quel homme est-ce que le baron? Est-ce un bon homme?

— Hum, hum, dit le paysan, c'est selon la façon dont on veut le prendre. Les grands messieurs ont des caprices et des boutades; un jour, ils sont affables; l'autre jour, ils font la mine, sans qu'on sache pourquoi. Cela dépend quelquefois de ce qu'ils ont mis le pied droit ou le pied gauche, le premier hors du lit, en se levant... Mère Job, vous allez terriblement vite!

— Mais il est pourtant assez disposé à rendre service au monde?

— Quant à cela, je n'en sais rien. Je ne lui ai jamais rien demandé de pareil; car je ne suis pas sur ses terres. Il a plu à verse il y a huit jours; mes souliers ont été tout trempés, et j'ai oublié de les graisser. Ils sont aussi durs que de la corne, et me font mal... Vous courez vraiment comme un cheval, mère Job!

— Je ne puis aller plus lentement, pere Mols; ne prenez pas la chose en mauvaise part. Restez plutôt en arrière et cheminez à votre aise.

— Non, non; comment! une femme me dépasserait! Voyons, marchez seulement un peu moins vite; je vous raconterai sur le baron une histoire qui vous fera juger de son caractère. Vous connaissez le père Vleugels,

n'est-ce pas? Le baron a toujours été très-bon pour lui; mais dernièrement, Vleugels va payer son fermage, et, sans raison, le baron lui dit tant de mauvaises paroles, que le pauvre homme ne sait plus où donner de la tête. Il lui dit entre autres choses, que le fermage serait augmenté de je ne sais combien de centaines de francs, et que si cette hausse ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à quitter sa ferme et aller gagner son pain ailleurs. Il n'y avait rien à répliquer. Le baron le chassa, pour ainsi dire comme un coquin, du château. Vleugels rencontra dans l'allée son voisin, le père Bos, qui était aussi chargé d'argent et allait payer son fermage de l'année. Lorsque Vleugels lui dit que le baron était d'une humeur du diable, son voisin n'osa pour ainsi dire pas se rendre au château; mais il était trop loin pour retourner; il prit son courage à deux mains, et sonna à la sonnette de la grande grille... Mère Job, je perds haleine. Mes jambes sont encore bonnes; mais, pour l'amour de Dieu, ne marchez pas si vite!

— Et comment s'en tira le père Bos? demanda la mère Job avec une curiosité pleine d'angoisses. Le baron fut-il dur aussi pour lui?

— Comme je vous l'ai dit, mère Job, ces grands messieurs ont de singuliers caprices. Le père Bos fut bien reçu, et on lui offrit un verre de vin. Mais ce qui vous surprendra bien sûr, comme une chose inconcevable, c'est que le baron prit la moitié de l'argent du fermage et en fit cadeau à Bos, qui, à moitié fou de joie, et dansant comme à la kermesse, accourut retrouver son voisin dans l'allée... Tous deux regagnèrent leur logis,

mais avec des mines bien différentes : l'un pleurait et l'autre riait... J'entends déjà crier les paons du baron, nous allons arriver à la grille; marchez un peu plus lentement.

La mère Job hocha la tête, sous l'influence d'une triste pensée, et dit :

— Vous ne connaissez probablement pas la raison pour laquelle le baron a fait à ses deux fermiers un accueil si différent?

— Je la connais, répliqua l'autre avec une certaine aigreur, mais cela ressemble tellement à un enfantillage, que je crois qu'il n'y faut guère croire. Voici, comment longtemps après on a expliqué l'affaire : Il faut savoir, que le baron est terriblement fou de lièvres, de bécasses, et autre gibier. Si tout pouvait aller à sa guise, ses biens fourmilleraient de lapins et de perdreaux. Ce n'est pas pour avoir une chasse abondante. Non, car il ne chasse pas; mais c'est pour savoir que les bêtes courent sur sa propriété, et qu'il pourrait les chasser, s'il le voulait. Personne dans le village, ne peut menacer du poing un gibier quelconque, que le baron ne s'en formalise grandement. Les lapins viendraient vous tirer par les cheveux quand vous dormez, que vous ne pourriez taper dessus, sans encourir la vengeance du baron. Eh bien, un jour, le père Vleugels, en revenant de la première messe, a tué un lapin sauvage qui broutait dans son champ, et l'a mangé à son dîner. Le père Bos, au contraire, a noyé son chien dans le puits du moulin, parce qu'il avait pris un lièvre. Voilà la différence.

— Pensez-vous vraiment que le baron soit un homme

brusque et insensible? demanda la mère Job avec une inquiétude croissante.

— Oh! pour cela non, répondit le père Mols, et je pourrais vous raconter aussi nombre de bienfaits que lui doivent des malheureux. Il y a des jours où il est beaucoup trop bon; mais je le répète, les grands messieurs sont comme cela: leur esprit suit les quartiers de la lune. — Est-ce au baron lui-même que vous voulez parler?

— Oui, et je dois même lui demander un service important.

— Eh bien, Dieu fasse que vous le trouviez dans un accès de bonne humeur, sans cela il vous flanquera la porte au nez, soyez-en sûre.... Ouf, nous y sommes! Il est temps, ma foi; vous courez comme un dragon. Je vois là-bas le jardinier. Ainsi, bonne chance, mère Job; j'irai dimanche à la grand'messe à Wispelbeke et viendrai vous dire bonjour.

La mère Job se hâta de faire retentir la sonnette. Un domestique en livrée ouvrit la porte et lui demanda ce qu'elle désirait.

— Je voudrais parler à monsieur le baron, dit-elle.

Le laquais la considéra de la tête aux pieds, et ne répondit qu'au bout d'un certain temps et en haussant les épaules:

— Cela sera difficile. Ne puis-je faire la commission?

— Non, je dois lui demander moi-même quelque chose.

— Lui demander quelque chose? répeta le domes-

tique. Je crois bien que monsieur n'est pas à la maison. Qui êtes-vous, brave femme?

— Je suis la mère Job, la femme du brasseur de Wispelbeke. Soyez assez bon, mon ami, pour me faire parler au baron : je vous en serai bien reconnaissante.

— Suivez-moi donc; je vais voir si on peut parler à monsieur, ce matin.

Il conduisit la pauvre femme dans une chambre à demi obscure, lui indiqua une chaise, referma la porte et disparut.

Quand elle se trouva seule, la mère Job se prit à trembler d'anxiété. Elle n'avait rencontré dans son triste voyage que des augures défavorables; et elle craignait, elle croyait pour ainsi dire que sa tentative n'aurait pas de succès. L'attitude et les paroles du domestique fortifiaient en elle cet affligeant pressentiment. Mais qui pouvait le savoir? Puisque le baron avait ses heures de bonne et de mauvaise humeur, ne pouvait-elle être tombée sur un instant favorable?

Ainsi parlait, au milieu de ses prévisions désespérées, sa raison, son cœur plein de courage et d'espérance. D'ailleurs on la laissait attendre si longtemps seule qu'elle eut le temps de sonder dix fois toute l'horreur de sa situation et d'échapper dix fois au découragement qui l'assaillait. Son sein se soulevait violemment dans son impatience; au moindre bruit qu'elle entendait un sourire de joie illuminait son visage; son regard ne quittait pas la pendule qui ornait la cheminée; elle suivait sa marche lente, comptait les minutes et les secondes, et poussant un douloureux soupir à chaque degré qu'at-

teignaient les aiguilles. La diligence serait passée avant qu'elle pût être de retour à Wispelbeke! Il était encore temps.... mais on la laissait dans cette petite chambre, comme si on eût oublié sa présence.

Un cri étouffé de joie lui échappa en ce moment; elle entendait des pas dans le corridor; on venait la chercher pour la conduire auprès du baron....

— Brave femme, dit le domestique, monsieur est occupé et n'aime pas d'être dérangé. Vous venez sans doute pour recommander votre bière. Monsieur dit que vous pouvez en amener une demi-tonne comme essai.

— Mais ce n'est pas là le motif de ma visite. Je viens pour une affaire qui ne souffre pas de retard. Priez, suppliez en mon nom monsieur le baron qu'il m'accorde seulement un instant d'audience. Ah! venez-moi en aide, mon ami; Dieu vous en récompensera.

Le domestique la regarda avec surprise; il parut frappé du ton qui accentuait sa voix et répondit:

— Ainsi, ce n'est pas pour livrer de la bière au château? Comme vous paraissez émue, brave femme! Tranquillisez-vous; monsieur est un excellent homme; je dirai un mot pour qu'il vous reçoive. Est-ce un service que vous avez à lui demander?

— Oui, oui, un important service, un véritable bienfait!

— Alors, je vous donnerai un bon conseil. Monsieur est très-nerveux; quand on le surprend ou qu'on lui cause une émotion inattendue, il devient impatient et colère. Ne lui dites pas tout d'un coup ce que vous désirez; soyez réservée et prudente dans vos explications.

Quand on s'y prend comme cela avec lui, c'est la bonté en personne. Attendez encore un peu : je reviens à l'instant vous chercher.

Le domestique disparut dans l'allée, accompagné par les ardents remerciements de la mère Job.

Plus disposée à accepter les bons que les mauvais présages, la mère Job éprouvait dans la petite chambre autant de joie que si elle eût déjà vu briller sous ses yeux l'argent qui devait sauver son fils. Elle joignit les mains et leva les yeux au ciel pour remercier Dieu du doux espoir qui remplissait son cœur. Elle ne demeura seule que peu d'instants ; bientôt le domestique revint la prendre et la conduisit dans un vaste salon magnifiquement orné, où brillaient partout l'or, les étoffes soyeuses et les tapis aux mille couleurs.

Le domestique la quitta, sans lui offrir un siége cette fois ; elle n'eût osé prendre sur elle de s'asseoir dans l'un de ces superbes fauteuils dont le velours rouge garni de franges d'or éblouissait ses yeux.

Un frisson la saisit quand le baron, vêtu d'une robe de chambre bariolée, apparut à son regard, et sans lui adresser la parole, la considéra comme pour lui demander ce qu'elle désirait.

— Monsieur le baron, balbutia-t-elle, pardonnez à une mère désolée d'avoir osé espérer en votre bonté. Votre nom lui a été inspiré par Dieu même...

Ce ton attristé ne plut sans doute pas au baron, car il réprima un mouvement d'impatience et répondit :

— Qui êtes-vous, femme ? Je ne vous connais pas.

La froideur de ces paroles saisit d'anxiété la mère Job.

— Mon mari est brasseur à Wispelbeke, dit-elle d'une voix hésitante; je suis la mère de Hugo.

— Hugo! Hugo! murmura le baron en appuyant le doigt sur son front. Voulez-vous parler de Hugo Job, qui est négociant à la ville?

— Oui, monsieur le baron, de Hugo Job.

— Est-ce bien la vérité que vous dites? Ne me trompez-vous pas?

— Vous tromper, monsieur le baron! Ne me reconnaissez-vous donc plus? Vous êtes venu une fois chez nous pour nous remercier d'une belle action de Hugo.

— En effet, je crois vous reconnaître. Ainsi vous êtes la mère de celui qui a risqué sa vie pour sauver mon fils? dit le baron pensif en prenant un des beaux fauteuils. Asseyez-vous, brave femme, et pardonnez-moi ma froideur. Asseyez-vous; mettez-vous à votre aise, je le veux... Si vous refusez de vous asseoir, je serai forcé de me tenir debout aussi.

— Ce sera donc seulement pour vous plaire, monsieur le baron, murmura la mère Job, l'œil rayonnant de joie.

— Ne m'en voulez pas, ma brave femme, de ce que je vous ai si mal reçue, dit le baron. Nous autres, gens riches, nous sommes tellement assaillis de prières et de demandes de toute espèce, et puis on nous trompe si souvent, que malgré nous nous devenons défiants vis-à-vis de tout le monde... Ainsi, vous êtes la mère de Hugo Job? Donnez-moi la main, brave femme; je suis heureux de vous voir. Vous aviez quelque chose à me

demander, disait le domestique. Parlez, que puis-je faire pour vous?

Le ton affectueux avec lequel le baron prononça ces paroles et l'espoir soudain qui pénétra dans le cœur de la mère Job l'émurent si vivement que sa voix s'éteignit dans sa gorge, et que pour toute réponse elle fondit en larmes.

— Vous êtes triste, ma brave femme, dit le baron en lui tenant toujours la main. Consolez-vous. Votre fils Hugo a généreusement sauvé mon fils, alors qu'aucun de ses amis n'osait lui venir en aide. Il a refusé toute récompense. Demandez-moi aujourd'hui cette récompense... Vous paraissez malheureuse; permettez-moi de venir à votre secours.

— Ah! s'écria la mère Job, je pleure de joie et de reconnaissance envers Dieu de ce qu'il vous a donné un si généreux cœur! de ce qu'il a permis à mon ange gardien de prononcer votre nom à mon oreille, alors que tout était sombre autour de moi comme le fond d'un abîme. Oh! quand même vous ne pourriez me prêter l'aide que je viens implorer, soyez toujours béni pour vos douces et bonnes paroles!

Le baron lui laissa quelques instants pour se remettre, puis il prit la parole :

— Voyons, dites-moi ce que vous désirez, et cela bien franchement et sans crainte.

— Monsieur le baron, cela vous attristera peut-être, vous qui êtes si bon; mais pardonnez-moi si je vous fais de la peine. Mon fils Hugo était négociant à la ville, — j'entends avec joie que vous le savez. Il s'était associé

avec un certain M. Walter, qui avait la réputation d'un homme habile et prudent. Ce Walter s'est enfui en Amérique; il a falsifié les livres de commerce, fait des lettres de change et obtenu par ruse d'importantes signatures de mon fils. Hugo, dépouillé de tout, demeure responsable des dettes de la maison, et sera arrêté sous l'accusation de banqueroute frauduleuse et jeté en prison...

— Que dites-vous là? s'écria le baron d'une voix pleine de compassion. Pauvre mère!.. Mais à combien s'élèvent les dettes?

— Trente mille francs! murmura la mère Job d'une voix étouffée et comme toute confuse de l'importance du secours qu'elle venait demander.

— Trente mille francs, répéta le baron; c'est beaucoup.

— Nous possédons des biens, estimés par le notaire Styns, de notre village, environ soixante-cinq mille francs. Ils sont chargés d'une première hypothèque de vingt-cinq mille francs, qui ont servi à faire le capital commercial de Hugo, et qui sont perdus maintenant. Ce que je vous prie de faire, monsieur le baron, c'est d'avoir l'extrême bonté d'accepter une seconde inscription sur nos biens, et de vouloir bien me prêter les trente mille francs dont j'ai besoin pour sauver mon fils Hugo du déshonneur et d'une ruine irréparable... Nous accepterons l'intérêt qu'il vous plaira de demander, et nous nous ôterons le pain de la bouche pour vous payer régulièrement chaque année!

— Quel intérêt? demanda le baron en souriant.

— Quatre, cinq pour cent même, si vous le voulez, monsieur le baron.

— Et vous appelez cela un bienfait de ma part, brave femme?

— Ah! tout... tout ce qui vous plaira, pourvu que mon pauvre Hugo soit sauvé!

— Vous savez que de semblables affaires ne peuvent se conclure que par certains écrits qu'une femme ne peut signer. Ayez bon espoir; retournez à la maison et envoyez-moi votre mari; j'arrangerai la chose avec lui... Vous pâlissez? vous tremblez? pourquoi?

— Mon Dieu, mon Dieu, je n'avais pas songé à cela! s'écria la mère Job en levant les mains au ciel. Comme je souffre! croire tenir son salut et le voir encore une fois échapper!

— Calmez-vous, calmez-vous donc, dit le baron. Que signifie ce désespoir soudain?

— Oh, monsieur, il faut que Hugo ait dès aujourd'hui ou demain matin au plus tard, les trente mille francs pour payer les lettres de change, sinon il sera déclaré banqueroutier, et tout sera perdu. Je suis accourue à pied vers vous par un ardent soleil, pour ne pas perdre de temps. La douleur a affaibli mon esprit; j'ai oublié que la présence de mon mari était nécessaire ici. Maintenant tout espoir est perdu pour moi : demain... demain, il sera trop tard!

— Vous êtes trop émue, brave femme, dit le baron avec une calme bonté. Pourquoi n'avez-vous pas plus de confiance en moi? je voulais ménager votre délicatesse. Maintenant je comprends mieux l'affaire. Attendez un moment.

Il alla dans un coin de la chambre, ouvrit une armoire en palissandre, y prit une feuille de papier et se mit à écrire.

La mère Job, toute tremblante, avait l'œil fixé sur lui. Que faisait-il? cet écrit ne pouvait sauver son Hugo. L'argent seul avait ce pouvoir!...

Le baron prit une seconde feuille de papier y écrivit aussi quelques lignes, après quoi il se rapprocha de la mère Job, et le regard attaché sur l'une des feuilles, il lui dit :

— Écoutez ce qui se trouve sur ce papier : — « Moi, « femme Job, demeurant à Wispelbeke, je reconnais par « le présent avoir reçu, au nom de mon mari, du baron « Van Hove de Linthout, la somme de trente mille francs, « laquelle somme sera placée, par un acte ultérieur, en « hypothèque sur nos biens, à raison d'un intérêt an-« nuel de deux pour cent... » Signez cela de votre nom.

— Mais, mon bon Monsieur, s'écria la mère Job, je ne puis accepter cela. Deux pour cent!

— Et si vous me payiez quatre pour cent, brave femme, que deviendrait le service que vous me demandez? dites à votre mari qu'il vienne me voir d'ici à une huitaine de jours ou plus tard si cela lui convient; je réglerai l'affaire avec lui. Prenez cette plume et signez... ne tremblez donc pas comme cela...

— Ne pas trembler? murmura la mère Job, les yeux remplis de larmes, ne pas trembler de joie et de reconnaissance? ah! ce que je signe là, c'est l'honneur, c'est la vie, c'est la délivrance de mon enfant!

— Vous êtes une brave et excellente femme, dit le baron. Si le paiement des intérêts vous était difficile, ne vous en inquiétez pas. Maintenant, prenez cet autre papier et ne le perdez pas : c'est un ordre de paiement sur mon banquier de la ville. Il comptera trente mille francs à la personne qui le lui présentera. Vous êtes pressée : allez donc ; et si quelque malheur vous arrivait encore, mère de Hugo, vous connaissez le chemin qui conduit à mon château ; je vous en prie, ne l'oubliez jamais.

La mère Job, saisie d'émotion et de bonheur, ne put parler ; elle se laissa tomber sur le parquet et embrassa en pleurant les genoux de son bienfaiteur ; mais celui-ci, profondément ému lui-même, se dégagea de ses mains et sortit du salon en balbutiant un affectueux et cordial adieu.

Le domestique en livrée entra ; il se tenait immobile et droit comme une flèche, lorsque la mère Job, un peu revenue de sa joie, lui dit :

— Ah ! mon ami, quel excellent maître vous avez ! Dieu est juste ; il le récompensera en lui donnant pour l'éternité les joies du paradis !

— Ne vous l'avais-je pas dit ? répondit le domestique. Mais venez, ma bonne femme ; monsieur m'a ordonné de vous conduire jusqu'à la barrière ; le moindre retard dans l'accomplissement de ses désirs le met en colère. Monsieur est si nerveux ! c'est une triste maladie...

— Je prierai tous les jours pour lui, dit la mère Job. Lui malade ? un homme pareil ? ah ! soyez-en sûr cela ira bientôt mieux.

Sans ajouter un mot le domestique l'accompagna jusqu'à la barrière, lui souhaita un heureux retour, et reprit le chemin qu'il venait de suivre.

A quelques pas plus loin, se trouvait le père Mols, son bâton à la main. Il avait terminé ses affaires avec le jardinier; et, sachant que la mère Job était encore au château, il l'avait attendue pour faire avec elle un bout de chemin jusqu'à sa ferme.

— Eh bien, avez-vous vu le baron? comment cela s'est-il passé? demanda-t-il.

— Fi, c'est une horreur, répondit aigrement la mère Job, que d'oser dire tant de mal d'un tel homme! C'est un ange de bonté!

— Oui, oui, je le sais bien, répliqua l'autre en riant, vous l'avez trouvé dans un moment de bonne humeur, et voilà pourquoi c'était un ange. Revenez demain, vous trouverez encore un ange; mais celui-là sera noir comme diable... Allez-vous encore courir et galoper comme ce matin? maintenant, cela ne presse plus tant pourtant!

— Plus que jamais! Plus que jamais! Ne vous fatiguez pas à me suivre, père Mols. Il me semble que j'ai des ailes. Adieu, adieu, et à dimanche!

— Courez donc seule! s'écria le père Mols en la suivant des yeux, jusqu'à ce qu'elle disparut avec une étonnante rapidité, au tournant de l'allée.

Quand la mère Job eut donné carrière à son désir d'arriver, par une fatiguante marche d'un quart d'heure, elle s'arrêta comme si une idée surgissait tout à coup dans son esprit. Elle glissa la main sous son mouchoir et parut chercher quelque chose. Un cri de terreur et

d'angoisse lui échappa, et ses joues tout enflammées qu'elles fussent, devinrent plus blanches que le linge, mais tout aussitôt, elle poussa un nouveau cri, qui retentit par-dessus les buissons, comme une exclamation de joie.

— Mon Dieu, je croyais l'avoir perdu! dit-elle toute tremblante encore de la double émotion qu'elle venait d'éprouver. Mais non, je l'ai encore, ce bienheureux papier!

Elle fixa un regard plein d'admiration sur le mandat de paiement que le baron lui avait mis en main, et murmura toute songeuse :

— Quelles choses les hommes inventent pourtant! Ce petit morceau de papier, çà vaut trente mille francs! C'est la vie de mon fils, l'honneur, le bonheur de toute une famille!... Mais j'oublie; j'ai repris haleine; il faut avancer. La diligence ne sera peut-être pas encore passée. En avant! en avant!

Et avec la même vitesse qu'auparavant, elle se remit à marcher, ou plutôt à courir, dans la poussière du chemin. Le soleil dardait sur sa tête ses brûlants rayons; ses poumons suffisaient à peine à cette course pénible; la sueur coulait à grosses gouttes de son front, et elle haletait avec effort... Mais bien que ses forces menaçassent de plus en plus de s'épuiser par la fatigue, elle ne se rendait pas, et cheminait toujours, en tirant de temps en temps le papier qui devait sauver Hugo, pour puiser dans un seul coup d'œil jeté sur cet écrit magique, une nouvelle énergie et un nouveau courage.

Enfin elle aperçut le clocher de son village; mais, soit

que la lassitude l'eût vaincue, soit que cette vue lui eût causé une émotion nerveuse, elle se prit à chanceler sur ses jambes, et se vit bientôt forcée de s'appuyer de la main, contre un arbre.

Elle resta dans cette attitude pendant quelques instants, c'est-à-dire jusqu'à ce que les pénibles aspirations qui soulevaient sa poitrine se fussent un peu calmées; alors, elle releva la tête, fixa un œil souriant sur le clocher du village, et s'écria :

— Courage ! courage !... Hugo !... La diligence... Avançons... avançons !

Et elle quitta l'arbre pour se remettre à courir dans la direction de sa demeure...

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, en élevant le papier, et en se précipitant dans la chambre où se trouvaient Rosine et son mari. Le baron a consenti, et nous a prêté la somme. Tenez, j'ai les trente mille francs ! je tiens sa liberté, son honneur, son bonheur ! Prends, Job, tu es habillé ; la diligence vient; vite, va en ville, et porte ce papier à Hugo !

Elle glissa le papier dans la main de son mari stupéfait, et courut, toute joyeuse, au lit d'Engelbert. Les yeux de l'enfant étaient un peu entr'ouverts, et il s'efforça de rire, quoique son visage fût encore bien gonflé.

Ne l'ai-je pas dit ! Il guérira ! Ah ! tu ris, pauvre cher enfant ! s'écria-t-elle, en déposant un ardent baiser sur les lèvres d'Engelbert... Mais tout aussitôt, elle se redressa vivement et regarda son mari d'un air de surprise et d'interrogation.

Celui-ci, qui ne s'était pas encore levé, grommelait d'un ton irrité :

— Que j'aille trouver Hugo ? lui porter le patrimoine de mes autres enfants ! Ah ! je me fâcherais là-bas. Non, je n'y vais pas.

— Donne, donne ! s'écria la mère Job ; j'irai, moi !

— Toi ? tu en ferais une maladie. Est-ce là courir ? Tu es tout en nage...

— Peu importe ; il n'y a pas de temps à perdre. Allons, donne, que je parte.

— Alors, j'aime encore mieux y aller moi-même, dit Job avec mauvaise humeur ; tout ce que j'y risque, c'est un coup d'apoplexie !

Et tout en murmurant d'autres paroles maussades, il franchit la porte.

Rosine vola au cou de sa mère et s'écria avec une explosion de joie :

— Ah ! maman, c'est donc bien vrai, Hugo est sauvé !

— Dieu est bon, ma fille, dit la bonne femme avec élan. Aie bon espoir, Rosine, ça finira par aller mieux !

VI

Au lieu de gagner la chaussée en toute hâte, comme l'en avait prié sa femme, baes Job s'en allait à pas lents et grommelait entre ses dents contre le mauvais sort qui le poursuivait.

Tout en s'abandonnant à ses idées de colère et en gesticulant avec impatience, il avait presque oublié qu'il ne lui restait pas trop de temps pour atteindre la dili-

gence; heureusement que le claquement du fouet, grâce au silence qui régnait dans la campagne, se faisait entendre de très-loin et vint l'arracher à sa distraction

Il frappa du pied dans la poussière et s'écria :

— Voilà ! je le pensais bien ! Elle sera passée avant que je n'arrive à la chaussée. J'ai besoin de la diligence, c'est pour cela qu'elle vient de meilleure heure aujourd'hui !

Toutefois il se mit à courir, et accéléra sa course de plus en plus, à mesure qu'il sentait que la voiture allait lui échapper. Ce qui le faisait surtout gronder d'inquiétude et de colère, c'était la vue de nombreuses personnes, de femmes même, qui étaient assises au-dessus de la diligence, et que sans doute le défaut de place à l'intérieur avait forcées à monter si haut.

Haletant et le front tout mouillé de sueur, le brasseur arriva encore à temps pour se jeter les bras étendus devant les chevaux de la diligence et forcer ainsi le conducteur à s'arrêter.

— Impossible ! lui cria-t-on ; il n'y a plus de quoi loger un chat.

— Il faut que j'aille avec vous et j'irai ! s'écria baes Job, sinon de ma vie je ne mets les pieds dans votre diligence !

— Allons, nous verrons si les gens qui sont là-dedans veulent se serrer un peu, dit le conducteur en descendant de son siége et ouvrant la portière.

— Messieurs, dit-il, voici quelqu'un qui doit absolument aller à la ville. N'y aurait-il pas moyen de faire une petite place au brasseur de Wispelbeke ?

— Un brasseur? s'écria un soldat à formidables moustaches. Il est probablement gros comme une tonne? C'est impossible: nous sommes déjà entassés ici comme des harengs!

Une jeune femme, qui portait un chapeau masculin et tenait sur ses genoux un tonnelet d'eau-de-vie, passa la tête en dehors et s'écria:

— Non, non, caporal, c'est un brasseur maigre. Il faut s'entr'aider les uns les autres; je me ferai un peu plus mince. Montez, brave homme, et asseyez-vous à côté de moi...

Baes Job fit une mine très-dédaigneuse, et tout en ayant l'air d'être sur le point de refuser de franchir le marche-pied, il grommela:

— Puisque les soldats vont en voiture, il faut sans doute que les bourgeois aillent à pied! Pouah, quelle société! Voyager au milieu de ces impudents gaillards! J'aime mieux rester à la maison...

— Que diable ce vaurien parle-t-il d'impudents gaillards? s'écria le caporal en montrant un poing menaçant. Ose entrer dans la diligence, paysan sans cœur, et je te flanque par la fenêtre, aussi vrai que je m'appelle *Bras-de-Fer!*

Le brasseur allait se répandre en invectives contre le caporal, mais le conducteur le saisit par les reins avec ses mains musculeuses, le poussa dans la voiture et ferma la portière derrière lui.

A l'instant on entendit de gros mots et des plaintes amères, auxquelles se mêlaient la voix de la cantinière et les cris d'un enfant... mais le conducteur, sans faire

attention à ce tapage, s'élança sur le siége, fouetta les chevaux et les lança au grand trot.

A coup sûr, baes Job, pendant son court voyage en diligence, n'avait pas passé d'agréables heures, — car lorsque la voiture s'arrêta à la porte de la ville pour la visite des employés de l'octroi, baes Job s'élança dehors, cria au conducteur qu'il le paierait le lendemain, et enfila en toute hâte la première rue venue pour échapper à la vue de ses compagnons de voyage.

Dès qu'il se crut en sûreté à ce point de vue, il s'arrêta, se passa la main dans les cheveux en se les arrachant de désespoir, et dit d'une voix haute et désolée :

— Ensorcelé! Je suis ensorcelé! Il n'arrive pas une fois en dix ans que la diligence soit remplie de soldats, et quels soldats! Mais il suffit que j'y mette le pied. Être pendant des heures raillé, poussé, houspillé, bousculé... avoir la tête cassée par les cris étourdissants de cet affreux enfant de caserne... et puis faillir se battre avec un caporal qui s'appelle *Bras-de-fer*, et boit du genièvre, à faire trembler! Si une seule pierre devait tomber en ville, elle me tomberait bien certainement sur la tête. Et avec cela, avoir chez soi une femme qui prend tout en riant, et ne sait dire que : cela ira mieux! Oui, oui, si cela continue d'aller mieux comme cela, Dieu sait ce qui arrivera!

Il se tordit les bras et ajouta d'une voix plus basse :

— Je suis las de la vie; s'il me fallait mourir, il me semble que je m'en soucierais peu. Être né comme cela pour le malheur! Il y a vraiment de quoi en devenir fou

de colère... Et puis, je tombe d'un trou dans un autre. Me voilà réduit à me faire pauvre, moi et les miens; à payer de ma misère et de la leur, la fourberie d'un hypocrite charlatan, et la sottise d'un fils imprudent. De pareilles choses n'arrivent qu'à moi! Cela n'ira pas mieux tant que je ne serai pas mort!

Et secouant la tête, il s'élança en avant, avec une gesticulation si étrange et si désespérée, que les passants s'arrêtaient pour le suivre des yeux, et disaient :

— Cet homme a perdu la tête!

Quand il arriva à la porte de la demeure de Hugo, il la trouva à demi ouverte. Il entra en maugréant, et s'efforça de donner à sa physionomie une expression plus rechignée et plus maussade encore qu'à l'ordinaire, pour bien montrer à son fils qu'il n'était nullement disposé à excuser son imprudence.

A l'apparition de son père dans le bureau où travaillait encore un commis, Hugo pâlit de saisissement, bien qu'un éclair de joie brillât en même temps dans ses yeux.

— Ah çà, qu'arrive-t-il donc ici? demanda baes Job, avec un regard sévère.

Mais, Hugo, tout en balbutiant quelques paroles de bienvenue, le conduisit dans une autre chambre, en ferma la porte, et voulut se jeter au cou de son père. Celui-ci se déroba à cette affectueuse étreinte, et reprit avec aigreur :

— Assieds-toi; ce n'est pas le moment de s'embrasser. Ainsi, tu t'es laissé tromper? Tu t'es laissé voler comme un imbécile!...et tu as réduit à l'indigence, moi, ta mère,

Rosine et Engelbert? C'est donc là la récompense de tout ce que nous avons fait pour toi?

— Ah! mon père bien-aimé, dit Hugo d'un ton suppliant, ne me parlez donc pas ainsi. Je ne suis cause en rien de mon malheur. Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis quelques jours! Ne lisez-vous pas sur mon visage, que la terreur, l'angoisse, les souffrances me dévorent? Oh! depuis ce fatal moment, je n'ai pas encore vu mon lit... Consolez-moi... ou abandonnez-moi à mon malheureux sort. Mais, pour l'amour de Dieu, n'aggravez pas mon infortune!

— Je devrais sans doute, te faire compliment? grommela Job avec amertume. Imprudent et naïf jusqu'à l'enfantillage! et cela veut faire du commerce! Que n'es-tu resté paysan, et n'as-tu passé ta vie derrière la charrue! Ah! tu crois qu'il suffit de dire : c'est un malheur! Non, non; c'est une stupidité, une indolente confiance dans le sort; c'est cette même foi aveugle au bonheur, que ta mère t'a apprise, avec son éternel refrain : cela ira mieux... Et même en ce moment, n'en vois-je pas les traces en toi? Tu es malheureux, pauvre, dépouillé de tout... et tes vêtements sont si magnifiques, qu'ils feraient croire non-seulement que tu nages dans l'opulence, mais encore que tu mènes bonne et joyeuse vie!

Hugo, comme anéanti, se tenait, la tête baissée, devant son père; ses joues frémissaient sous l'effort qu'il faisait pour ne pas fondre en larmes. Au dernier reproche qui venait de lui être adressé, au sujet du luxe de ses vêtements, un soupir navrant s'échappa de son sein oppressé. Il répondit d'une voix calme et résignée :

— Vous vous trompez, mon père, j'ai toujours pris mes affaires à cœur; j'y ai veillé avec zèle, avec amour, avec une sorte d'orgueil même. Mais qui pouvait prévoir ou soupçonner ce qui est arrivé? Walter était connu de tout le monde comme un modèle de probité; il semblait la loyauté en personne. Ne nous sommes-nous pas trompés tous sur son compte? Pourquoi faudrait-il que seul, j'eusse plus de perspicacité et des prévisions plus profondes que tous les autres? Croyez-moi, je vous le répète : je suis innocent. Il est possible qu'il me manque quelques-unes des qualités nécessaires au commerce; mais j'ai cependant la consolante conviction que pour bien agir dans ma position, j'ai mis en œuvre toutes les ressources que Dieu m'a départies dans sa bonté.

— Si tes paroles étaient de l'argent, dit Job, en ricanant amèrement, cela ferait une jolie monnaie, ma foi!

— Et mes habits, que vous nommez magnifiques, parce qu'ils sont plus soignés que d'ordinaire! poursuivit Hugo, d'un ton triste, oh! mon père, ces habits me brûlent! Chaque fois que mon regard s'y arrête, mon cœur se serre de honte. Car, voyez-vous, mon père, ces habits dissimulent ma ruine, ils trompent. Il faut bien qu'ils fassent croire que le bonheur ne m'a pas abandonné!

— Comment! s'écria le brasseur avec explosion. Ce n'est pas assez que tu sois malheureux! Tu te rends coupable de tromperie et de mensonge! Je ne le veux pas, entends-tu. Si tu crois te sauver par là, tombe plutôt dans l'abîme de la misère, et garde du moins une âme honnête et une conscience pure!

— Vous vous trompez sur mes vues, mon père. J'avais conservé quelque espoir de me procurer l'argent nécessaire au paiement des billets échus. J'eusse pu, alors, prolonger la situation, et attendre quelque secours, quelque appui imprévu. L'homme ne doit pas renoncer à l'espoir, tant que la plus faible lueur brille encore à ses yeux. Lorsqu'un négociant trahit, par quoi que ce soit, par le moindre indice, le malheur qui le menace, la confiance des gens s'éloigne de lui, et il succombe sous la suspicion générale, même quand les ressources ne lui manquent pas pour se sauver. Il fallait donc cacher ma position, ne point paraître inquiet, rire et faire bon visage; les apparences de la prospérité m'entourent au dehors, bien que mon cœur se serre de crainte et de tristesse dans ma poitrine!

— Ah! Ainsi tu espères encore trouver les moyens de satisfaire tes créanciers? demanda baes Job avec surprise.

— Non, il est trop tard maintenant! dit Hugo en soupirant; demain les traites échues seront présentées, et ma caisse est vide!

— Et alors?

— Ah! mon père, alors la justice s'en mêlera. Il est resté dans nos livres des comptes ouverts dont Walter a touché le montant à mon insu. On y trouvera encore d'autres irrégularités ou plutôt des faux. Je serai arrêté et jeté en prison tout au moins comme complice de la banqueroute frauduleuse...

Tandis que Hugo parlait ainsi, ses yeux demeuraient secs, mais il y avait des larmes dans sa voix.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Un Job, mon propre fils, en prison ! Un éternel déshonneur pour mes autres enfants ! s'écria baes Job avec l'accent d'une douleur profondément sentie.

— Non, mon père, dit Hugo en lui pressant tendrement la main, ne désespérez pas autant de la justice humaine. J'ai rassemblé les preuves de la mauvaise foi et des fraudes de Walter ; j'ai confié ma situation à un bon avocat, qui est aussi mon ami, et l'ai consulté à ce sujet. Il se fait fort de rendre mon innocence évidente comme le jour. Laissez-moi aller en prison, ne vous affligez pas trop ; consolez ma pauvre mère, et espérons tous que Dieu finira par jeter sur moi un regard de miséricorde...

En ce moment, seulement, des larmes jaillirent des yeux de Hugo ; il joignit les mains et dit d'une voix suppliante :

— Ah ! dites-moi, mon père, que vous ne m'accusez plus ! Dites-moi que vous me pardonnez mon malheur ! La pensée que je suis, non pas la cause, mais l'occasion de cette perte énorme, que vous et ma mère avez éprouvée, m'a fait verser tant de larmes pendant les tristes nuits que je viens de passer, que je ne puis, pour ainsi dire, plus pleurer. Mais votre courroux contre moi m'oppresse le cœur plus que la crainte du déshonneur même ! Oh ! le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est que vous, mon père, vous soyez disposé à me croire coupable ! S'il me refuse son pardon, comment pourrai-je espérer être absous par des juges qui me sont étrangers ?

En disant ces mots, il appuya la tête sur le sein de son père, et s'écria :

— Ah! pour l'amour de Dieu, laissez-moi du moins votre amour!

Baes Job, qui avait longtemps comprimé ses sentiments paternels, fut soudain dominé par la compassion. Il se taisait, mais des larmes brûlantes coulaient de ses yeux et tombaient sur la tête de son fils penché sur sa poitrine.

— Hugo, dit-il, en cherchant à passer ses bras au cou du jeune homme, mon enfant, je te pardonne. Ce n'est pas ta faute; car la destinée de malheur qui pèse sur moi depuis ma naissance t'a atteint. Cela devait être; il n'en pouvait être autrement! Lève-toi, Hugo; tu n'iras pas en prison; je t'apporte les trente mille francs qui doivent te sauver.

Hugo tout tremblant, regarda son père qui tira un papier de sa poche et le présenta à son fils, en disant :

— C'est tout ce que nous possédons encore. Maintenant, tous nos biens sont engagés; mais ton honneur sera sauf. Souviens-toi, Hugo, que c'est le fruit de mes sueurs et la part d'héritage de ta sœur et de ton frère. Si tu peux, sans mauvaise foi, en conserver quelque chose, fais-le par amour pour ta mère... Tiens, accepte ce secours; il t'est offert du fond du cœur.

Hugo pressa son père dans ses bras en murmurant d'ardentes paroles de gratitude.

— Allons, prends cet écrit, dit le brasseur; c'est un ordre de paiement sur une maison de banque. Ne perds pas de temps, et va chercher l'argent.

Le jeune homme considéra son père avec une étrange expression, et hocha la tête en signe de dénégation.

— Que signifie cela? demanda baes Job. N'accepterais-tu pas?

— Non, je n'accepte pas, répondit Hugo d'un ton calme et résolu. J'ai le droit de ne pas accepter. Comment! je sacrifierais à mon intérêt personnel, à la conservation de mon honneur à moi, les seules ressources qui font vivre mes parents, et la part héréditaire de mon frère et de ma sœur! je vous condamnerais tous à la misère, au besoin, et cela en expiation du crime d'un autre dont je suis la première et la plus infortunée victime!

— Tu accepteras le secours que nous t'offrons! dit le père d'un ton impératif.

— Non, reprit Hugo, non! l'affection que vous me témoignez, rend mon devoir plus impérieux encore; votre amour m'a donné le courage et la force, m'a inspiré espoir et confiance. Abandonnez-moi à mon sort; gardez les fruits de vos sueurs. Ah! soyez-en sûr, je ne gémirai plus; devant la justice même je me souviendrai de votre bonté, et j'attendrai, le front haut, le jugement qui décidera de mon avenir. Non, non, mon père, cessez vos instances; je ne veux pas donner un prix pareil de mon honneur aux yeux des hommes!

Baes Job ne s'attendait pas à cette résistance. En voyant la ferme résolution de son fils il se prit à craindre sérieusement qu'il ne demeurât inébranlable. Loin de s'irriter il sentit au contraire son cœur s'attendrir; et ce fut avec une sévérité qui n'était qu'apparente qu'il dit:

— Et si je te l'ordonnais? si je l'exigeais au nom de mon autorité paternelle?

– Je penserais, mon père, que votre affection seule dicte l'ordre, et par amour pour vous et pour ma mère, je persisterais inébranlablement dans mon refus. Ne comprenez-vous donc pas, mon père, que la vie serait pour moi un enfer, s'il me fallait calculer, jour par jour, les besoins, les privations, les misères, que vous tous souffririez à cause de moi? je vous en prie, ne m'en parlez pas davantage. Laissez-moi rester en paix avec mon cœur et ma conscience. Non, non, c'est impossible!

— Hugo, dit le brasseur d'une ton calme et solennel qui ne lui était pas habituel, Hugo, songe à ta mère! pour obtenir cet argent qui peut te sauver, elle a prié, supplié, elle s'est jetée à genoux peut-être. Elle est allée chercher ce secours bien loin, et après l'avoir obtenu, elle a tellement couru pour te le faire tenir à temps qu'elle peut en faire une sérieuse maladie. A ses yeux ton honneur était plus que sa vie; dans le malheur terrible qui nous frappe tous, elle remerciait Dieu en levant les mains au ciel de lui avoir permis de te sauver du déshonneur. Si je reviens à la maison pour lui dire: Hugo a refusé, Hugo sera en prison demain; mère Job, ton fils est déshonoré pour toujours...

— Grâce, grâce, mon père! s'écria le jeune homme.

— Combien ne serait pas affreux le coup qui la frapperait! voyons, Hugo, par amour pour ton excellente mère, accepte cet argent; ne repousse pas le secours qu'elle t'offre! Nous serons pauvres, soit! mais nous tra-

vaillerons; — et qui sait? peut-être un jour, les choses iront-elles vraiment mieux.

Le jeune homme était là debout, tremblant, la main tendue comme s'il hésitait encore à prendre le mandat.

Le brasseur joignit les mains et dit d'un ton de prière :

— Hugo, mon fils, accepte ton salut; moi ton père, je t'en supplie.

— Eh bien! s'écria Hugo, que Dieu me donne une longue vie pour que je puisse reconnaître votre bonté! ô mon père, merci, merci pour votre amour sans bornes!

Il prit des mains de son père l'ordre de paiement, en répétant les plus ardentes protestations de reconnaissance. Puis il s'informa de l'état d'Engelbert dont il avait appris la maladie par son domestique, et parla de sa mère et de Rosine. Son père, épuisé par les émotions qu'il venait de ressentir, et croyant bien faire en donnant à son fils le temps et la liberté de soigner ses affaires, ne voulut pas demeurer davantage. Il promit de revenir en ville voir Hugo à la fin de la semaine, et consolé, joyeux peut-être, il prit congé de son fils.

De sa vie entière baes Job n'avait embrassé son fils aussi tendrement que ce jour-là; et loin d'avoir l'air d'être de mauvaise humeur ou de s'affliger, quand il sortit de la demeure de Hugo pour regagner Wispelbeke, un doux et serein sourire éclairait ses traits. Il marchait la tête droite et d'un pas léger, comme un messager de bonheur.

Néanmoins, quand il se trouva hors de la ville, cheminant à grands pas vers le village, il se mit à hocher la

tête par moments, et peu à peu un nuage de tristesse vint assombrir son visage.

Frappé par le langage émouvant de Hugo, le brasseur avait oublié pour un instant son irritable caractère; mais la route qu'il suivait allait le ramener auprès de sa femme. En présence de celle-ci pouvait-il paraître de bonne humeur? y avait-il rien de changé dans sa déplorable situation? Il était encore courbé sous les coups répétés du sort : pauvreté pour tous, deuil éternel pour sa Rosine, avenir brisé pour son fils; et pour son favori, pour Engelbert, une mort cruelle peut-être!

Ces réflexions ramenèrent l'esprit de baes Job à son état habituel de mauvaise humeur et de pessimisme.

Lorsqu'il aperçut de loin le clocher de Wispelbeke il était déjà tellement enfoncé dans ses sombres pensées qu'il se frappait la poitrine avec force paroles et gestes désespérés et se plaignant amèrement au ciel d'être voué au malheur comme un maudit...

VII

Trois ou quatre jours s'étaient écoulés depuis le voyage de baes Job à la ville. Il ne s'était produit aucun changement dans sa triste situation, sauf que le petit Engelbert qu'on croyait déjà hors de danger avait éprouvé une rechute, et à bout de forces en apparence, gisait comme inanimé dans son petit lit.

La mère Job était assise non loin de l'enfant malade; elle était occupée à coudre de la toile et travaillait avec ardeur. De temps en temps pourtant elle jetait un regard

de compassion sur son mari qui se trouvait à quelque distance, le coude appuyé sur une table, et l'œil sombre, triste et fixé sur le plancher.

Le silence régnait depuis longtemps dans la chambre, lorsque baes Job, relevant tout à coup la tête, demanda d'un ton bref:

— Où est Rosine?

— Elle est allée à l'église, répondit la mère.

— Pourquoi?

— Pour prier pour Engelbert, sans doute.

— A-t-elle son tablier gris?

— Je ne crois pas.

— Je voudrais bien savoir qui est maître ici?

— C'est toi qui es maître, Job, — mais tu comprends bien que lorsque le mari veut ou ordonne quelque chose, la femme a pourtant un petit mot à dire. Pourquoi demandes-tu cela?

— Je ne veux pas que Rosine continue de courir avec ce gros tablier, entends-tu? Elle s'habillera autrement que la servante, ou bien...

— Mais, Job, tu es un homme étonnant. Tu sais que ce n'est que par le travail et l'économie que nous pouvons lutter contre le malheur. Maintenant que nous avons renvoyé une servante, il faut que Rosine aide au travail de la maison et à prendre soin du bétail. Comment veux-tu qu'elle le fasse sans s'habiller en conséquence?

— C'est égal; je ne veux pas avoir sans cesse sous les yeux cette preuve de notre indigence! Cela me ronge le cœur et me rend incapable de rien faire de bon.

— Job, Job, dit sa femme en soupirant, tu agis vrai-

ment d'une façon déraisonnable. Pardonne-moi de te le dire. Certainement notre condition est, pour le moment, fort dure; mais puisque les lamentations ne peuvent l'améliorer, pourquoi ne pas regarder hardiment en face notre indigence et la combattre avec une ferme et énergique volonté? Tu passes ton temps et tu t'aigris l'âme à gronder et à maugréer. Qu'y gagnons-nous? Mieux vaudrait chercher dans le travail un soulagement à ton chagrin; la brasserie ne perdrait rien à ce que tu surveillasses le travail des ouvriers, et à ce que tu y misses la main à l'occasion...

— Très-bien! très-bien! s'écria baes Job avec une amère ironie, jusqu'où cela ira-t-il? Vraiment il faudrait que je demandasse la permission d'entrer dans la maison.

— Et puis, poursuivit la mère Job sans s'émouvoir, s'il ne te plaît pas de demeurer toujours dans la brasserie, va faire un tour; va voir nos amis et nos connaissances; fais-leur part du malheur qui nous est survenu, et tâche de les décider à prendre de notre bière. Par pitié on nous donnera sans doute la préférence, et tu auras du moins employé utilement ton temps.

— Par pitié? grommela baes Job. Qui donc ressent encore de la pitié par le temps qui court? Quand tout va bien, on trouve partout assistance et amis; mais pour celui qui est dans la gêne, portes et oreilles sont closes. L'égoïsme est aujourd'hui l'âme du monde.

— Non, non, Job; c'est là le langage des gens qui voient tout en noir comme toi. Le notaire Styns ne voulait-il pas nous prêter sans intérêt une dizaine de mille francs dont il peut disposer pour ses affaires courantes?

Ai-je frappé inutilement à la porte du baron Van Hove pour obtenir de lui une somme considérable? Et moi-même, sans me donneur de peine pour ainsi dire, n'ai-je pas trouvé depuis deux jours huit nouveaux chalands?

— Oui, toi! Tu es une femme, et pour toi on fera bien encore quelque petite chose.

— Ce n'est pas là la raison, Job; mais je me soumets au sort; je me montre patiente, résignée, et ne perds pas courage. Toi, au lieu de demander poliment aux gens qu'ils te viennent en aide, tu grommelles et tu te maudis toi-même, tu n'as à la bouche que des paroles amères et tu injuries tous les hommes en général. Ce n'est là ni le chemin qui mène au cœur, ni le moyen d'exciter les sympathies du monde.

Le brasseur grinçait des dents d'impatience en murmurant avec aigreur:

— Allons, ne te gène pas, dis tout droit que je suis un âne et un imbécile. C'est possible, après tout; car ce serait un miracle que Dieu m'eût donné tout mon bon sens.

— Ce n'est pas là ce que je pense; je voulais seulement te faire observer que tu te rends toi-même malheureux en t'obstinant à ne voir les choses que par leur pire côté.

— Laisse-moi en paix! dit baes Job d'un ton bourru en faisant un demi-tour sur sa chaise. Je n'ai pas besoin de sermons... Je voudrais être mort!

La mère Job le regarda en silence pendant quelques instants: il se meurtrissait la poitrine avec désespoir, et de rauques exclamations s'échappaient de sa gorge.

L'excellente femme rapprocha son siége de celui de son mari; et, sans suspendre son travail, elle dit d'une voix douce :

— Mais, Job, mon cher homme, tu y vas vraiment comme s'il n'y avait plus pour nous aucun espoir de voir des jours meilleurs. En me donnant toute la peine du monde, je ne puis trouver que les choses aillent si mal pour nous. Nous occupons une bonne brasserie et une grande métairie, dont la propriété nous reste pour une dizaine de mille francs. Avec un peu de courage et beaucoup d'économie, nous pourrons encore en sortir fort bien. Il nous est arrivé des malheurs maintenant, le bonheur peut nous venir plus tard. Ce que Dieu nous a donné, puis repris, il peut nous le rendre. En tout cas, regarde autour de toi dans toute la commune : à peine y trouveras-tu dix familles qui possèdent autant qu'il nous reste. Ne désespère donc pas et ne sois pas ingrat. N'avons-nous pas été heureux jusque dans notre malheur? En ce moment, notre pauvre Hugo ne pourrait-il pas être en prison? Notre cher Engelbert ne pourrait-il pas être déjà en Paradis?

— Engelbert? dit baes Job avec une douloureuse ironie. Ah! ne parle pas de mon malheureux enfant.

— Pourquoi cela? Je sais bien que le pauvre agneau est très-malade; mais tant qu'il y a vie, on peut et l'on doit espérer en la bonté de Dieu. Le docteur ne disait-il pas hier encore qu'il serait sauvé s'il supportait cette crise?

— Non, il disait qu'il mourrait si cela n'allait pas mieux aujourd'hui.

— Mais cela va mieux; ne vois-tu pas qu'il dort? Et puis le docteur va venir; tu ne peux savoir s'il ne va pas nous donner de bonnes nouvelles!

— De bonnes nouvelles! Le docteur! murmura baes Job. Chaque fois que je le vois venir, il me prend une sueur froide. Je ne sais, mais notre docteur paraît chercher à effrayer les gens. Il est habillé de noir des pieds à la tête comme un croquemort; il entre dans la maison avec une figure comme une carte d'enterrement; et quand on lui fait une question, il hoche la tête d'un air de doute comme un fantôme qui ne sait parler. Je voudrais être roi! tous les docteurs devraient être vêtus de blanc, avoir la mine souriante et la parole facile. Je les empêcherais bien de faire trembler ceux qui se portent bien et de faire mourir de peur les malades! J'entends quelqu'un; c'est sans doute ce bourreau! J'ai envie de me sauver!

La vieille servante entra, et tendit à son maître une lettre que le facteur venait d'apporter.

Baes Job lut l'adresse et mit la lettre dans sa poche, sans l'ouvrir.

— C'est de Hugo! s'écria la mère Job avec joie.

— Oui, de Hugo, répondit baes Job. Encore de mauvaises nouvelles, probablement.

— Mais tu n'en sais rien. Lis donc cette lettre...

— Je n'en sais rien? Que pourrait-ce être autre chose, sinon que les trente mille francs ne suffisent pas?

— Job, Job, tu dis parfois que tu es ensorcelé! A la fin, il faudra bien que je le croie! s'écria sa femme, avec

une certaine impatience. Donne-moi la lettre ; je la lirai.

— Es-tu si pressée d'apprendre une chose fâcheuse ? La voilà !

La mère Job ouvrit la lettre, y jeta les yeux un instant, et s'écria avec joie :

— Non, non, Job ; ce sont de bonnes nouvelles !

— Bah ! des paroles en l'air, sans doute ?

— Écoute, écoute, cela te réjouira !

Elle lut à haute voix la lettre de son fils, qui était conçue en ces termes :

« Chers parents !

« Toutes mes affaires sont réglées ; personne n'a plus rien à réclamer à charge de notre maison de commerce. Après une révision plus attentive des comptes, il se trouve que, les lettres de change payées, mon actif dépasse mon passif d'environ cinq mille francs. Cela veut dire, que j'ai encore cette somme à toucher; et comme mes débiteurs sont des gens honorables et à leur aise, je pourrai vous envoyer cet argent, d'ici à peu de temps. Il m'est arrivé un bonheur, chers parents, et je me hâte de vous le mander, dans l'espoir que cela vous consolera un peu dans votre tristesse. Notre principal créancier était un riche et puissant négociant de notre ville. Il avait à recevoir au delà de vingt mille francs sur l'argent que mon père m'avait apporté. Je suis allé moi-même chez lui, pour payer ma dette, et lui ai dit comment j'avais été victime d'une lâche trahison, et com-

ment vous, chers parents, vous vous êtes dépouillés du tout pour me mettre à même de satisfaire tout le monde. Je lui dis de plus, que, me trouvant ruiné, je me voyais forcé de cesser mon commerce et de chercher pour vivre, une place de commis. Ce que je lui dis de votre amour pour moi, le toucha profondément. D'ailleurs, il en est ainsi entre négociants : quand l'un d'eux succombe sous le malheur, et qu'on voit qu'il aime mieux tout sacrifier pour payer ses dettes que de recourir à la banqueroute, tout le monde a pitié de son sort et se montre disposé à lui venir en aide. Mon créancier ne pouvait douter de ma probité, puisque je consacrais l'avoir même de mes parents à rembourser les sommes que le misérable Walter m'avait volées. Le négociant m'écouta longtemps avec bienveillance, mais en silence. Lorsque je lui dis enfin que j'acceptais ma destinée avec courage, et que je voulais vouer au travail ma vie entière, pour rendre à mes parents ce qu'ils ont perdu pour moi, il me serra la main et me dit : — Monsieur Job, vous avez été malheureux. Le meilleur d'entre nous peut être trompé. Je vous aiderai; car vous êtes un honnête homme et vous méritez un meilleur sort. Mon caissier va entreprendre un commerce pour son compte. Voulez-vous le remplacer chez moi? Votre traitement sera de quatre mille francs, pour commencer. Plus tard nous verrons si nous pouvons l'augmenter.

Ah! chers parents, je ne vous dirai pas ce que je répondis. Des larmes jaillirent de mes yeux, non-seulement par reconnaissance envers Dieu et le généreux négociant, mais surtout, parce que songeais à votre amour

et à la joie que vous causerait cette bonne nouvelle. Dans la pensée que j'avais besoin d'argent, mon nouveau maître m'a fait payer un trimestre d'avance. Demain, le conducteur de la diligence apportera six cents francs pour vous; tous les trois mois, vous recevrez une somme égale. Acceptez cet argent sans inquiétude; comme jeune homme habitant une chambre, il me faut peu de chose pour mon entretien, et j'espère qu'au bout de l'année, il me restera encore de quoi faire, à vous, à Rosine et à Engelbert, un cadeau d'étrennes. Mon père bien-aimé, ma mère chérie, je suis si content, que les paroles me manquent pour vous faire sentir mon bonheur. Depuis hier matin, je ne fais que chanter et rire. Ayez donc aussi courage et confiance, tout ira mieux un jour; et avec le temps je pourrai rendre à ma sœur et à mon pauvre petit frère, la plus grande partie de ce qui a été pris sur leur héritage pour me sauver. Quoi qu'il arrive du reste, Dieu m'est témoin que j'ai donné pour but unique à ma vie, de reconnaître dignement votre bonté et votre amour. Toutes mes pensées, mon plus ardent espoir, et mes efforts incessants, ne tendront qu'à vous prouver combien Hugo vous vénère et vous aime! Donnez un baiser pour moi à Engelbert! Écrivez-moi que l'enfant est guéri, et je remercierai Dieu à genoux, comme si j'étais le plus heureux homme de la terre.

Votre fils soumis et reconnaissant,

« Hugo. »

A la fin de la lecture, la voix de la mère Job était devenue sourde et presque inintelligible; les derniers

mots s'étaient même à peine échappés de sa gorge contractée. Un torrent de larmes jaillit de ses yeux et elle courut vers le lit de l'enfant malade en s'écriant :

— Ah ! ce brave et excellent Hugo ! nous nous plaignons du ciel et il nous a donné un pareil fils! quelle ingratitude! tiens, tiens, mon Engelbert, voilà un baiser de Hugo; qu'il descende sur tes lèvres comme une bénédiction de Dieu!

L'enfant ouvrit lentement les yeux et sembla sourire; mais l'expression de sa physionomie était si indécise que la mère émue crut s'être trompée.

Baes Job se tenait debout au milieu de la chambre, tout songeur, comme s'il se consultait sur le point de savoir s'il devait se réjouir ou non. On pouvait cependant s'apercevoir à l'expression un peu adoucie de ses traits que la lettre de Hugo l'avait profondément touché.

— Eh bien, Job, s'écria sa femme avec enthousiasme, ne t'avais-je pas dit, cher homme, que cela finirait par aller mieux? pourquoi donc ne ris-tu pas?

— Rire? murmura le brasseur. Je ne me laisse pas aveugler comme toi par une apparence.

— Comment est-ce possible! dit la femme d'un ton de reproche. Cinq mille francs retrouvés d'un coup, — apparence! un traitement de quatre mille francs, — apparence! Un si pur amour, un si généreux attachement dans le cœur de ton fils, — apparence! toutes ces faveurs inattendues de Dieu au moment où tu n'attendais de cette lettre que de mauvaises nouvelles, — apparence! que te faut-il donc?

— Ce n'est pas là une raison de se réjouir, comme si un million était tombé du ciel à tes pieds.

— Mais dis-moi donc, homme incompréhensible, si en entendant cette lettre tu n'as pas ressenti le moindre sentiment de joie?

— Je ne dis pas cela, mais entre cinq mille et trente mille il y a une grande différence.

— Oui, mais ce que tu oublies pour ne pas être obligé de te réjouir, c'est que quatre fois six cents francs que Hugo nous enverra font l'intérêt de cinquante mille francs, et que grâce à ce secours nous sommes assurés contre tout besoin et n'avons plus rien à craindre. Ah! Job, il me semble que si tu n'étais pas content cette fois-ci, je ne te le pardonnerais jamais. Si notre pauvre Hugo savait que tu es resté si insensible en apprenant ces bonnes nouvelles!

Baes Job était embarrassé. Avouer qu'il était content, il ne l'eût pas fait de bon cœur; et il sentait pourtant que ce n'était pas bien de rester aussi froid en présence de la reconnaissante affection qu'attestait la lettre de Hugo.

— Tu oublies notre malheureux Engelbert qui gît là si misérablement, dit-il pour ne pas être obligé de faire une réponse directe.

— Ah! dit la mère Job en soupirant, je crois que tu maugréerais et désespérerais encore si Dieu te mettait dans le paradis terrestre!

Baes Job montra du doigt la porte, en disant comme s'il était satisfait du moins de trouver un moyen de détourner la conversation :

— J'entends le docteur; cette fois-ci je ne me trompe pas. Dieu sait quel malheur il va nous annoncer !

Le docteur, vêtu de noir et la physionomie impassible en effet comme baes Job l'avait dit avec tant d'aigreur, entra et prit un siége sans regarder l'enfant.

— Comment s'est passée la nuit? demanda-t-il.

— Tranquillement, très-tranquillement, répondit la mère Job. Le pauvre enfant n'a presque pas bougé.

— A-t-il encore demandé souvent à boire?

— Trois fois seulement depuis hier soir.

— S'est-il beaucoup agité?

— Quelle question! dit baes Job intervenant dans la consultation. Et ma femme vient de vous dire qu'il n'a pas bougé!

— Son front était-il encore couvert de sueur, demanda le médecin sans prendre garde aux paroles du brasseur.

— Non, l'inflammation n'a pas reparu.

— Et l'enfant a-t-il dormi?

— Très-longtemps ce matin!

— D'un sommeil calme?

— Oui.

Baes Job trépignait d'impatience pendant cet interrogatoire.

— Mais, docteur, dit-il, l'enfant est là dans le lit. Regardez-le, et dites-nous franchement ce qu'il en adviendra. Si vous n'avez à nous annoncer qu'un affreux malheur, il est au moins cruel et inutile de nous mettre si longtemps à la torture par toutes ces questions.

— Tais-toi donc, pour l'amour de Dieu! s'écria sa

femme. Job, Job, plus tu parles moins cela vaut. Laisse le docteur faire ses affaires comme il l'entend.

Le médecin, sans répondre un mot, mit la chaise près du lit et s'assit en penchant la tête sur l'enfant. Après avoir considéré un instant celui-ci sans faire un mouvement, il lui tâta le pouls et appliqua même l'oreille sur sa poitrine. Puis il resta de nouveau immobile et enfin éveilla l'enfant en le secouant doucement et en l'appelant par son nom.

Sur ces entrefaites, baes Job se promenait de long en large dans la chambre; ses nerfs étaient agacés par cette longue inquisition, et son impatience se manifestait par des gestes brusques et saccadés. Deux fois déjà il s'était approché du médecin, et chaque fois il lui avait adressé cette question : — Eh bien? sans en obtenir de réponse.

La mère Job se tenait derrière le docteur, et le cœur palpitant, épiait tous ses mouvements.

Ne pouvant résister davantage à sa fiévreuse agitation, baes Job s'approcha du lit pour la troisième fois, et s'écria :

— Vous êtes capable de me donner une attaque d'apoplexie! Parlez donc! comment va-t-il? Ne craignez rien : s'il doit mourir, dites-le tout net!

Le docteur se leva, prit toujours avec la même froideur la main du brasseur, et lui dit:

— Je vous en félicite, c'est fini!

— Comment! qu'est-ce qui est fini? demanda baes Job tout tremblant. C'est fini! et vous me félicitez? En vérité, je crois que vous perdez la tête!

— Vous m'interrompez toujours ! dit le médecin, qui se tourna vers la mère Job, prit aussi la main de celle-ci, et ajouta :

— Ma brave femme, je vous félicite : l'enfant est sauvé !

— Mon enfant, mon Engelbert est sauvé ! s'écria l'heureuse mère en levant les mains au ciel. Oh, béni soit Dieu pour ce bienfait ! Mais, monsieur, ce que vous dites est bien vrai, n'est-ce pas ? Vous ne me trompez pas par pitié ? L'espoir que vous me donnez est bien fondé ?

— Je n'ai pas la moindre confiance dans ce que vous dites là, grommela baes Job. Il est possible que l'enfant soit un peu mieux ; mais vous ne pouvez savoir comment il sera demain.

— En effet, répondit le docteur, Dieu seul peut savoir si vous et moi serons encore en vie demain ; mais je juge uniquement de la maladie actuelle de l'enfant.

— Et vous croyez qu'il guérira ? si vite ? C'est impossible ; vous vous trompez, et nous en même temps. Voyez ma femme : elle rit et trépigne comme si elle avait envie de danser. Il ne lui faut qu'un mot ; mais je ne me laisse pas émouvoir si facilement, moi.

— N'écoutez pas ce qu'il dit, docteur, s'écria la mère Job avec expansion ; il désespérerait et douterait de la bonté de Dieu même. Vous avez raison, mon Engelbert guérira ; je vous crois, je veux vous croire, parce que vous m'apportez une heureuse nouvelle. O mon enfant, mon cher enfant ! ce seul instant de bonheur me dédommage de tout ce que j'ai souffert.

Elle avait passé le bras sous la petite tête de l'enfant et le couvrait de baisers avec tout l'égarement de la tendresse.

— Job, Job, incrédule, viens ici ! s'écria-t-elle. Regarde, il rit. Le pauvre petit rit !

Le brasseur s'approcha lentement et avec méfiance; mais dès qu'Engelbert l'aperçut, il tendit vers lui ses petites mains en murmurant le mot *papa*.

Baes Job en fut si vivement touché, que, malgré lui, ses yeux se remplirent de larmes. Il aimait Engelbert jusqu'à l'aveuglement, et en présence de cette preuve de son retour à la vie, il ne put résister à la joie qui inonda son cœur tout à coup.

La mère Job contempla un instant son émotion; puis elle s'élança vers lui, lui passa le bras autour du cou, et mêlant ses larmes aux siennes, elle s'écria :

— Job, tu es bien heureux, n'est-ce pas?

Baes Job dégagea silencieusement son cou du bras de sa femme, et voyant que le médecin allait se retirer, il se tourna vers lui :

— Engelbert est mieux, je m'en aperçois aussi, dit-il; mais, docteur, avouez-le franchement : vous nous avez donné plus d'espoir que ne le permet l'état de l'enfant?

— Vous êtes un singulier homme, répondit le médecin. Quand je n'avais pas grand'chose de bon à vous dire, vous exagériez toutes mes paroles; aujourd'hui que je vous donne une excellente nouvelle, vous vous efforcez de n'y pas croire ! Je pourrais vous expliquer sur quoi je fonde la certitude de la guérison d'Engelbert,

mais vous ne comprendriez ni les choses ni les mots. Qu'il vous suffise de savoir que, quant à cette maladie, je réponds de la vie de l'enfant. Dès demain il ne voudra plus garder le lit. Garantissez-le du froid pendant quelques jours encore, et rendez-lui ensuite peu à peu l'habitude du grand air. Et surtout qu'il ne sorte pas le soir. Voici une recette pour une potion. Si l'enfant demande à manger, ne lui donnez que peu à la fois; mais donnez-lui souvent. Encore une fois, je vous félicite. Demain je viendrai voir comment cela ira.

Le docteur n'eut pas sitôt disparu, que la mère Job courut à son mari, lui saisit les deux mains et s'écria :

— Job, Job, pour le coup tu es content, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, murmura le brasseur, comme si cet aveu s'échappait avec peine de sa bouche.

— Nous voilà heureux pourtant, n'est-il pas vrai ? N'avais-je pas raison quand je te disais : cela ira mieux ?

— Oui, oui, répéta baes Job retirant ses mains.

— Vois un peu, s'écria sa femme d'un ton inspiré, vois que de bienfaits Dieu nous envoie en un jour! Engelbert est sauvé; il guérira ! Avant un mois il aura retrouvé ses belles couleurs et sa gaieté; il jouera, sautera et grandira comme une fleur des champs. Il ira, comme autrefois, se promener avec toi; il te réjouira par son babil, il te caressera, t'aimera, et sera notre consolation à tous deux jusque dans nos vieux jours. Hugo est heureux aussi maintenant; il gagne une belle somme par an, et nous fera bien oublier le malheur qui nous a frappés. Rosine est encore triste, c'est vrai; mais un léger nuage qui passe dans le ciel de l'amour est si vite dis-

paru. Cela s'arrangera aussi. Et toi, Job, sois un peu de meilleure humeur; va demain avec ton arc au Saint-Sébastien, et prends part au tir avec les amis, comme jadis. Quand j'y réfléchis bien, je ne sais vraiment s'il nous est rien arrivé de malheureux. C'est une affaire de temps : tout, mais tout, finira par s'accommoder. Nous avons été éprouvés; mais, comme dit le proverbe, Dieu frappe d'une main et guérit de l'autre. Tu vois bien maintenant qu'on ne gagne rien à désespérer; tout le chagrin que tu as eu était prématuré et inutile. Bien plus, le désespoir t'ôtait le courage nécessaire pour lutter contre le sort; il obscurcissait ton esprit et te faisait tout voir en mal. Ah! l'espérance est une force merveilleuse; avoue-le, cher Job, et sois désormais plus confiant, plus indulgent envers toi-même et envers les autres. Et si jamais quelque malheur vient encore nous frapper, fais comme moi, relève la tête et dis: Cela ira mieux un jour...

Tandis que sa femme parlait ainsi, baes Job s'était d'abord approché d'Engelbert et avait posé un baiser sur les lèvres de l'enfant; puis, sans paraître écouter les exhortations de la mère Job, il avait parcouru la chambre en tout sens et enfin s'était arrêté debout, les bras croisés sur la poitrine et les yeux fixés sur le plancher.

— Mais, Job, comment peux-tu être ainsi? demanda la femme avec une surprise mêlée de quelque dépit. Te voilà à faire la mine comme si tu n'étais pas satisfait!

— Laisse-moi songer! dit-il brusquement.

— A quoi peux-tu songer, si ce n'est à notre bonheur, et à Dieu qui est si bon pour nous?

— Je songe à Engelbert.

— Pourquoi t'en inquiéter encore? N'est-il pas sauvé?

— Sauvé! sauvé! murmura l'homme incompréhensible. Peut-être! Mais admettons que cela soit. Je réfléchis que l'enfant, avant sa maladie, avait de quoi vivre à son aise et que maintenant il souffrira peut-être pauvreté et misère.

La mère Job découragée par l'invincible besoin de maugréer qu'éprouvait son mari, se dit à elle-même :

— C'est un sort qui pèse sur lui... Il n'y a rien à y faire...

Elle s'approcha du lit, prit la main de l'enfant et se mit à le regarder en silence, avec un bonheur tout maternel. Baes Job continuait de se frotter le front et de songer à la perte du patrimoine de ses enfants.

Le silence régnait depuis quelque temps dans la chambre, lorsque Rosine entra en pleurant, et se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant avec désespoir :

— Ah! que je suis malheureuse!

— Que signifie encore cela? dit son père d'un ton bourru.

— Maman, chère maman, s'écria Rosine, j'ai vu Gabriel!

— Eh bien, ma fille, tant mieux, dit la femme avec joie; c'est une bonne nouvelle.

— Oh, non, non, il m'a brisé le cœur; j'en mourrai.....

— T'a-t-il insultée, ce fou, cet écervelé? s'écria baes Job avec une explosion de colère. Je voudrais bien voir

cela ! Nous sommes pauvres ; mais qu'on ne nous marche pas sur la tête, ou je montrerai qui je suis !

— Dis-nous donc, Rosine, ce qui est arrivé? dit la mère. Ce ne sera pas si terrible, sans doute.

— Pensez donc, dit la jeune fille en sanglotant ; j'étais restée plus d'une heure agenouillée devant la croix, derrière l'église, à prier pour Engelbert... et pour lui.

— J'allais revenir à la maison, son image était devant mes yeux ; j'avais la tête penchée sur la poitrine, car je gémissais sur son sort... Tout à coup, je vois sortir du sentier, un homme aux vêtements en désordre, aux cheveux épars... Mon cœur se met à battre, un cri de joie m'échappe. C'est Gabriel ! Moi, ne sachant ce que je fais, je tends les mains et je cours vers lui en souriant. Lui, pâle comme un mort, tremblant comme une feuille, me lance un regard qui me perce le cœur comme un poignard ; le dédain, le mépris, la raillerie, tout cela était dans ses yeux ; il pousse un cri rauque et s'enfuit loin de moi avec un geste de menace qui me fait encore frémir de terreur... O maman, ce coup fut si dur pour moi, que j'appuyai la tête contre un tronc d'arbre, et presque sans connaissance, je demeurai là pendant je ne sais combien de temps, une heure peut-être. Tout tournait autour de moi... Laissez-moi pleurer...

— Il me le paiera! s'écria le brasseur d'une voix tonnante. Qu'il s'avise encore de te regarder, et je fais un malheur!

La mère Job prit la main de sa fille, et dit d'une voix consolante :

— Voyons, voyons, chère Rosine, tu es un peu comme

ton père : tu te crées des chagrins à plaisir. Ce qui est arrivé, doit te sembler tout naturel. Gabriel n'a pas encore vu ses parents; il est encore toujours dans ses mauvaises pensées. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il te regarde d'un air de reproche et s'enfuie avec colère? Quand il aura appris par sa mère ce qui s'est passé ici pendant son absence, et comment il s'est laissé tromper par son imagination, il viendra peut-être te prier lui-même de lui pardonner son erreur.

— Oui! s'écria baes Job, qu'il y vienne! Je lui apprendrai...

— Il ne viendra pas, dit la jeune fille éplorée; il ne s'est sauvé de Wispelbeke que pour pouvoir m'oublier. J'ai bien vu dans ses yeux, qu'il a réussi dans son cruel projet. Hélas! vous riez de mon chagrin, maman; si vous saviez toutes les tortures qui déchirent mon cœur!

— Je ris de ta naïveté, Rosine. Quand on est indifférent envers quelqu'un, on ne pâlit pas comme un mort, on ne se prend pas à trembler en voyant paraitre celle qu'on a aimée autrefois. Reprends courage, crois-moi, cette affaire aussi ira mieux que tu ne le penses...

Un coup frappé à la porte interrompit ces consolations maternelles.

Baes Job courut ouvrir; mais comme si une soudaine apparition l'eût épouvanté, il recula de quelques pas dans la chambre.

— Gabriel! s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Hors de chez moi, impudent! cria le brasseur. Va-t'en; mon sang bout...

Mais comme le notaire entrait à la suite de son fils,

le brasseur contint un peu sa colère et continua de fixer un méprisant regard sur Gabriel, qui, les mains jointes, suppliait Rosine.

— O Rosine, pardon pour moi, disait-il; pardon, je me suis trompé et j'ai perdu la tête!

— Non, non, Gabriel, disait la jeune fille en versant un torrent de douces larmes; laissez-moi à mon chagrin; vous m'avez oubliée...

— Vous oublier? s'écria le jeune homme d'une voix tremblante. Ah! l'avouerai-je? J'ai en effet, fait bien des efforts pour y arriver. J'ai lutté avec l'énergie d'une volonté désespérée; je vous ai faite plus coupable à mes yeux que ne le croyait mon imagination malade; je vous ai vue à l'autel, la main dans la main de celui que je regardais comme l'assassin de mon âme. J'ai surpris sur vos traits la raillerie de mes souffrances; j'ai entendu votre voix dire en souriant: — Que m'importe le chagrin de ce songe-creux? C'est en me surexcitant ainsi jusqu'à la folie, que j'ai cru vaincre votre souvenir, vous oublier. En vain! Je m'estimais convaincu d'une chose qui devait me faire mourir, et pourtant je revins à Wispelbeke. Pourquoi? Ah! que je sois condamné à une mort lente, ou destiné au sort le plus heureux, il me faut vivre où vous êtes, Rosine; il me faut respirer l'air qui vous entoure!... Et maintenant, j'apprends par ma mère, que j'ai été le jouet d'une inconcevable illusion; que moi seul je suis coupable... O Rosine, ayez pitié de moi! pardonnez-moi mon égarement! permettez que tout redevienne entre nous comme auparavant!

— Pauvre Gabriel, comme vous devez avoir souffert!

murmura Rosine en pressant la main du jeune homme. Consolez-vous; est-ce que je puis garder du ressentiment contre vous?

— Voilà qui est joli! s'écria le brasseur. Ah! ah! et vous croyez que cela suffit?

Gabriel se tourna vers le père de Rosine, et lui dit d'un ton de prière :

— Excusez-moi, baes Job; je sais que c'est à vous que je devais, avant tout, demander pardon; mais il y a si longtemps que je n'ai vu Rosine! Vous aussi, vous serez bon pour moi, n'est-ce pas?

— Être bon! être bon! murmura le brasseur. Oui, oui, mais que diable cela ne peut pourtant pas aller si vite; il y a d'autres choses qui doivent encore être tirées au clair!

— Allons, allons, dit le notaire d'un ton joyeux, vous voyez bien que j'ai pardonné à Gabriel son escapade. Ne faisons plus de difficultés, ami Job! Qui ne se trompe pas au monde? Et ce qui est arrivé même n'est-il pas une preuve que Gabriel aime votre fille jusqu'à l'aveuglement? Tout se remet sur l'ancien pied, seulement nous presserons un peu la grande affaire, pour que nos enfants ne soient pas exposés à de pareils chagrins.

— Gabriel sait-il que nous sommes devenus pauvres? demanda baes Job avec quelque amertume.

— Il vous trompe, notaire, nous ne sommes pas pauvres! dit la mère Job interrompant son mari.

— Gabriel sait tout, répondit M. Styns. Quant à nous, nous ne voyons aucun obstacle dans votre situation de fortune, quelque déplorable qu'elle puisse être.

— Je ne puis rien donner en dot à Rosine, dit le brasseur. Et pourtant j'ai travaillé ma vie entière pour la doter! Cette pensée me fait crever de dépit... et je ne sais si, en honnête homme, je puis consentir.

— Écoutez, ami Job, dit le notaire. Ne vous inquiétez pas de cela. Je doterai bien mon fils, et prendrai dès maintenant des mesures pour lui laisser un jour ma charge. Nous vivrons tous ensemble comme de bons amis; je vous aiderai dans vos affaires. Ne craignez plus rien: donnez votre consentement au mariage de nos enfants, afin qu'eux au moins soient heureux.

— Eh bien, j'y songerai, répondit baes Job.

— Y songer? pourquoi?

— Je veux encore passer une nuit sur cette idée-là.

— Non, non, montrez de la bonne volonté. J'ai promis à ma femme de revenir avec votre consentement. Donnez-le-moi.

— Job, Job, comment peux-tu être aussi dur? s'écria sa femme. Ce que le notaire te demande, c'est le vœu le plus cher de ton cœur... et tu refuses!

— O baes Job, vous m'avez toujours tant aimé, dit Gabriel suppliant. Ne me condamnez pas à de nouvelles souffrances!

— Mon père, mon père bien-aimé, dit Rosine en se jetant caressante à son cou, ayez donc compassion du pauvre Gabriel; il a été si malheureux!

Baes Job haussa les épaules et dit d'un ton bourru:

— Puisqu'il ne peut en être autrement, mon Dieu, mariez-vous, et tâchez de vous en tirer mieux que moi.

— Ah! merci! Cela est bien! merci! merci! s'écrièrent toutes les voix.

Après les premières paroles de félicitation réciproque auxquelles baes Job demeura insensible en apparence, son regard se fixa de nouveau sur le plancher, et il retomba dans de sérieuses réflexions. Gabriel, assis à côté de Rosine, s'entretenait à voix basse avec elle; le notaire contemplait le brasseur avec étonnement.

— Ami Job, qu'avez-vous encore sur le cœur, dit-il, pour avoir l'air si chagrin?

— Il n'a rien sur le cœur, dit la mère Job. Il ne veut pas le laisser voir, mais il est si heureux, si content, qu'il ne sait comment le cacher.

— Content? content? grommela baes Job.

— Sans doute, et comment en serait-il autrement? Pensez donc, notaire, vous savez tous les malheurs qui nous avaient frappés. Notre pauvre petit Engelbert qui est là à rire, nous croyions qu'il allait mourir, et tout à l'heure, le docteur nous annonce qu'il est guéri; il répond même de sa vie! Notre pauvre Hugo, tout innocent qu'il fût, allait être jeté en prison; il était sur le point d'être déshonoré. Nous paraissions condamnés à une ruine complète, à une profonde misère. Eh bien, tout est arrangé; l'honneur de Hugo est sauf; il a une place qui lui vaut quatre mille francs par an; dès aujourd'hui, il nous envoie une belle somme, et nous annonce qu'il retirera de son commerce, cinq mille francs net! Rosine était malade de chagrin; sa vie semblait ne devoir être qu'un long malheur, et voilà Gabriel revenu, et tout est terminé! Nous pensions qu'il n'y avait plus pour nous

qu'adversité en ce monde, et voilà que Dieu nous comble de joie!

Elle courut à son mari, lui saisit les deux mains, et s'écria, les yeux brillants de larmes :

— Voyons, mon cher homme, ne sois pas ingrat envers le ciel; avoue que le bonheur qui t'arrive te touche. Vois ton fils bien-aimé revenir à la vie; vois ta fille, aussi heureuse qu'on peut l'être!

— Oui, femme, répondit baes Job ému, nous sommes plus heureux que nous n'eussions osé l'espérer... Mais... mais...

— Oh! ce vilain mot *mais!* s'écria la mère Job.

— Mais nous n'en sommes pas moins pauvres! poursuivit le brasseur. Le fruit des sueurs de toute notre vie, l'héritage de nos parents est perdu.

— Non, non, Job, ôte-toi ces idées de la tête. Tu n'as jamais voulu me croire quand je cherchais à te consoler par de bonnes paroles. Et pourtant, tu le vois bien, tout ce que je t'ai prédit s'est réalisé.

— Je l'avoue, femme : j'ai un caractère malheureux, répondit baes Job d'un ton adouci, mais la perte de nos biens n'en est pas moins un irréparable malheur, et j'en gémis, non pas pour moi, mais pour nos enfants.

— Cela s'arrangera bien aussi! s'écria la mère Job. Cela commence déjà! Allons, allons, réjouis-toi; il en sera de cela comme du reste; cela finira par aller mieux!

Le brasseur hocha la tête silencieusement et avec un sourire d'incrédulité.

En cet instant, on entendit retentir au dehors les cla-

quements répétés d'un fouet, et sous les fenêtres de la chambre même, s'arrêta une voiture dont les deux chevaux fumaient, échauffés par la rapidité de la course.

— Mon Dieu, mon Dieu, voilà Hugo ! s'écria la mère Job.

— Un malheur ! dit le brasseur avec anxiété.

Mais tout aussitôt, la porte s'ouvrit vivement, et Hugo se jeta au cou de son père et le couvrit de baisers en s'écriant :

— Ah ! réjouissez-vous, réjouissez-vous, mes bons parents ; Walter a été arrêté par les gendarmes sur la frontière prussienne ; on l'a amené à la prison de la ville. Il avait encore sur lui les billets de banque et tout l'argent. Rien n'est perdu ; tout me sera rendu. J'accours, je vole, pour vous apprendre cette heureuse nouvelle... Et, qui vois-je là ? Gabriel ! Et Engelbert, mon cher petit frère qui me sourit ? Oh, le ciel s'ouvre devant mes yeux !

Tandis qu'Hugo courait à sa mère et la serrait dans ses bras avec Rosine, en murmurant des paroles inintelligibles de joie et d'amour, baes Job levait les mains au ciel, comme s'il eût adressé à Dieu une reconnaissante prière. Des larmes abondantes, douces larmes de joie et de bonheur cette fois, coulaient sur ses joues.

— Eh bien ! eh bien ! Job, mon bon ami, ne te l'avais-je pas dit ? s'écria sa femme avec explosion.

— Oui, oui ! Oh ! que Dieu est bon et miséricordieux ! répondit le brasseur d'une voix inspirée.

— Viens, viens ici ! lui cria la mère Job.

Et lorsqu'elle tint enfermés dans ses bras tous ceux

qui lui étaient chers; elle dit d'une voix solennelle :

— Mes enfants, mes chers enfants, et toi, mon bien-aimé mari, n'oubliez jamais la leçon d'aujourd'hui. Quelque chagrin qui vous arrive dans votre vie, ne cessez jamais d'avoir confiance en la bonté de Dieu, et dites-vous toujours : *cela ira mieux plus tard*. Celui dans le cœur duquel ces mots sont gravés, est plus fort que le malheur; car ils sont une inépuisable source de force et de courage !

FIN DE LA MÈRE JOB.

LA GRACE DE DIEU[1]

I

Fossoyeur, creuse-moi une tombe, car je me sens attiré là-dessous, là-dessous! Je voudrais reposer à six pieds sous terre, comme je reposais dans le sein de ma mère... Cette vie inquiète et agitée me pèse et m'épuise; fossoyeur, mets-moi à l'ombre du tombeau! KOSEGARTEN.

C'était en l'en 1456, le soir du jour de Saint-Paulin.

La grosse cloche de l'église Notre-Dame résonna dix fois au milieu des nuages orageux qui planaient suspendus sur la ville d'Anvers. Le vent, comme l'haleine d'un esprit des nuits, gémissait doucement dans la campagne

1. La nouvelle qu'on va lire est, dans l'ordre chronologique, une des premières productions de Henri Conscience. Elle faisait partie d'un recueil de vers et de prose publié en 1837, sous le titre de *Fantaisie*. Ce recueil précéda immédiatement l'apparition du *Lion de Flandre*, et, sans parler d'un intérêt d'un autre ordre que nous signalerons ailleurs, la *Grâce de Dieu* permettra au lecteur de juger du pas immense fait par le talent de l'écrivain flamand dans le célèbre roman historique qui fut pendant dix ans son chef-d'œuvre, et marque encore aujourd'hui au premier rang parmi ses meilleures productions. (*Note du traducteur.*)

et éveillait dans le feuillage un sourd et monotone bruissement. Par intervalles s'élevait à travers les arbres la voix plaintive et enchanteresse d'un rossignol sans compagne, et le sombre hibou des forêts répondait par ses pleurs aux doux accents du chantre de la nuit.

A cette heure, un homme cheminait, seul et désolé, à travers les ténèbres. Un long manteau noir lui tombait des épaules jusqu'aux pieds; un large chapeau couvrait sa tête penchée sur sa poitrine. A son pas vacillant et à la peine qu'il avait à marcher, on pouvait s'apercevoir qu'il portait un objet pesant sous son manteau. Sa respiration devenait de plus en plus rapide, et des soupirs pénibles et étouffés s'échappaient de son sein avec son haleine. Souvent il s'arrêtait au bord du chemin pour se reposer, s'asseyait sur son fardeau, aspirait longuement l'air du soir pour reprendre des forces, et poursuivait sa route solitaire. Il s'éloignait de plus en plus des remparts de la ville et paraissait effrayé, car il tournait sans cesse la tête pour voir si personne ne le suivait. Soudain, en passant devant l'hôpital des pestiférés, il se mit à courir aussi vite que le lui permettait son fardeau, et alla tomber derrière une haie, épuisé et hors d'haleine.

Personne n'eût salué ce passant effaré du nom de Godefroi de Beukeleer, car son visage était trop profondément enfoncé dans le collet de son pourpoint. C'était pourtant son nom.

Godefroi était un beau jeune homme, aux cheveux noirs, aux yeux bruns et vifs, aux joues pâles, à la physionomie toujours grave et méditative. Un feu trop ardent couvait dans sa poitrine, et son âme était

trop grande pour un tel corps. C'est pour cette raison qu'il était pâle comme un mort et triste comme un martyr.

On pense bien qu'avec une telle âme, il devait avoir une puissante imagination. Aussi était-il devenu artiste contre le gré de ses parents. Aussi longtemps qu'il peignit dans le goût de son maître, il fut regardé comme un jeune homme qui promettait beaucoup. Ce banal éloge donné à tous les élèves fatigua Godefroi. Emporté par son imagination et l'énergie intérieure qui lui était propre, il se créa une manière à lui qui ne fut goûtée par personne. Il jetait à pleines mains la lumière dans ses créations; les ombres apparaissaient sur la toile qu'avait touchée son pinceau comme au gré d'un hasard désordonné. Et quand, avide d'éloges, il présentait cette toile aux amateurs, ceux-ci s'écriaient: — Oh! c'est mauvais! mauvais! pas de nature! exagéré! capricieux! c'est trop fort! c'est trop faible! Il y a trop de lumière! Il y a trop d'ombre! C'est la pure vérité!... Alors le jeune homme désenchanté et aigri mettait en pièces sa création, jetait pinceau et palette à la muraille, et pleurait de dépit et de désespoir. C'est pourquoi il était devenu pâle; son âme ardente consumait encore davantage son sein comprimé par le désespoir.

Godefroi était cependant un plus grand artiste que ceux qui l'avaient si légèrement dédaigné. Tout tenait à ce qu'il représentait des effets qui, à l'œil des hommes, paraissent impossibles. Le soir, lorsque le soleil rougissant rassemble lentement ses rayons, Godefroi sortait avec sa palette, il s'asseyait et attendait jusqu'à ce qu'une teinte

étrange se répandit sur les vieux édifices gothiques. Alors il surprenait la nature à l'œuvre, ravissait au soleil son dernier rayon, et plaçait une éclatante lumière à côté de ténèbres impénétrables.

Après avoir lutté longtemps, le jeune homme perdit tout courage. L'envie, qui l'avait blessé de son dard envenimé, dut le regarder comme une victime condamnée, — car il languissait, consumé par le chagrin que lui causait le sentiment de son impuissance. Assurément, ses pensées de désespoir l'eussent tué, si une jeune fille ne l'eût arraché à son morne engourdissement. Déjà il avait un pied dans la tombe, quand Ludwina Van den Cruyce, une adorable enfant, le vint voir sur son lit de mort. Elle eut pour le jeune artiste de si belles paroles, elle lui sourit avec tant d'amour, que l'âme de Godefroi revint à la vie pour mieux la voir et mieux l'écouter. Quand elle le quitta, elle lui pressa la main si affectueusement, ses yeux baignés de larmes s'attachèrent sur le mourant avec une telle expression, qu'il s'élança hors de son lit, et n'y voulut plus rentrer...

Il rendit un plein essor à son esprit; son âme reprit toute son énergie, et ramena le feu et la vie dans son corps épuisé, — et Godefroi fut sauvé.

Dès lors toutes ses pensées furent pour Ludwina. Son cœur déborda de reconnaissance pour l'ange dont la douce voix l'avait rappelé du séjour des morts. Il reprit pinceaux et palette, mais uniquement pour reproduire mille fois l'image chérie de sa Ludwina.

Les choses en étaient au point que Godefroi et la jeune fille se rencontraient tous les jours sous le portail

de l'église de Sainte-Walburge, et ne manquaient jamais, en se quittant, de se jurer un éternel amour. Ils s'abandonnaient sans arrière-pensée à ce pur sentiment. Il est vrai que mainte fois Ludwina, seule dans sa chambre, avait pleuré en songeant que Godefroi n'avait ni arbre généalogique, ni le droit de porter des armoiries. Elle savait positivement que son père n'eût pas voulu du jeune homme pour gendre; pour rien au monde il n'aurait consenti à unir un rejeton de sa noble et antique race à une famille bourgeoise. Ludwina, dans la crainte d'attrister Godefroi, gardait le silence sur cet obstacle. De son côté, le jeune homme n'ignorait pas qu'à moins d'un miracle, il ne posséderait jamais Ludwina; pourtant il voyait avec bonheur que la jeune fille fermât les yeux là-dessus, et il était naturel que lui ne touchât jamais à ce point si périlleux.

C'était, comme nous l'avons dit, le jour de Saint-Paulin. Godefroi se trouva de grand matin sous le portail de l'église de Sainte-Walburge. Il désirait si vivement la venue de sa bien-aimée, que son cœur battait tumultueusement et sans mesure chaque fois qu'un capuchon de soie frôlait la porte de l'église. Huit longs jours s'étaient passés depuis qu'il avait vu Ludwina pour la dernière fois.

A toutes les messes du matin, il avait attendu sa bien-aimée avec une inquiète impatience, et chaque fois, pendant huit jours, il avait quitté l'église, les yeux baignés de larmes. Maintenant aussi, le prêtre était déjà à l'autel : il n'entrait plus à l'église que quelques personnes attardées. Godefroi désespérait. De sinistres pensées lui

passaient par la tête. Sa Ludwina était-elle aussi une femme ordinaire? Elle aussi, pouvait-elle caresser des lèvres et trahir du cœur? Peut-être était-elle malade? Peut-être avait-elle, pour l'amour de lui, encouru le blâme et les reproches de son père!... Peut-être...

Et à toutes ces suppositions, Godefroi répondait en lui-même tantôt oui, tantôt non. Une idée chassait l'autre de son imagination : il entassait fantôme sur fantôme, et ces mille conjectures, de nature diverse, accroissaient sa douleur, en y ajoutant l'incertitude.

Enfin, au moment où il faisait le signe de la croix au tintement de la sonnette, une robe de satin frôla le mur et une douce voix murmura :

— Godefroi...

— Ah! Ludwina! mon ange!...

— Plus bas, Godefroi, plus bas.

Elle s'agenouilla sur le banc auprès de son bien-aimé. Celui-ci était tellement joyeux de voir une fois encore sa Ludwina et de pouvoir lire son bonheur dans les yeux bleus et humides d'émotion de la jeune fille, qu'il en avait pour ainsi dire perdu le sentiment. Ses bras s'étaient affaissés; il respirait à peine; les paroles se refusaient à ses lèvres; il renfermait tous ses sentiments en lui-même, afin que son cœur savourât pleinement une félicité si longtemps attendue.

— Godefroi, dit la jeune fille en soupirant, tu me vois pour la dernière fois.

Le jeune nomme s'éveilla brusquement de son extase. Il devint pâle comme le linge qui ceignit les flancs de Jésus crucifié. Il tremblait tellement, que ses mouve-

ments se communiquaient au capuchon de soie de sa bien-aimée.

— Qu'est-ce?... Que dis-tu? chère Ludwina? parle je t'en prie... parle, je n'entends pas bien ta douce voix...

— Je viens te dire, devant Dieu, un éternel adieu.

Godefroi arrêta sur elle un regard ardent et fixe.

— Comme tu dis cela froidement! dit-il avec une amère jalousie.

Deux larmes brillantes s'échappèrent des yeux de la jeune fille, et elles laissèrent sur ses joues deux sillons de cristal.

— Cher Godefoi, dit-elle, à toi le bonheur; à moi le péché!

— Sur mon âme, dit Godefroi avec désespoir, je ne te comprends pas, Ludwina, parle! tes paroles pèsent si douloureusement sur mon cœur... cesse de me torturer avec ce doute... parle, ô mon ange! parle, pour l'amour de Dieu, car je me meurs...

— Plus bas, Godefroi, plus bas! Calme-toi et écoute; rapproche-toi encore... tout près de moi, et tais-toi si tu ne veux imprimer sur ma vie un éternel déshonneur...

Après avoir essuyé ses larmes, elle soupira, et sa voix, douce comme une brise de printemps, parla ainsi:

— Godefroi, nous nous sommes bercés longtemps de rêves d'amour. Enfants, nous avons joué avec le feu qui devait nous consumer, et nous savions cependant tous les deux que nous ne pouvions être unis l'un et l'autre. Le Créateur nous a faits égaux, mais le monde superbe n'a pas trouvé bonne l'œuvre de Dieu, et l'a refaite à sa manière! Malheur à moi! mon sang est plus noble que

le tien, Godefroi, — et cependant ton cœur bat plus énergiquement que le mien.

Le jeune homme entendit ces paroles avec peine. Il fut blessé de ce que Ludwina lui reprochât sa naissance.

— Noble demoiselle, dit-il avec amertume, lorsque vous me promîtes votre amour et éveillâtes en moi des illusions qui brisent mon cœur en s'évanouissant, vous ne me parliez pas comme on parle à un valet! Alors de nobles lèvres ne dédaignèrent pas de me donner un baiser, à moi, misérable bourgeois!

— Godefroi, poursuivit Ludwina sans répondre à l'interruption, je vous aime encore comme je vous aimais, et c'est là ma faute. Avez-vous jamais songé que mon père pouvait me marier?

Elle attendit la réponse de Godefroi, mais celui-ci ne fit que soupirer.

— Eh bien, dit-elle, cela est arrivé il y a huit jours. Si, dimanche dernier, tu eusses assisté à la messe à Notre-Dame, tu eusses entendu annoncer le mariage de ta malheureuse amie Ludwina Van den Cruyce avec Arnold Pot. Dans peu de jours, le lien d'une indissoluble union me séparera de toi, et m'attachera pour jamais à un homme qui n'a pas de place dans mon cœur... Comprends-tu cela, Godefroi? Alors je devrai te haïr, parce que ton souvenir serait pour moi un péché mortel... J'encourrais la peine des adultères... l'enfer!

Godefroi se tourna vers la jeune fille, et, lui pressant fortement la main, il dit d'un ton abattu :

— Ludwina, me faut-il donc vous quitter pour toujours! Chaque parole d'affection est-elle donc déjà dans

votre bouche une violation de la foi conjugale? Vous! vous qui m'avez sauvé de la mort! Me faudra-t-il enfermer dans mon cœur mon amour et ma reconnaissance? Mon Dieu, que me reste-t-il donc?

— Le désespoir, répondit la jeune fille, ou la prière. Vois, Godefroi, comme je suis devenue pâle et blême, et cela parce que j'ai lutté pendant huit jours, en péchant gravement, contre la volonté de mon père. Aujourd'hui pourtant, c'en est fait entre nous! Et je t'aime tant encore! Toutes mes pensées sont amour pour toi; mais mon père est vieux et a des cheveux blancs; s'il venait à apprendre la cause de ma désobéissance, il en mourrait de colère et de honte... Je ne veux pas qu'il en soit ainsi.

Godefroi couvrit son visage de ses deux mains et pleura amèrement. Ses dents grinçaient et ses poings se crispaient si convulsivement que toutes les articulations craquaient.

— Il serait difficile de dire qui souffre le plus de nous deux, dit Ludwina en soupirant.

— Oh! c'est moi certainement, s'écria Godefroi..... Tiens, comme mon haleine brûle!

Et sa respiration ardente passa à travers les doigts délicats qu'il pressait sur ses lèvres.

— Sens, dit-elle à son tour... Mets ta main sur mon front... Que sens-tu?...

— Le froid de la mort et le frisson de la fièvre; oh! combien nous souffrons tous deux!

Le prêtre chanta d'une voix retentissante :

— *Ite missa est!*

— Déjà! lève-toi, lève-toi, Godefroi! Entends-tu le

bruit des chaises? La messe est finie! Tiens, voici ma main pour la dernière fois...

— Pour la dernière fois? demanda Godefroi d'une voix sourde et égarée. Ainsi, c'est pour toujours!... pour l'éternité!...

— Pour l'éternité! répondit Ludwina; et elle se glissa tout effrayée au milieu de la foule qui se précipitait au dehors.

Godefroi sortit aussi de l'église pour suivre des yeux sa bien-aimée Ludwina. Tant qu'il vit scintiller la pointe d'argent de son capuchon, il demeura immobile, sans pensée, cloué à la même place. Mais à peine eut-elle échappé à son regard qu'il franchit en courant le Palinbrug, s'arrêta un instant au Vischberg, se mit à presser et à ralentir le pas tour à tour, en se frappant le front du poing comme un insensé. Beaucoup de gens s'arrêtaient étonnés de ses gestes étranges. Godefroi, qui s'aperçut enfin de la curiosité qu'il éveillait, devint rouge de honte, et s'enfonça en soupirant dans la rue des Orfévres. Il était tellement accablé de tristesse, que tout autre sentiment avait disparu en lui. Pendant la journée entière, il erra par les rues désespéré et se parlant à haute voix. On eût cru facilement qu'un invisible compagnon marchait à son côté. Et il en était bien ainsi... N'avait-il pas avec lui le cruel désespoir qui lui déchirait le cœur de ses ongles d'acier?

Nous ne sommes pas plus avancés dans notre récit que nous ne l'étions à la première page. Nous n'avons fait que faire faire connaissance au lecteur avec notre voyageur inquiet.

Comme nous l'avons dit, ce jour-là Godefroi avait si longtemps erré à l'aventure que le soir il était venu s'affaisser, derrière une haie, dans les environs du Lazaret. Il avait pour oreiller le fardeau qu'il emportait avec lui. Le bruit qui lui avait fait chercher un refuge s'étant éloigné, il souleva son fardeau, regagna le chemin et se remit en marche.

Sur ces entrefaites, les sombres nuages s'étaient abaissés derrière l'horizon et le temps était devenu serein. Le ciel, semé d'étoiles, semblait éclairé par des milliers de torches; mais sur la terre il faisait toujours assez obscur pour qu'à vingt pas devant soi les objets apparussent comme des ombres noires et indistinctes. Le voyageur solitaire gravit d'un pas hâtif le Stuirenberg[1]; il était épuisé de fatigue, car le sol sablonneux se dérobait sous ses pas. Tout à coup il s'arrêta tout tremblant :

— Mon Dieu, murmura-t-il, qu'est-ce que cela?

Une vingtaine de chiens noirs s'acharnaient en fureur sur un objet qu'ils dévoraient et déchiraient à belles dents, et qui ressemblait à un corps humain. Leurs yeux verts brillaient dans l'obscurité comme des étoiles scintillantes; leur gueule était couverte d'une écume blanchâtre, et, par intervalles, ils hurlaient tous ensemble à l'unisson, comme une troupe de chanteurs infernaux à l'anniversaire de la damnation de Lucifer.

Le regard de Godefroi se troubla à cette vue. Bien qu'il fût courageux de sa nature, il ne se sentait pas

1. Colline aride et sablonneuse près d'Anvers, et contournée par le *Schyn*, petite rivière qui se jette dans l'Escaut.



assez de cœur pour lutter avec des démons et des esprits. L'un des chiens l'aperçut et s'élança sur lui en poussant de féroces aboiements. Saisi de terreur, Godefroi laissa tomber son fardeau. Le sol retentit sous la chute, et les chiens épouvantés s'enfuirent en hurlant. Le jeune homme s'approcha de la carcasse blanche qui leur avait servi de proie. Il reconnut avec stupéfaction que c'était un cheval.

— Oh! oh! dit-il avec un amer sourire, car il lui eût été impossible de rire encore de bon cœur, suis-je fou? C'est ici le charnier, et ces chiens n'étaient rien moins que des esprits. Allons, mon dernier voyage en ce monde est un des plus étranges que j'aie jamais faits!

En disant ces mots, il reprit son fardeau sous le bras, et arriva au bout de quelques heures au bord de la Schyn. Il chercha un endroit où la course lente de l'eau en trahît la profondeur. Dès qu'il en eut trouvé un à son gré, il déposa à terre son paquet, ôta le linge qui l'enveloppait, et mit à découvert la moitié d'un appui de fenêtre en pierre ardoisée. Il noua silencieusement une corde autour de la pierre, et s'assit sur celle-ci comme sur un siége.

Tandis qu'il rêvait là en proie à une triste préoccupation, et la tête cachée dans ses mains, une ombre noire aux yeux étincelants se trouvait derrière lui. Impossible de dire d'où venait ce spectre ou cet homme, car il avait apparu subitement, et, raide et immobile, il écoutait, car Godefroi parlait :

— Ce sera pour l'éternité, puisque tu l'as dit, Ludwina; car tu vas au ciel comme une martyre des lois

humaines, et moi je descends vivant en enfer. Cette pierre est mon viatique, les flots seront ma tombe, l'abîme mon éternelle demeure. Que ferais-je encore sur la terre, puisque toi, toi que j'aimais seule au monde, tu m'abandonnes et me renies? Rien ne m'a souri ici-bas, sinon toi, Ludwina! Et ton sourire d'ange est mon arrêt, ton baiser d'amour ma damnation... Quand je suis né, un démon s'est incarné en moi, — mon âme, — mon âme inquiète et sans repos, voilà le démon qui me torture!... Oh! ce monde est trop froid pour moi! C'en est fait!...

A ces mots, il tira de sa poche une bouteille, et but d'un seul trait tout ce qu'elle contenait.

— Ah! voilà ma dernière libation faite. Sans cela, j'eusse peut-être été trop lâche!

Il prit le bout de la corde, se la noua autour des reins, et s'approcha avec la pierre du bord de la rivière. L'ombre noire le suivit pas à pas, en se rendant invisible pour le jeune homme en suivant tous ses mouvements.

— Adieu! s'écria-t-il; adieu, Ludwina! Je pars... Et, jetant la pierre en avant, il s'élança au-dessus des flots...

Deux robustes mains l'arrêtèrent dans sa chute en lui étreignant la taille, et le ramenèrent sur le rivage.

— Jeune homme! dit une voix grave au moment où Godefroi sentait ses pieds toucher de nouveau le sol; que diable, l'existence parmi les hommes vous est-elle tellement à charge que vous songiez à aller habiter chez les poissons?

Godefroi chercha à s'échapper des bras de l'étranger

par la force, mais il lui fut impossible de faire le moindre mouvement. Surpris comme il l'était de la vigueur herculéenne de son sauveur, il répondit :

— Qui que vous soyez, lâchez-moi, je vous en prie. car je veux mourir... Aussi bien ne pouvez-vous m'en empêcher que pendant quelques instants...

— Godefroi de Benkeleer! s'écria l'inconnu, promettez-vous de ne faire pour le moment aucune tentative de suicide? En ce cas, je vous rendrai la liberté.

Le jeune homme tressaillit d'effroi en entendant l'inconnu prononcer son nom.

— Je le promets, dit-il en soupirant, car vous me connaissez!

Tandis que l'inconnu détachait la corde des reins de Godefroi, il dit :

— Ah! je vous connais!... Pourquoi ne vous connaîtrais-je pas? Ne sais-je pas que vous vous nommez Godefroi de Benkeleer, que le mariage de Ludwina Van den Cruyce vous met au désespoir, et que pour la dernière fois vous avez ce matin pressé sa noble main sous le portail de l'église de Sainte-Walburge? Ne sais-je pas tout cela, dites?

A ces mots, Godefroi se retourna, et considéra avec stupéfaction l'homme qui le connaissait si bien. Celui-ci n'avait de particulier que ses yeux étincelants, sa longue barbe en pointe et l'impalpable vêtement qui l'enveloppait comme une ombre.

— Voudriez-vous me dire, demanda Godefroi, quel est celui qui pénètre si profondément les secrets de mon cœur?

— Mon nom? répondit l'inconnu, vous le connaissez. Il n'y a pas un enfant qui ne sache mon nom, il n'y a pas un chien dans Anvers qui ne me connaisse mieux qu'il ne connaît son maître.

— Je ne vous comprends pas. Voudriez-vous vous railler de moi? Eloignez-vous plutôt et laissez-moi agir selon ma fantaisie, car je suis si fermement résolu à mener à fin mon projet que cela me semble la chose la plus ordinaire. Je me noierai tout à l'heure quoi que vous puissiez faire.

— Godefroi! s'écria l'inconnu, fais attention! si tu fais cela, demain je découvrirai ton cadavre. Ton corps sera traîné par les rues comme celui d'un suicidé, et sera suspendu à la potence au milieu des malfaiteurs, à la honte de tes proches et de tes amis. C'est pour empêcher cela que tu t'étais attaché cette pierre au corps. Je le vois bien... tu es un fin compère!

— Pardieu! s'écria Godefroi irrité, parle donc, démon ou fils de démon? qui t'a poussé à me suivre? qui es-tu, ami ou ennemi?

— Nomme-moi comme tu voudras... en tout cas je suis ici, uniquement pour savoir si tu aimerais la vie dans les bras de Ludwina. Ne t'étonne pas ainsi, jeune homme; je puis te donner Ludwina Van den Cruyce.

— Vous? vous? s'écria Godefroi d'une voix éclatante, vous, me donner Ludwina pour femme? Parlez! peut-être êtes-vous un ange!

— En effet, je suis un ange, répondit le mystérieux personnage, mais non comme vous le pensez; asseyez-vous sur cette pierre et écoutez-moi.

En proie à une attente pleine d'anxiété, Godefroi s'assit sur la pierre qu'il avait apportée. L'inconnu s'accroupit sur le sol à côté de lui, et dit d'une voix expressive en fixant sur le jeune homme ses yeux ardents :

— Je puis te donner de l'or à foison, une immense fortune, et aussi un arbre généalogique de la plus haute noblesse. Tu ne sais pas, n'est-ce pas, que tu es vraiment noble ?

A ces mots, il tira de son sein une feuille de parchemin. Tandis que Godefroi ne pouvait comprendre ce qu'il voulait faire de cet écrit dans les ténèbres, l'inconnu arracha une branche d'une touffe de saules voisine et porta cette branche à ses lèvres. Au même instant la branche lança des rayons bleuâtres et fantastiques et donna assez de flamme et de lumière pour qu'on pût lire ce qui était écrit sur le parchemin. L'inconnu appuya son doigt sur celui-ci et dit :

— Vois-tu là, tout au-dessus, ce nom Adam Hoé ? Écoute maintenant. En l'an 1097, lorsque l'héroïque Godefroi de Bouillon se mit à la tête des croisés, beaucoup de ménestrels ou de bardes aussi prirent la croix. Parmi ceux-ci se trouvait un jeune Gantois du nom d'Adam Hoé. Il était aussi vaillant que le meilleur guerrier ; et souvent il échangeait la harpe contre la lance ou l'épée de combat. Son bouclier était si extraordinairement grand pour sa force que les croisés flamands disaient proverbialement : J'aimerais mieux porter le bouclier de Hoé ! quand ils parlaient de quelque lourd fardeau. Tu sais que Godefroi assiégea Jérusalem et s'en rendit maître, vers le milieu de l'année 1099. Quand on donna,

pour la dernière fois, un assaut général, le duc Godefroi se trouva comme toujours au premier rang. Au moment où il portait le bras sur l'échelle d'assaut et saisissait un échelon de son gantelet de fer, un Sarrasin jeta, du haut du rempart, une énorme pierre sur l'échelle. Assurément si cette pierre eût atteint Godefroi il ne fût jamais monté sur le trône de Salomon, mais le ménestrel Hoé détourna ce malheur. Il se trouvait auprès de Godefroi et avait suivi le mouvement du Sarrasin; il étendit son large bouclier au-dessus de la tête de Godefroi, et la pierre tomba si lourdement sur ce bouclier qu'elle brisa le bras gauche de Hoé. Le duc ne laissa pas sans récompense cet acte de générosité et de dévouement; car, peu de temps après, lorsqu'il fut fermement assis sur le trône de Palestine, Adam Hoé, en même temps que d'autres vaillants hommes, fut créé chevalier et anobli. En cette solennelle occasion, le nom de de Beukeler [1] fut donné à ses descendants, en souvenir éternel de sa belle action. Par la suite, il épousa Hildegarde, fille de messire Hugo Wingard de Tongres. Pour te raconter brièvement comment il se peut qu'après cinq cents ans, tu sois encore un descendant de ce ménestrel anobli, il faut que tu saches que lors de la prise par les Turcs d'un fort dans lequel Hoé se trouvait avec sa femme et son fils âgé de trois ans, ce fils fut perdu. Ce Norbert, c'était son nom, devint le père de ta branche. Vois-tu, près de mon doigt, son nom sur la seconde ligne? Accablé de tristesse Adam revint dans le pays de ses pères et y eut plusieurs fils plus heureux que le premier. Voici leurs

1. *Beukeler* signifie *bouclier.*

noms : Éric, Gombaud, Robert. Norbert, après de longs errements, revint enfin joindre les croisés. Comme sa noble origine était inconnue, il demeura parmi eux comme un guerrier vulgaire et devint, comme je te l'ai dit, la souche de ta famille. Tu peux suivre ici la succession des noms de tes aïeux. Le dernier inscrit est Godefroi de Beukeleer... c'est toi-même !

Godefroi avait écouté ce récit avec la plus grande surprise et ne pouvait s'imaginer qui était l'inconnu.

— Messire, dit-il, tout s'est-il bien passé en effet comme vous venez de me le raconter ? En vérité, je ne puis comprendre que vous ayez une si parfaite connaissance du passé. Vous parlez comme si vous-même y aviez été.

L'étranger sourit.

— J'y étais en effet, répondit-il. Tu ne me crois pas ?

Godefroi prit la branche, la promena sur le parchemin et sourit de bonheur. Car il se voyait de noble et haute race. L'inconnu ne lui donna pas le temps de répondre et reprit :

— Tu vois... richesse, noble naissance, Ludwina pour femme ! Que me donnes-tu pour tout cela, Godefroi ?

— Donner, dites-vous ? je n'ai rien à donner. Si quelque chose qui m'appartienne vous plaît, je vous la donnerai. Pour Ludwina je donnerais tout, tout au monde...

— Ah ! c'est ainsi, jeune homme ? Voyons donc si tu consens vraiment à donner tout... Tu as une âme ?

— Oui !

— Il me la faut.

Godefroi fut saisi d'une telle terreur qu'il voulut s'enfuir, mais ses pieds étaient cloués au sol.

— Vous êtes le diable! s'écria-t-il avec épouvante.

— Si je suis vraiment un diable, répondit l'inconnu, tu as du bonheur que je sois un bon diable, sans cela je t'eusse laissé partir tout à l'heure pour l'enfer avec ta pierre. Mais parle, tu peux être riche, noble, heureux... Tu peux satisfaire tes moindres désirs; tu peux être le seigneur et maître de Ludwina... Choisis... Si tu veux te noyer, soit, je t'en laisse libre... Parle donc! Tu ne dis rien? Adieu!

Et il s'éloigna à pas lents.

Godefroi, qui avec l'inconnu voyait partir tout son espoir, tout son bonheur, Godefroi tomba dans un affreux désespoir. Vendre son âme! c'était une terrible pensée... Avoir Ludwina pour femme! cette perspective l'emporta enfin sur tout le reste et chassa toute autre idée, car il rappela précipitamment l'inconnu.

— Combien de temps vivrai-je? demanda-t-il.

— Je ne te donne que six années, répondit le marchandeur d'âmes.

— Six ans! dit Godefroi en soupirant... six ans, c'est trop peu... donnez-m'en douze?

— J'ajouterai une année.

— Eh bien, donnez-m'en dix et j'accepte!

— Non, jeune homme, dix c'est trop... en veux-tu neuf?

— Allons, puisque vous pouvez donner autant qu'il vous plaît, accordez-moi le nombre rond, dix?

— Va donc pour dix... Ta main? le marché est conclu.

Godefroi donna la main à l'inconnu et sentit que ses doigts étaient crochus et froids comme glace.

L'infernal embaucheur prit un autre parchemin et y écrivit à la lueur de la branche de saule, les mots suivants :

— Moi, Godefroi de Beukeleer, je me donne corps et âme au diable, sous la condition que j'aie pour femme Ludwina Van den Cruyce, et que dix années durant, je sois servi à mon gré par l'enfer.

Il tendit cet écrit au jeune homme. Celui-ci lut et traça son nom au bas, d'une main tremblante. L'étranger lui donna aussi l'arbre généalogique de sa race, et une pesante bourse remplie de pièces d'or.

— Godefroi, dit-il, si tu désires quelque chose que ce soit à l'avenir, tu l'obtiendras en prononçant ces mots :

HELGOTH WARDE ONDO !
COMI OSZ, IN LEEDH WFORLONDO,
IA TO !

A l'instant même où tu les auras prononcés, j'apparaîtrai, en quelque lieu que tu sois, et j'accomplirai ton désir.

— Que signifient ces mots ? demanda Godefroi.

— Je ne puis te le dire. Tout ce que tu peux savoir, c'est qu'ils possèdent une vertu mystérieuse et surnaturelle. Ce sont les paroles même par lesquelles la prêtresse d'Odin, dans la forêt des Ardennes, conjurait les esprits et évoquait les démons de l'abîme. Voici un morceau de peau de chèvre sur lequel ces mots sont tracés...

Ne le perds pas; car si tu ne répétais pas exactement cette formule teutonique, je ne t'entendrais pas. Demain ton rival messire Arnold Pot disparaîtra sans qu'on en entende jamais plus parler. Maintenant, il est temps que je te quitte. Parle! que désires-tu?

— Voir Ludwina!

— Très-bien..... viens, nous y allons..... dit l'inconnu.

Quelques instants après, ils se trouvèrent devant les remparts de la ville.

— Comment franchirons-nous ces murs? demanda le jeune homme.

— Que cela ne t'inquiète pas, répondit son guide; tu vas me voir sous ma véritable forme; place-toi sur mon dos, et tiens-toi bien.

Godefroi se suspendit aux épaules de l'inconnu et ne fut pas peu épouvanté quand il vit son guide prendre une effrayante longueur. Bientôt le jeune homme se trouva à cinquante pieds du sol.

— Ciel! cria-t-il à celui qui le portait. Vous êtes Wapper le long! [1]

— Vois-tu bien que tu connais mon nom, répondit Wapper le long, en riant. Crois-tu maintenant que je ne suis pas aussi inconnu à Anvers que je pouvais en avoir l'air?

Sur ces entrefaites, il franchissait avec Godefroi le fossé rempli d'eau, et le déposait doucement sur le

1. Génie malfaisant dont on fait peur aux enfants à Anvers, et auquel la tradition attribue le pouvoir de grandir démesurément sa taille ou de la rapetisser à son gré.

rempart. Il retira alors ses longues jambes vers lui, et quelques instants après, il traversait avec le jeune homme le pont de Meir.

A minuit et demi, ils arrivèrent au marché au lait et s'arrêtèrent devant la demeure de Ludwina. La porte s'ouvrit d'elle-même à leur approche. Le Wapper prit Godefroi par la main et le conduisit à la chambre à coucher de sa bien-aimée.

— Entre ! dit-il à Godefroi. Pourquoi hésites-tu ? Tu ne feras pas plus de mal que tu ne voudras.

— Vous ne venez pas avec moi ? demanda le jeune homme effrayé.

— Non, Godefroi, répondit le Wapper en poussant la porte de la chambre de façon à l'entr'ouvrir à demi. Vois... là, contre le mur ! Cette image me blesse la vue... Mais ne sois donc pas si timide... hâte-toi... le temps passe.

Le jeune homme entra en tremblant dans la chambre. Son cœur, dans lequel brûlait encore pur son amour pour Ludwina, lui reprochait cette criminelle action. Ne venait-il pas comme un démon de la nuit profaner le lieu où reposait la jeune fille endormie ? et ne se pouvait-il pas que, comme un incube ou un esprit impur, il damnât avec lui sa bien-aimée pour l'éternité ? Oui, il le pouvait, car il avait à sa disposition la magie et tous les artifices diaboliques. Mais l'image de Dieu, ce bouclier de celui qui a foi et confiance, avait donné à Godefroi d'autres pensées.

Dès que le jeune homme, effrayé de son audace, eut, à la lueur de la lampe nocturne, jeté les yeux sur Lud-

wina, il s'arrêta, le repentir dans l'âme, et joignit les mains en extase.

La trace des larmes que la jeune fille avait versées en songeant à Godefroi était encore visible sur ses joues, comme une ligne sanglante. Ses aspirations étaient autant de soupirs, et l'on voyait que son âme veillait dans le corps endormi. L'impression que cette vue causa sur le jeune homme fut si forte, qu'il tomba à genoux devant le lit. Il pencha la tête avec un profond recueillement, et se mit à pleurer et à prier!

— Godefroi! lui cria le Wapper, ta prière est un blasphème! La voix de nos esclaves ne monte pas au ciel.

Le jeune homme n'entendit pas ces paroles, et continua de prier. Quand, un instant après, il releva la tête, il fut grandement surpris, car les yeux de Ludwina étaient ouverts et fixés sur lui. La jeune fille penchait la tête, avec un doux sourire, sur le coussin et semblait demander un baiser. Godefroi n'osa pourtant pas poser ses lèvres sur celles de sa bien-aimée. Il se releva et fit un pas en arrière.

— Donne-lui donc un baiser! cria le Wapper. Que crains-tu? Ne vois-tu pas que ta Ludwina est plus folle d'amour que toi-même?

Godefroi revint à la porte et dit au Wapper d'une voix pleine d'amertume:

— Toi! tu es le démon! tes instigations seront sans effet ici. Je ne puis ni ne veux la déshonorer par le moindre contact... Car, vois-tu, je pouvais briser le fil de ma vie, je pouvais te vendre mon salut et donner mon âme au mauvais esprit. Tout cela n'était rien;

mais j'aime mieux accepter pour moi toutes les tortures des damnés plutôt que de toucher en cet instant Ludwina du bout du doigt. Toi qui sais lire dans le cœur des hommes, tu sais bien que lorsque tout à l'heure, au bord du Schyn, j'ai renié Dieu, je portais en même temps une adoration à une autre divinité.

— Oui, à Satan, répondit le Wapper.

— Non, non, pas à Satan, reprit Godefroi, mais à quelqu'un qui ressemble à Dieu, à Ludwina !

— Eh bien ! maintenant que, comme un lâche, tu t'es agenouillé et as prié devant elle, ton vœu est-il accompli ?

— Oui, séducteur infernal, reprit le jeune homme irrité ; je veux être chez moi !

Le Wapper le ramena dans la rue. La porte se referma derrière eux.

— Maintenant, adieu ! dit le Wapper. Adieu, jusqu'à ce que tu me rappelles !

— Adieu !

Et quand Godefroi voulut regagner la rue du Sac, il fit un seul pas et se trouva, à son grand étonnement, dans sa demeure et devant le lit sur lequel il devait reposer.

II

Hélas! il me faut renoncer à la plus douce perspective, au rêve chéri de mon âme, à l'espoir qui me berçait nuit et jour.

Florentina la fidèle.

Ludwina, la chaste et gracieuse jeune fille, s'éveilla avec un vague sourire sur les lèvres, car le sommeil lui avait apporté l'oubli du passé. Elle s'accouda sur son lit, laissa errer son regard dans la chambre, porta, d'un air songeur, la main à son front, et fondit en larmes. La mémoire lui ramenait les effrayants fantômes de la nuit. Elle avait fait un rêve terrible. Elle a vu Godefroi, mourant d'amour; étendu sur le lit funèbre. Le mot adieu! adieu! retentissait encore douloureusement à son oreille. Des larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux, et tombèrent comme des perles étincelantes sur son sein virginal, semblables aux gouttes d'argent que la rosée du matin fait pleuvoir sur les pétales d'un lis... Combien Ludwina était triste!

Pouvait-elle sans horreur jurer amour et fidélité à un homme qu'elle n'aimait pas, et vouer sa haine et renoncer à celui qu'elle avait demandé à Dieu pour époux? Si la raison eût pu étouffer en elle la voix du cœur, elle se fût sans doute soumise sans réserve à la volonté de son père; et c'était bien son intention, car déjà, sous le portail de l'église de Borgerhourt, elle avait dit un éternel adieu à Godefroi, et lui avait donné par là le coup de mort. Mais combien n'avait-elle pas souffert depuis

lors, et quels combats pleins d'angoisse ne s'étaient pas livrés dans son âme! Et cependant, quelque énergiques qu'eussent été ses efforts, tout sentiment de devoir et d'obéissance avaient été vaincus en elle par l'amour.

Profondément désespérée, elle fût restée longtemps comme plongée dans un second sommeil, si son œil errant ne se fût arrêté sur le crucifix, sur ce salutaire symbole qui l'avait préservée contre les artifices du démon. Elle quitta vivement sa couche et, dans un élan de piété et d'espoir, se laissa tomber à genoux devant l'image du Sauveur.

Qui a jamais vu les beautés de la nature?

Le soleil levant est beau; l'astre à son coucher éveille des pensées graves et tristes; la lune, cette reine des nuits, et le manteau étoilé du ciel, ont leur magnificence; une fleur qui s'épanouit, une fleur qui referme son calice, penche la tête, et meurt... Tout cela a son charme doux, grandiose ou mélancolique! Mais le plus beau, le plus noble, le plus touchant spectacle qui puisse s'offrir à l'œil de l'homme, un spectacle qui surpasse les plus doux rêves de la jeunesse, c'est une jeune vierge en prière.

Voyez ce cou, souple et gracieux comme le cou du cygne, se tendre vers le ciel; voyez ces doigts charmants et entrelacés qui s'appuient sur son sein, ces yeux humides dans lesquels brille l'espérance et l'ardent amour de Dieu, cette bouche charmante et ces lèvres de rose dont chaque mouvement est une prière, ce pur et fin contour des joues, ces cheveux souples comme la soie qui tombent caressants sur les épaules de la jeune fille...

Oh! tout est beau dans une jeune fille qui prie! Un nuage parfumé l'enveloppe, elle ressemble à l'aérienne sylphide, cette séduisante création des poëtes, ou plutôt à un ange arrêté un instant sur la terre; car, regardez-la bien! voyez ses yeux levés vers le ciel, ses mains tendues vers Dieu, tout son corps tendu de sorte qu'on craint qu'elle ne s'envole au céleste séjour... Est-elle bien encore d'ici-bas?...

Dites, vous-mêmes dont le cœur n'est attaché qu'aux choses terrestres, cette vue peut-elle éveiller en vous une pensée coupable? Soyez maudits alors, votre âme n'est que fange et boue! Une respectueuse et pieuse admiration, voilà ce qu'inspire au poëte la jeune fille en prière, car pour lui il n'est pas de plus belle image de Dieu qu'une vierge comme Ludwina.

Sa prière ne se traduisait pas en paroles. Ses lèvres ne se remuaient pas. Une statue de marbre n'est pas plus immobile qu'elle ne l'était. Son âme adressait à Dieu une fervente aspiration, et cette aspiration pouvait se traduire en un seul mot : Godefroi! Ce mot résumait sa prière, sa supplication, sa plainte. Et le Seigneur, qui a versé dans le sein de l'homme un trésor d'amour si ardent, lui qui a fait doubler les battements du cœur sous l'influence de l'amour, le Seigneur entendit la prière de Ludwina, et accueillit miséricordieusement la pure invocation de la jeune vierge. Elle se releva soulagée et rassurée. En cet instant, sa suivante entra dans la chambre. Elle contempla sa maîtresse dont les joues étaient encore humides de larmes, joignit les mains avec une triste surprise, et dit :

— Ah! ma chère maîtresse, pourquoi donc pleurez-vous tant, que vos yeux en sont tout enflammés et vos joues toutes pâlies? Voulez-vous donc mourir, madame? n'est-il rien qui puisse vous consoler? Me faudra-t-il vous mener au tombeau, moi qui ai déjà vu et ressenti tant de tristesse et de chagrin? Êtes-vous malade?

— Non, Anna, je ne suis pas malade. Mais je suis si triste, — si désolée! Dis-moi, Anna, au temps où tes cheveux étaient aussi abondants et aussi blonds que les miens, as-tu jamais aimé?

— Oui, madame. Voyez les larmes qui remplissent mes yeux!...

Et la pauvre vieille femme se mit à pleurer amèrement au souvenir d'un autre temps.

Quand on est triste, on ressent une sorte de soulagement à voir pleurer les autres. Ludwina saisit la main de la suivante et la serra affectueusement.

— Dis-moi, chère et fidèle Anna, dis-moi comment il se fait que ce seul mot de moi te fasse pleurer?

— Oh! madame, toute ma vie n'a été que souffrance et tristesse. J'ai eu bien peu de nuits sans larmes,—mais nous, esclaves obéissants de nos maîtres, nous ne pouvons pleurer devant eux... Ils ne nous paient pas pour que nous les attristions...

La jeune fille, prise de pitié, oublia ses propres souffrances. Elle pleurait encore à la vérité, mais c'étaient des larmes de compassion pour sa vieille servante. Ludwina porta sa douce main à la joue de celle-ci et essuya ses pleurs sous une caresse, si affectueusement qu'Anna lui adressa un sourire de reconnaissance.

— Que vous êtes généreuse, madame ! s'écria-t-elle. Quel bon et noble cœur que le vôtre ! Vous m'écouterez avec bonté, j'en suis sûre. En l'année 1396, mes cheveux étaient aussi abondants et d'un aussi beau blond que les vôtres. Alors aussi j'avais la joue fraîche, la main fine et délicate, et le plus séduisant sourire. Ma toilette n'était pas aussi riche que la vôtre. La soie et le drap d'or m'étaient inconnus; mais mon cœur n'en battait pas moins fort sous l'étoffe de laine qui le couvrait. J'avais alors un ami, un frère, un homme que j'aimais, et jamais je n'eusse dû servir les autres ni leur obéir; mais un sort cruel me sépara violemment de lui. Les Turcs, ces farouches ennemis de notre Sauveur, s'étaient jetés sur les pays chrétiens, et mon amant dut partir pour la guerre avec son seigneur. Le dernier adieu qu'il m'adressa au moment où je le serrais sur mon sein, cet adieu était celui d'un mourant, car je ne l'ai jamais revu. Le cruel Bajazet, c'est ainsi que s'appelait le roi des Turcs, battit nos frères près de Nicopolis, et beaucoup rendirent l'âme pour Dieu et pour la patrie...

La suivante se tut après ce court récit; les larmes étouffaient ses paroles.

— Je comprends ta douleur, dit la jeune fille; n'est-ce pas, Anna, que les peines d'amour et la séparation de celui qu'on aime sont rudes à supporter ?

— Oh ! madame, croyez-moi ! Depuis lors, ma vie s'est passée à l'œuvre et à la peine, et pourtant cet amour, — même dans mes vieux jours, — ne m'a pas quittée.

— Anna, comprends-tu maintenant mes souffrances

et mes pleurs? J'aime... oh! j'aime si ardemment!... et celui que j'aime n'est ni noble ni riche...

— Oui, mais, madame, mon amour ne peut excuser le vôtre. Vous devez à votre père respect et obéissance, et bien certainement il n'approuvera pas votre choix.

— Anna, ma fidèle compagne, ne juge pas légèrement, je t'en prie. Mon bien-aimé a l'âme si noble et si pure...

— Vous savez, madame, qu'une jeune fille qui se respecte ne jette pas les yeux sur ceux qui sont indignes d'elle. Vous vous êtes laissé séduire par de mielleuses paroles... Et l'amour se commande, quoi qu'on en dise...

Ces froides paroles oppressèrent tellement le cœur de la jeune fille, qu'elle se mit à fondre en larmes sans pouvoir prononcer encore un mot. Anna sentit seulement alors quelle peine elle avait faite à sa maîtresse, et dit :

— Ludwina, madame! consolez-vous, peut-être la décision de votre père ne sera-t-elle pas si sévère.

— Oui, répondit la jeune fille avec un soupir, et celui que j'aime se meurt, à cette heure, de douleur et de désespoir. Puis-je bien, moi qui lui ai donné le coup fatal, puis-je le laisser mourir? Oh! que mon sort est cruel! Godefroi! Godefroi! mon bien-aimé, toi la consolation de mon âme, si tu savais combien je souffre d'être séparée de toi!

— Que dites-vous, qu'il meurt, madame? Est-il vraiment malade à mourir?

— Oui, oui, malade à en mourir, Anna... Il gît là, sur sa couche, le désespoir dans l'âme, il m'appelle... et

moi, sa cruelle amie, je n'irais pas le consoler? je le laisserais mourir!

— Oh! non, c'est une bonne œuvre que de consoler et soulager les malades. Pourquoi ne demandez-vous pas à votre père la permission de sortir?

— Je n'ai pas besoin de cette permission, Anna. Mon père ne m'a jamais défendu de sortir. Allons, vite, habille-moi... et bien... je veux ma robe blanche... Nous irons à l'église d'abord, puis auprès de Godefroi. Et toi, ma fidèle Anna, ne me quitte pas des yeux, car mon cœur et mon amour pourraient m'égarer. Veille à l'honneur de ta maîtresse!

La suivante mit une demi-heure environ à faire la toilette de sa maîtresse. Enfin, elle la regarda de la tête aux pieds, abaissa un peu les plis de la robe, et dit :

— C'est fait... vous êtes très-bien ainsi!

Et vraiment Ludwina était mise avec richesse et avec goût. Un corsage bleu de ciel, étoilé de feuilles d'or, dessinait les formes élégantes et gracieuses de son buste. Par-dessous tombaient les mille plis à reflets changeants de la jupe couleur cendrée qui descendait jusqu'à l'extrémité de ses mules pointues. Quant à la coiffure, elle consistait en une sorte de turban, dont les deux parties égales couvraient les tempes et les oreilles de la jeune fille. Des pierres précieuses étincelaient sur la splendide étoffe de l'Inde. Une longue pièce de soie noire était fixée sur la tête au moyen d'une épingle d'or, et, retombant par derrière en plis réguliers, embrassait la taille svelte aussi bien que le cou de la jeune fille, orné de splendides colliers. C'était une sorte de cape.

Les deux femmes sortirent. Ludwina était toujours triste. Il est vrai que momentanément elle s'était laissé consoler par les paroles de sa suivante, et avait trouvé assez de courage pour passer au-dessus de quelques obstacles; mais elle se reprochait intérieurement sa démarche. Une inquiète terreur s'empara d'elle au souvenir de son père, qui n'apprendrait pas sans colère qu'elle eût ainsi oublié ses devoirs. Anna, qui croyait fermement que Godefroi était au lit de mort, suivait docilement sa maîtresse, et ne dit pas un mot quand celle-ci passa devant l'église de Borgerhout sans y entrer. Bientôt après, elles furent sur le seuil de la maison dont Godefroi habitait une partie.

Ludwina se réjouissait à la pensée que par sa visite, que par une seule parole, elle allait consoler et sauver son bien-aimé. Cependant elle fut saisie d'un tremblement violent quand la suivante laissa retomber sur la porte le marteau de fer. La porte s'ouvrit, et une femme assez âgée s'inclina respectueusement devant Ludwina.

—Monsieur de Beukeleer est-il chez lui? demanda la jeune fille en rougissant un peu.

— Oui, repondit la ménagère, il y a plus d'une heure que je l'ai entendu dans sa chambre. Mais il ne peint plus, ma noble dame! Peut-être est-ce son talent qui vous amène dans la maison de votre servante?

— Non, ce n'est pas pour cela. Ayez la bonté de nous conduire, moi et ma suivante, auprès de lui.

— A l'instant, ma noble dame!

Elle conduisit Ludwina au premier étage, lui montra du doigt une porte, et dit :

— C'est là qu'il demeure. Veuillez entrer, ma noble dame...

Et elle descendit lentement l'escalier.

Le cœur de Ludwina battait si fort qu'elle n'avait pas la force de donner un ordre à sa suivante. Elle frappa elle-même à la porte, mais on ne répondit pas. Elle répéta son appel, et la porte s'ouvrit d'elle-même, et les deux femmes se trouvèrent au milieu de la chambre. Elles s'arrêtèrent surprises, saisies de terreur et n'osant ni adresser la parole au jeune homme ni s'approcher de lui.

Il était là, affaissé dans un massif fauteuil, les bras croisés sur la poitrine, les jambes étendues, inattentif et sans force. Ses yeux, à demi enfoncés sous ses sourcils bruns, ne changèrent pas de direction à l'entrée des deux femmes, mais gardèrent leur regard fixe et immobile. Ses joues étaient pâles et profondément creusées par la douleur, et la respiration semblait arrêtée dans sa poitrine. Un crucifix gisait à terre à côté de son pied droit, et le visage du Christ touchait le parquet. C'est ce crucifix que Godefroi contemplait avec tant d'angoisse et de colère à la fois, et qu'il semblait encore menacer du pied. Devant lui, sur la table, étaient éparpillées une foule de pièces d'or, au milieu desquelles on voyait un poignard et quelques parchemins.

Ludwina appuya son front sur le sein de la suivante, et se mit à verser des larmes brûlantes.

— Tu vois bien, Anna, tu vois bien qu'il meurt!

Et vraiment l'œil de Godefroi ressemblait à l'œil vitreux d'un mourant. A la vue de son bien-aimé, la

jeune fille avait reçu au cœur une violente secousse. Déjà ses forces menaçaient de l'abandonner, quand, tournant la tête vers le jeune homme, elle s'écria :

— Godefroi ! malheureux Godefroi ! qu'as-tu ?

Le jeune homme bondit de son siége avec stupéfaction, et contempla les deux femmes d'un œil incertain. Comme il lui était impossible de croire que d'elle-même et de son plein gré Ludwina le vînt voir chez lui, et à pareille heure, il fut soudain saisi de la pensée désespérée qu'elle était poussée par les artifices du démon. Il s'éloigna d'elle avec une indicible anxiété.

— Ludwina ! Ludwina ! s'écria-t-il, va-t'en ! O ma chère et bien-aimée Ludwina, éloigne-toi d'ici, car mon souffle te souillerait, et mon amour serait ta damnation.

La jeune fille s'élança vers lui en pleurant et les bras étendus.

— Infortuné Godefroi ! dit-elle d'une voix brisée par les larmes, qu'as-tu donc ? Le désespoir a-t-il tellement blessé ton cœur que tu aies peur de moi et trembles en ma présence !

— Ne me touche pas ! s'écria le jeune homme. Oh ! ne me touche pas ! Je t'en prie, Ludwina, va-t'en ! Tu ne sais pas, innocente et pure jeune fille, le danger que tu cours. Tu ne connais pas la main maudite qui te dirige... Oh ! ne me touche pas, sinon ce poignard me punira sous tes yeux... Aussi bien ne puis-je plus vivre maintenant !

Ludwina, épouvantée, courut vers sa suivante.

— Vois-tu bien, dit-elle, ma cruauté lui a fait perdre

la raison. Lui, le seul homme que j'aimasse sur la terre! Maintenant, sa vie ne sera plus qu'un rêve horrible et sans fin! O mon Dieu! de quel œil hagard il nous regarde!

Après quelques instants, Godefroi se rassit sur le fauteuil qu'il venait de quitter, et dit d'une voix plus calme, mais navrée par la douleur :

— Ludwina, ange adorable, assieds-toi là, loin de moi, sur ce siége, et écoute, car ta présence ici est un affreux péché!

Les deux femmes s'assirent avec une inquiète curiosité et prêtèrent l'oreille à la parole de Godefroi. Celui-ci reprit d'un ton qui accusait son désespoir :

— Ludwina, noble jeune fille, à dater d'aujourd'hui, je veux t'être entièrement étranger. L'enfer établit entre nous une éternelle séparation... Je ne veux pas de ton amour. Tu es trop pure et trop angélique pour m'aimer, moi qui suis souillé d'abominables péchés! car, voudrais-tu tendre ta chaste main à celui qui a juré haine et mépris au Christ? Oh! non, laisse-moi, abandonne-moi à mon horrible destinée! laisse-moi vider seul l'affreux calice! Que ma vie soit une vie de souffrance et de tortures; car la plus épouvantable punition serait encore trop faible pour moi, qui ai osé insulter et braver mon Créateur!...

Il eût poursuivi plus longtemps ces tristes lamentations s'il ne se fût aperçu que les yeux de Ludwina se fermaient et qu'une mortelle pâleur envahissait ses joues.

— Oh! mon Dieu! elle se meurt! elle se meurt! s'écria la suivante au désespoir.

Godefroi ne put se contenir plus longtemps. Emporté par la pitié et par l'amour, il passa son bras autour de la taille de la jeune fille et la soutint avec une inquiète sollicitude.

— Ludwina ! s'écria-t-il, tandis que des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux, Ludwina, ma noble et généreuse amie, reviens à toi ! Oh ! que ton âme si pure ne monte pas encore au ciel ! Reste sur la terre, ange que tu es !...

Il remit la jeune fille inanimée dans les bras de la suivante, courut au Christ qui gisait sur le sol, plaça le crucifix sur les genoux de Ludwina, tomba lui-même à genoux devant elle, tendit vers Dieu des mains suppliantes, et s'écria d'une voix profondément altérée :

— Christ, Fils du Dieu éternel, ô toi que j'ai renié... permets à l'impure prière du pécheur de monter vers toi, Seigneur ! non pas pour moi, indigne et misérable créature, qui ai rendu inutile le sacrifice de ton précieux sang, mais pour elle, pour elle, pure et sainte jeune fille qui ne connaît pas mon affreux péché !... Puisse ma voix maudite arriver à vous, ô Jésus ! Et que l'enfer, que le feu éternel soit mon partage, à moi qui ai mérité une punition plus terrible encore !

Le cœur de Godefroi débordait de repentir. Sa résignation fut sans doute agréable à Dieu, car Ludwina revint à elle; elle ne comprit que les derniers mots de la prière de Godefroi.

— Qui as mérité une punition plus terrible encore ! répéta-t-elle avec un douloureux soupir.

Elle baisa l'image du Sauveur, abaissa les yeux avec compassion sur Godefroi qui fondait en larmes, et reprit d'une voix faible :

— Qu'as-tu donc fait, Godefroi, qui t'inspire de si affreuses paroles? Comment oses-tu adresser à une pauvre jeune fille de semblables discours? Oh! tu ne sais pas quelle peine me cause le ton seul de ta voix, cruel Godefroi!

Le jeune homme avait pris une main de la jeune fille entre les siennes, et ses larmes coulaient, en signe de remords, à travers les doigts délicats de Ludwina. Il répondit :

— Ludwina, si tu pouvais lire au fond de mon cœur, quelle horrible nuit, quel affreux désespoir tu y trouverais! Pour moi plus de salut, plus de pardon à obtenir de Dieu! Je suis damné dès aujourd'hui et pour l'éternité... Tu ne sais pas, ô pure jeune fille, que celui qui baigne de ses larmes ta douce main, que ton Godefroi, ce Godefroi que tu aimes est un damné, un démon, et que son amour est une souillure pour toi!

A ces mots, il se releva vivement et s'éloigna de nouveau de la jeune fille. Tandis que la suivante, debout auprès de Ludwina, ouvrait la bouche et écarquillait les yeux de surprise, la jeune fille demanda :

— Quel malheur t'est donc arrivé, mon bien-aimé Godefroi, pour que, tout éveillé comme tu l'es, tu fasses des rêves aussi affreux? Viens donc auprès de moi pour que je te console, car tu t'égares. Les souffrances du cœur t'ont jeté dans un abîme de pensées désespérées... Viens, mon amour est à toi, tu le sais bien, et si tu

étais noble, ma main t'appartiendrait aussi, mon bien-aimé !

Le jeune homme pencha avec une profonde tristesse la tête sur la poitrine, prit le parchemin sur la table et dit d'une voix lente :

— Noble?... je suis noble ! Tiens, vois comme l'arbre généalogique de ma famille plonge glorieusement ses racines dans le passé !

Ludwina saisit le parchemin avec une vive curiosité, et s'écria d'une voix joyeuse après l'avoir parcouru des yeux :

— Oui, tu es noble, mon Godefroi, aussi noble que le meilleur chevalier... Pourquoi donc pleures-tu? Tous les obstacles ont disparu maintenant. Ne m'aimes-tu donc plus?

Godefroi ne répondit pas à la question de la jeune fille. Il s'affaissa de nouveau dans le fauteuil, étendit les jambes, croisa les bras sur sa poitrine, et reprit l'attitude qui avait tant effrayé les deux femmes à leur entrée. Elles contemplèrent le jeune homme souffrant avec effroi, car, en ce moment, il ressemblait vraiment au mauvais esprit. Quoi que Ludwina lui dît, il ne répondait pas: on eût dit une statue de Satan.

Enfin la jeune fille affligée s'approcha du jeune homme immobile, prit dans les siennes une de ses mains glacées, et dit de cette voix de femme caressante et consolatrice qui, comme les doux accords d'une harpe, réconforte et soulage le cœur de l'homme :

— Godefroi ! peux-tu être assez cruel pour ne pas répondre à la prière de ta désolée Ludwina? T'ai-je

jamais fait du mal? N'est-ce pas l'amour qui m'a amenee ici? Dis?

Le jeune homme hocha la tête comme pour dire qu'il doutait fortement de ce dernier point. Ludwina serra plus vivement sa main et reprit :

— Si tu as péché contre Dieu, Dieu peut te pardonner et te pardonnera bien sûr, Godefroi! Car tes paroles expriment le repentir et le remords, et le Seigneur est si bon et si miséricordieux pour le pécheur...

— Il y a des bornes même à la miséricorde du Seigneur! répondit Godefroi.

— Non, Godefroi; le sang du Christ nous a conquis des grâces inépuisables. Ton plus grand péché, c'est de désespérer. Voyons, pourquoi n'espérerais-tu pas? Maintenant je puis t'obtenir de mon père pour époux, et combien ne serons-nous pas heureux quand notre union sera bénie devant Dieu!

La suivante était toujours immobile sur son siége. Elle écoutait, sans en perdre une seule, toutes les paroles du jeune homme. Celui-ci répondit :

— Ludwina, tes douces paroles touchent si profondément mon cœur! Ta voix angélique serait si consolante pour ce cœur s'il s'y trouvait encore une corde que pût toucher l'espérance! Mais malheur à moi! Tout est perdu! L'enfer est pour jamais ma demeure. Oh! j'ai échangé le gage le plus cher contre une place dans l'éternel abîme!

La suivante se leva tout à coup, s'approcha précipitamment de Godefroi, étendit le doigt vers lui comme si elle prononçait sa sentence, et s'écria :

— Vous avez vendu votre âme au diable !

Le jeune homme se couvrit le visage des mains, tandis que Ludwina poussait un cri perçant et penchait la tête sur la table.

— Oui, reprit la suivante, vous avez pris le diable à votre service, et vous... vous êtes vraiment damné pour l'éternité !

Elle saisit Ludwina par le bras et l'entraîna par force loin de la table.

— Venez, dit-elle, nous ne pouvons rester plus longtemps ici, madame, car Dieu pourrait se fâcher contre nous.

Mais la jeune fille lui résistait et ne voulait pas partir. Loin de là, avec une énergie convulsive, elle dégagea son bras des mains de la suivante, courut au jeune homme anéanti, prit encore une fois sa main et dit en soupirant et en versant des larmes ardentes :

— Godefroi ! mon infortuné Godefroi ! tu es mon bien-aimé ; damné ou non ! Je ne t'abandonne pas au mauvais esprit, seul et sans consolation...Tu te meurs... tes yeux s'égarent..., et moi, qui ai reçu ton doux baiser d'amour, je te laisserais mourir ! Je ne sauverais pas ton âme des atteintes du démon ! Non ! tu m'as assez aimée pour ne pas me déshonorer avec son aide, je t'aime assez pour te délivrer de lui ! Oui, Godefroi, je veux te sauver, et je te sauverai... En doutes-tu encore ? Ne sais-tu pas que le Christ est maître et seigneur de tout... et du mauvais esprit lui-même ?

Godefroi rampa sur ses genoux jusqu'à la jeune fille, et la contempla d'un œil égaré :

— Ludwina! dit-il avec un profond soupir, Ludwina! es-tu bien une mortelle? N'es-tu pas mon ange gardien qui a pris cette forme humaine pour me consoler? et pour consoler, par tes célestes accents, un malheureux maudit? Si tu es la Ludwina que j'aimais, tu ressembles aux anges de Dieu... Il y a encore pardon pour moi, dis-tu? je puis encore espérer grâce? S'il en est ainsi, je veux racheter mon crime par toutes les douleurs que puisse supporter un homme... Ah! maintenant mon cœur bat de nouveau, libre et sans entraves, mon angélique amie!

Il appuya son front brûlant sur les mains de la jeune fille, et demeura sans mouvement agenouillé devant elle.

— Mon Godefroi, lui dit-elle, comme ta voix me réjouit! N'est-ce pas, mon ami, que l'espérance et la foi descendent dans ton cœur comme la rosée du ciel? comme je suis heureuse que tu t'arraches à ton désespoir! Aie confiance en Dieu, mon bien-aimé; le repentir et le soulagement qu'éprouve ton cœur sont les précurseurs de sa grâce.

Le jeune homme ouvrit les bras et, mû par la reconnaissance, fut sur le point de presser la jeune fille sur son sein, mais il se contint.

— Va-t'en, Ludwina, dit-il, va-t'en! Le baume d'espoir et de confiance que tu as versé dans mon cœur m'a rendu une nouvelle vie. Va, je prierai Dieu pour qu'il fasse au pécheur la grâce d'écouter sa voix.

— Adieu, mon Godefroi! nous prierons toute la journée pour toi. N'est-ce pas, Anna? Heureux qui sauve

une âme, car celui-là a double mérite aux yeux de Dieu, notre Seigneur. Adieu, mon Godefroi !

— Adieu, mon ange, ma consolation, mon espoir !

Les deux femmes avaient disparu.

III

Oh ! puissé-je recueillir ces gouttes de cristal, ces perles si pures dans les feuilles de roses fraichement épanouies ; puissé-je recueillir au plus profond de mon cœur les larmes de tes yeux !
Le Pigeon pèlerin.

Ludwina se rendit, sans tarder, avec la servante, auprès de son confesseur, le curé de Borgerhout. Elle raconta au prêtre tout ce qu'elle savait du pacte par lequel son amant avait vendu son âme et lui demanda, en pleurant amèrement, grâce pour le pécheur. D'abord l'homme de Dieu fit bien quelques difficultés, mais dès qu'il fut pleinement assuré du repentir de Godefroi, il promit à Ludwina de faire tous les efforts possibles pour le délivrer. Il ordonna à la jeune fille de donner immédiatement connaissance de tout à son père. Quelque effroi que cet ordre lui causât, elle dut, quoiqu'il lui en coûtât, promettre de s'y conformer. Quand les deux femmes quittèrent le prêtre et furent de retour au logis, Ludwina monta dans sa chambre, et chargea imprudemment la suivante de remplir la difficile mission qui lui était imposée. Anna raconta à messire Van den Cruyce l'amour de sa fille pour un jeune homme de condition obscure, le pacte par lequel celui-ci avait lié son âme, — et cela,

sous des couleurs si noires, que le vieux père dut faire appel à toute sa virile énergie pour ne pas succomber sous l'anxiété, la colère et la douleur.

Ludwina était agenouillée devant le crucifix. Elle avait tellement peur qu'elle tremblait saisie d'un frisson glacial. La moindre plainte du vent contre les vitres de la fenêtre, le moindre frôlement de sa robe de soie, tout jusqu'à ses propres mouvements la faisait tressaillir d'effroi, tant elle redoutait la venue de son père. Elle attendait, craintive, l'explosion de son juste courroux.

Enfin, la porte s'ouvrit lentement et le vieillard entra d'un pas mal assuré dans la chambre. Son regard attristé tomba sur sa fille agenouillée, et, épuisé et sans forces, il se laissa tomber dans un fauteuil. De violents et douloureux battements soulevaient le cœur de Ludwina. Quand, au bout de quelques instants, elle n'entendit pas la voix de son père, elle fut tellement épouvantée que le sang s'arrêta dans ses veines. Un frisson glacé parcourut son corps; une sueur froide perla sur son front; sa tête et ses mains furent saisies d'un mouvement semblable à celui des roseaux vacillants qui se courbent sous les flots d'un ruisseau murmurant. La pauvre fille ne savait que penser du silence de son père. Quelque bon qu'il fût de sa nature, quelque tendre qu'il fût pour sa fille, il était pourtant impitoyable quand un des siens venait à faillir aux devoirs de la religion et de l'honneur.

En ce moment, il ne disait pas une parole, il était là, péniblement affaissé sur son siége, la tête penchée sur la poitrine, les yeux, vagues et sans fixation, machinalement dirigés sur le parquet. Ses bras amaigris pen-

daient immobiles et lourds, aux deux côtés du fauteuil.

Vaincue par l'effroi, Ludwina tourna la tête vers son père et le vit dans cet état de souffrance et d'abattement. Décrire l'amère tristesse qui s'empara à cette vue de l'aimante enfant, serait impossible. Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et la voix s'éteignit sur ses lèvres... Elle ne put parler, tant les sanglots l'oppressaient. Ses dents claquaient comme si elle eût été glacée de froid. Elle tendit ses deux mains suppliantes vers son père, rampa sur les genoux en gémissant jusqu'aux pieds du vieillard, courba avec humilité le front jusque sur le sol et resta immobile dans cette attitude. Ses larmes coulaient toujours abondamment. Le père fixait sur sa fille un œil égaré et paraissait ne pas remarquer sa désolation; son regard ne changeait pas d'expression, ni son corps d'attitude. Après avoir longtemps pleuré en silence, Ludwina leva la tête, embrassa les genoux de son père, et dit d'une voix étouffée :

— Grâce! grâce!

Elle n'obtint pas de réponse.

Alors la malheureuse enfant devint insensée. Elle pressa vivement dans les siennes les mains débiles de son père, elle les couvrit de baisers et les baigna de larmes.

— Mon père! s'écria-t-elle, me faut-il donc mourir? Ne voulez-vous plus regarder votre enfant ni lui parler? Suis-je donc devenue si indigne et si méprisable... O mon Dieu, le péché que j'ai commis serait-il si grand!...

Et le père ne parla pas encore.

La jeune fille se leva, noua ses bras au cou du vieil-

lard, laissa tomber son front brûlant sur sa poitrine, et s'écria avec égarement :

— Grâce ! oh grâce ! car je me meurs...

Alors seulement le père fit un mouvement; le rêve qui pesait sur lui s'était dissipé. Il embrassa avec compassion sa fille mourante. Dès qu'elle eut senti sur sa joue le baiser de son père, sa tristesse fit place à des transports de joie. Mais ce brusque revirement d'émotions étouffa en elle les dernières forces vitales; le père n'embrassait plus qu'un corps glacé, et ses lèvres baisaient une joue d'une pâleur mortelle.

Tandis que le vieillard appelait au secours et pressait sa fille sur son sein avec une anxieuse sollicitude, ses larmes coulaient plus amères et plus douloureuses. Les serviteurs accoururent en foule, et tout en pleurs, prodiguèrent à leur jeune maîtresse des soins qui ramenèrent la vie dans son sein. Dès que le père saisit en elle un léger souffle et prévit qu'elle allait revenir à elle, il la laissa à la suivante, car il ne voulait pas que la pitié qu'il ressentait pût atténuer en rien la faute de sa fille ni la force de ses remontrances. Heureusement le curé de Borgerhout arriva en ce moment dans la demeure de messire Van den Cruyce. Sur sa demande, il fut reçu par le vieillard.

Ils s'assirent dans le salon principal sur de riches fauteuils.

— Messire, dit le prêtre, je me suis rendu chez vous afin de vous parler d'une chose terrible.

Messire Van den Cruyce tressaillit à ces mots; il crut que ce bon prêtre avait à lui apprendre des choses

plus effrayantes encore que celles qu'il connaissait.

— Parlez, répondit-il, parlez! aussi bien mon cœur paternel est-il déjà brisé; je ne puis plus souffrir.

— Eh bien messire, vous savez peut-être, — car je vous en ai fait informer, — vous savez que votre fille aime un homme qui a vendu son âme au diable?

— Oui, je sais cela, et je n'ai pas succombé à la douleur que m'a causée cette affreuse nouvelle! Je ne comprends pas comment l'excès de mon désespoir a pu me rendre à ce point insensible que pas une larme ne vient humecter mes paupières desséchées. Croyez-moi, homme de Dieu, la tombe s'ouvre béante devant moi; — ce coup est trop fort pour que je puisse le supporter.

— Assurément, messire, — ce vous doit être une amère douleur, mais réfléchissez bien, et n'oubliez pas que Dieu l'a voulu ainsi.

— Elle, ma fille unique, ma fille bien-aimée, elle est souillée, perdue, indigne de mon amour! peut-être la malédiction de Dieu s'est-elle déjà appesantie sur elle! Oh quelle affreuse pensée... et quelque coupable qu'elle soit, c'est pourtant mon enfant, c'est le sang de mes veines et l'amour de mon âme... et la voir, elle, damnée et esclave du démon! Prêtre, ministre du Seigneur, si vous pouvez donner des consolations aux hommes, soulagez-moi, car la vie m'abandonne, ma tête s'alourdit!

La douleur de messire Van den Cruyce s'aviva encore par le souvenir des causes qui l'avaient produite. Le prêtre se sentit pris de compassion en voyant que le pauvre père était si profondément touché au cœur. Il se rapprocha de lui et dit d'une voix grave:

— Votre fille n'a pas aussi mal agi et n'est pas aussi coupable que vous le pensez! au contraire son action doit être agréable à Dieu!

— Comment! que dites-vous? s'écria Van den Cruyce avec étonnement; pourrais-je sans péché pardonner à mon enfant et l'aimer encore comme auparavant? Oh parlez, votre voix est si consolante!

Il prit la main du prêtre, la porta avec reconnaissance sur son cœur et ajouta :

— Vous ne savez pas, ministre de Dieu, quel bonheur me donnent le peu de mots que vous venez de prononcer. Oh! pardonnez à ma Ludwina! purifiez-la! et la vie me sera plus douce et plus chère qu'auparavant!

Le prêtre tira de son sein un parchemin, le tendit au père stupéfait, et dit :

— Celui qui aime votre fille est de haute noblesse; voilà l'arbre généalogique de sa famille.

Après que Van den Cruyce eut examiné le parchemin avec attention et se fut assuré qu'il n'était ni controuvé ni falsifié, il reconnut avec joie que le choix de sa fille était un digne choix, puisqu'elle ignorait le pacte conclu par son amant au sujet de son âme.

Le prêtre poursuivit :

— Je viens directement de la demeure de Godefroi. Ce que j'ai vu en y entrant était affreux. Le jeune homme gisait à terre devant un crucifix. Sa voix montait vers le Seigneur comme une longue et douloureuse prière, et le sang découlait abondamment de son corps. Le fouet sanglant que tenait encore sa main lassée et la haire qui se trouvait à côté de lui me prouvaient combien le

pécheur s'était châtié et torturé... Et moi, je me suis réjoui à ce spectacle, car je me disais : — Cette âme revient à Dieu.

Van den Cruyce écoutait attentivement les paroles du prêtre, et il était facile de lire sur ses traits qu'une douce satisfaction prenait dans son cœur la place de la douleur.

Le prêtre continua :

— En me voyant il tomba à mes pieds en pleurant et me supplia si ardemment de le confesser et de le réconcilier avec le ciel, que des larmes d'émotion mouillèrent mes yeux. Il s'accusait à haute voix, et j'ai compris à ses tristes lamentations que l'ennemi des âmes l'a conduit la nuit auprès du lit de votre fille.

Le père trembla de tous ses membres. Son regard s'attacha fixement sur la bouche du prêtre; les paroles semblaient en sortir trop lentement à son gré.

— Vite ! vite ! mon déshonneur... mon arrêt ! s'écria-t-il avec une terreur qui touchait à la folie.

— Calmez-vous ! répondit le prêtre ; calmez-vous ! admirez la toute-puissance de Dieu et les généreux sentiments du jeune homme ; il pouvait déshonorer votre fille, car il était seul avec elle, et le mauvais esprit le poussait à ce forfait.

— Et il ne l'a pas fait? demanda le père dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Il pouvait déshonorer votre enfant et la damner avec lui, reprit le prêtre. Il le pouvait; mais il ne l'a pas fait. Il s'est agenouillé devant son lit, a joint les mains, et a prié Dieu pour elle.

— Et il ne l'a pas touchée?

— Il ne l'a pas touchée, et cela lui vaudra la miséricorde de Dieu. Le Seigneur n'oublie jamais de pareilles actions.

— Béni soit celui qui a respecté mon enfant jusqu'à ce point, s'écria Van den Cruyce. Il est digne de mon amour et du sien. Ah oui, maintenant je puis encore embrasser ma Ludwina et l'aimer comme autrefois.

— Votre Ludwina a fait davantage pour lui. Égaré par le désespoir, il eût sans doute, lui, abandonné son âme au démon; mais votre fille, par son amour, l'a amené au remords et au repentir. Votre enfant a gagné une âme pour le ciel, et c'est là la plus belle œuvre que puisse faire un chrétien. Vous voyez bien qu'elle ne mérite pas votre colère, sinon pour avoir donné son affection sans que vous l'eussiez permis. Le Seigneur et vous le lui pardonnez!

Longtemps encore ils s'entretinrent avec calme. Le père joyeux et consolé, qui maintenant aimait Godefroi autant qu'il l'avait haï, apprit avec bonheur que l'intention du prêtre était d'arracher au diable le pacte qu'il avait extorqué au jeune homme. Ils arrêtèrent le projet d'aller le lendemain, à une heure fixée, prier à la chapelle de Sainte-Croix. Quant à ce qu'il y avait à faire ensuite pour forcer le démon à lâcher sa victime, le prêtre seul le savait. Il prit congé du père reconnaissant tout en renouvelant sa promesse. Ludwina savait que le prêtre était avec son père. Elle espérait que cet entretien amènerait quelque adoucissement à son sort; cependant l'expression sévère du visage de son père et son

silence avaient fait sur elle une telle impression qu'elle continuait de sangloter et de soupirer; elle n'avait plus de larmes. Dès qu'elle eut appris que le prêtre était parti, elle résolut d'essayer d'attendrir le cœur de son père par une dernière supplication, ou de mourir à ses pieds de repentir et de douleur. Elle ouvrit la porte de la salle, tomba à genoux devant son père, leva vers lui des mains suppliantes, et s'écria :

— Grâce, grâce pour moi!

Le père se hâta de l'embrasser, la releva, appuya ses lèvres sur la joue de la jeune fille, et lui dit :

— Grâce et amour pour toi, ma noble enfant! Tu es le plus cher présent que Dieu m'ait fait, ô ma fille si chaste et si pure... Oh tu fais ma vie, toi, image de ta vertueuse mère!

La jeune fille en extase jeta ses beaux bras au cou de son père, et joue contre joue, sein contre sein, étroitement embrassés, tous deux, transportés de tendresse et d'amour, trouvèrent encore des larmes de joie.

L'heureux père assit la jeune fille sur ses genoux. Oh comme le sein de Ludwina s'élevait et s'abaissait! ses yeux étaient fixés sur les yeux de son père avec une telle expression de tendresse qu'on l'eût prise pour une insensée. Il serra à plusieurs reprises la jeune fille sur son cœur, et le bonheur l'empêchait, lui aussi, de parler, car l'amour de son enfant retrouvée lui donnait le ciel sur la terre, et il n'avait pas assez de caresses pour elle.

Enfin Ludwina dit, en donnant à son père un ardent baiser :

— Je savais bien, mon père chéri, que vous ne pour-

riez me repousser longtemps, car votre cœur est trop bien à moi. Je retrouve la vie sous vos baisers, comme la fleur des champs altérée renaît sous la bienfaisante rosée du matin.

— Ludwina, repondit le père, pardonne-moi, mon enfant, d'avoir osé avoir si mauvaise opinion de toi. Mais j'ai plus souffert pendant ces quelques instants que dans ma vie entière. Pourquoi, Ludwina, cacher à ton père le secret de ton cœur?

La jeune fille rougit de honte :

— O mon seigneur et père, s'écria-t-elle, j'ai péché! Mais la punition de ma faute a été dure aussi, car plus d'une fois j'ai entrevu la mort. Je n'osais vous nommer celui que j'aimais; je croyais qu'il n'était pas noble.

— Que trouvais-tu donc de si séduisant en lui, mon enfant, qui pût te décider ainsi à l'aimer tout d'un coup et en secret?

— Je n'en sais rien, mon père. Un jour, j'ai osé rêver tout éveillée que Dieu m'avait donné la mission de consoler le pauvre jeune homme, et d'être pour lui un ange gardien en ce monde. A ma voix, il est revenu de l'agonie; à ma voix, il est revenu du démon à Dieu. La compassion seule m'a inspirée d'abord, mais sa reconnaissance, son adoration m'a inspiré de l'amour sans que je m'en aperçusse. Mais je me suis toujours conduite comme une chaste et honnête fille, et maintenant encore je ne rougis pas de ce que j'ai fait.

— Je te crois, Ludwina; et cependant il est une chose que je ne donnerai jamais à celui que tu aimes.

— Oh! mon père, je ne sache pas qu'il ait encouru

votre colère, car il a toujours eu pour moi le plus profond respect. Quelle serait donc la cause de votre ressentiment contre lui?

— Je lui en veux de m'avoir dérobé l'amour de ma fille, d'avoir ôté à ma Ludwina sa confiance en moi, en moi, l'ami de son cœur...

La physionomie de la jeune fille s'assombrit à ce reproche.

— Non, répondit-elle, non, je n'ai jamais douté de votre tendresse, et mon amour pour vous n'a jamais faibli un instant. Mais je n'osais rien vous dire, mon père, dans la crainte de vous affliger ou de vous irriter contre moi.

Le vieillard se leva, prit sa fille par la main et se promena avec elle dans la salle. La jeune fille gardait le silence et suivait respectueusement son père, car elle sentait qu'il pesait, dans son for intérieur, tout ce qu'il venait d'apprendre. Après avoir parcouru deux ou trois fois la longueur de la salle, il arrêta sa fille et lui demanda :

— Ludwina, es-tu vraiment pure de toute faute qui puisse entacher l'honneur de notre race?

— S'il n'en était pas ainsi, je n'eusse plus jamais osé vous embrasser, répondit la jeune fille.

—Eh bien, reprit le père, je ne puis être plus inflexible ni plus inexorable que Dieu. Si le ciel favorise mon dessein, je te donnerai Godefroi pour époux, car ton bonheur est la joie de mes vieux jours.

La jeune fille porta la main de son père à ses lèvres, et le regard qu'elle lui adressa rayonnait de la plus pro-

fonde reconnaissance. Peu après elle regagna sa chambre et quitta son père, le cœur plein de joie, d'espérance et d'amour.

IV

Allah ekber! allah ekber! Eschadou in la illah, hi alle salla, hi alle salla, Allah akber, la illah, illalah!

Prière turque.

En l'an 1201, Herman Vaulachene, un riche gentilhomme, fit tuer traîtreusement, par jalousie, un bourgeois de la bonne ville d'Anvers. Après de longues supplications, il fut reçu à merci par les parents et les amis irrités du défunt, et dut, pour expier le sang répandu, faire construire une belle chapelle pour y enterrer le mort. De plus, il fut condamné par la cour ecclésiastique à faire un pèlerinage en Terre Sainte, et à expier son forfait par des prières et des aumônes.

Il édifia la chapelle et partit, le repentir au cœur, pour la Syrie. Quand il revint, plusieurs années après, dans sa ville natale, il rapporta un fragment du bois de la vraie croix, et le fit placer, dans une châsse d'or, sur l'autel de la chapelle expiatoire. Lépreux, possédés, pestiférés, trouvaient là guérison et soulagement. La sainte relique possédait surtout une merveilleuse vertu pour chasser les démons et conjurer les artifices de la sorcellerie et de la magie noire. C'est pourquoi le curé de Borgerhout avait fait choix de ce lieu pour y demander à Dieu la délivrance de Godefroi.

Il était minuit. La nature était endormie. Pas le moindre souffle ne remuait le feuillage immobile des arbres, pas le moindre nuage argenté ne chargeait l'air pur et transparent. Le ruisseau lui-même ne murmurait pas. Rien ne troublait le morne silence de la nuit, le rossignol et le hibou se taisaient tous les deux, car cette heure solennelle est réservée aux esprits. La lune seule poursuivait paisiblement sa carrière dans l'azur du ciel, et ses rayons magiques se jouaient sur les vitraux étincelants de la fenêtre gothique de la chapelle, et illuminaient les aiguilles de pierre qui décoraient sa belle façade.

En ce moment, quatre personnes s'éloignaient à pas lents du village de Deurne; c'étaient un prêtre, un père, sa fille et un pénitent. De temps en temps la jeune fille parlait au pénitent, qui lui adressait en réponse des paroles de repentir et d'amour. Le prêtre et le père s'entretenaient aussi, mais leurs paroles échappaient à l'oreille. Le jeune homme semblait tellement préoccupé par de sombres souvenirs que mainte fois il s'écartait du chemin et se fût certainement blessé contre les arbres ou précipité dans le Schyn; mais chaque fois la jeune fille, un ange gardien, le ramenait dans le chemin et lui disait :

— Que fais-tu, mon bien-aimé Godefroi? Ne vois-tu pas briller la lune dans la rivière, que tu marches avec si peu d'attention? Ton cœur n'est cependant plus en proie au désespoir, n'est-ce pas?

— Non, Ludwina, je n'ai plus le désespoir au cœur, mais d'horribles pensées traversent mon esprit, d'af-

freuses apparitions surgissent devant moi. Ne vois-tu pas le Maudit qui, là-bas derrière les saules, me fait des signes menaçants?

La jeune fille regarda du côté des arbres, et vit en effet quelque chose qui, comme une ombre noire, se glissait à travers le feuillage. Elle fit, avec une inquiète précipitation, le signe de la croix, entraîna le pénitent jusqu'auprès du prêtre et reprit :

— Le Maudit n'a plus de pouvoir sur toi, Godefroi... Tu as expié et pleuré tes péchés... Aie bon courage, car Dieu t'éprouve peut-être.

— Oh! puisse-t-il me pardonner! Comment, ô mon ange, pourrai-je jamais témoigner ma reconnaissance et à lui et à toi de m'avoir ramené dans la voie du salut; car n'est-ce pas ta douce voix qui m'a rendu l'espérance et la vie?

— Dieu ne demande au pécheur que le repentir et une sincère adoration... Et moi je ne demande rien que ton amour, rien que les aspirations de ton cœur. Oh! Godefroi, si tu savais quel bonheur c'est pour moi d'espérer ta délivrance! Tu ne peux comprendre avec quelle anxiété mon âme attend le moment où tu seras libre. Mon Dieu, venez à son aide! Grâce, grâce pour lui, mon Dieu!...

Cette exclamation de terreur coupa court à ses paroles de tendresse. Elle courut au prêtre et s'écria :

— Là-bas... vite... mon Godefroi est torturé par le Maudit! O malheur! Voyez, voyez, comme il se débat sous l'étreinte du démon!

Égarée par l'effroi et la douleur, elle se jeta dans les

bras de son père, et des larmes abondantes baignèrent ses joues.

Le prêtre courut précipitamment vers Godefroi, et vit qu'il était entraîné hors du chemin par une main invisible. Bien que le jeune homme s'attachât de toute sa force aux troncs des arbres, il n'en était pas moins emmené. Il ne pouvait appeler au secours, car il avait perdu la voix. Dès que le prêtre l'eut touché et eut prononcé sur lui des paroles sacramentelles, la main maudite le lâcha. Il s'arrêta haletant, et dit d'une voix suppliante :

— Prêtre, ministre du Seigneur, je vous en conjure, éloignez l'ennemi de moi, ou je meurs sans pardon, car la griffe qui pesait sur mon bras m'a atteint jusqu'au cœur !

— Ayez confiance en Dieu, répondit le prêtre; confiez-vous à lui sans hésitation, sinon vous vous damnerez vous-même. Quand le Seigneur, sans la permission duquel Satan ne peut quitter le sombre abîme, quand le Seigneur éprouve ses créatures, il leur donne en même temps la force de vaincre, si elles se rendent dignes de sa clémence par la soumission et la foi.

Tout en adressant ces paroles au jeune homme, il le ramena auprès de messire Van den Cruyce et de sa fille. Dès que celle-ci vit s'avancer son bien-aimé avec le prêtre, elle courut à sa rencontre, saisit sa main tremblante dans les siennes et s'écria en sanglotant :

— Mon Godefroi, ô mon pauvre ami, comme tu souffres! Si mes larmes pouvaient attirer sur moi une part de ta peine, combien je serais heureuse! Tu vas

succomber... et alors, oh! alors je meurs aussi, car ton âme et mon âme n'ont qu'une seule vie...

Le jeune homme posa la douce main de Ludwina sur son sein, et, pour toute réponse, lui fit sentir les douloureux battements de son cœur.

— Oui, dit-elle en soupirant, je comprends, tu luttes contre la mort...

Et des larmes plus abondantes jaillirent de ses yeux.

Pendant quelques instants ils marchèrent silencieux et la main dans la main, jusqu'au moment où le prêtre se retournant dit à Godefroi :

— Nous touchons à l'endroit où votre sort va se décider. Préparez-vous par la plus fervente prière au plus sincère repentir, car si le Maudit ne nous rend pas aujourd'hui le pacte qui vous lie à lui, vous êtes et vous restez damné pour l'éternité. Vous, Ludwina, séparez-vous maintenant du pécheur afin qu'il s'entretienne seul avec son âme et avec Dieu. Priez aussi; vos supplications pourront faire pencher vers la miséricorde la balance de la suprême justice. Godefroi, tenez! prenez en main le bout de mon étole bénite, pour que le démon ne vous tourmente pas davantage!

Conformément à l'ordre du prêtre, la jeune fille quitta la main de son bien-aimé et se mit à suivre lentement, à côté de son père, les détours du sentier. A plusieurs reprises, les amants furent saisis d'effroi à la vue d'horribles apparitions, envoyées par l'enfer, qui les suivaient toujours à une certaine distance. Chose étrange, ces formes sinistres ne sont visibles que pour eux seuls et ne sont remarquées ni par le prêtre ni par mes-

sire Van den Cruyce. Le père ne pouvait concevoir quelle était la cause des mouvements de terreur de sa fille. Chaque fois qu'une ombre plus affreuse apparaissait, la jeune fille frémissait et regardait avec épouvante son amant, car elle n'avait peur que pour lui. Ils arrivèrent bientôt à la chapelle expiatoire, et y entrèrent à la suite du prêtre.

Il faisait sombre dans le lieu consacré. Un seul cierge brûlait sur l'autel, et éclairait de ses rayons jaunes la châsse d'or qui renfermait la relique sainte. De blanches statues appuyées contre le mur recevaient aussi un peu de lumière et se détachaient de la muraille en formes fantastiques. Le silence solennel qui régnait dans le sanctuaire avait quelque chose d'effrayant. Tout concourait à porter le cœur du pénitent à l'adoration et à la prière. Le prêtre et Godefroi se jetèrent sur le pavé en versant des larmes suppliantes; leur front touchait les dalles de marbre et leur prière montait en murmurant vers le Seigneur. Van den Cruyce et sa fille étaient agenouillés sur le banc placé contre le mur. Eux aussi imploraient ardemment la miséricorde de Dieu.

Satan voyait avec colère qu'on cherchât à lui ravir une âme; mais, quelque irrité que fût l'ennemi du genre humain, il ne pouvait plus tourmenter le pénitent, car la chapelle était pour lui un lieu redouté. Il ne se rendit pas pourtant, et résolut de n'épargner aucun moyen pour conserver le pacte qui lui livrait l'âme de Godefroi. Il évoqua soudain les plus audacieux démons de l'abîme, et donna à chacun d'eux des ordres particuliers pour l'exécution de son dessein. Il envoya les esprits de l'air

dans les régions élevées de l'atmosphère. Leur aile puissante les porta en un instant au-dessus des mers occidentales; ils y amassèrent d'épais nuages et revinrent vers leur maître avec des montagnes d'eau au sein desquelles couvait l'esprit du feu. D'autres volèrent au nord, ce berceau des ouragans, et firent sortir les vents furieux des sombres cavernes qu'ils habitent dans les éternelles montagnes de glace. Les démons qui ont leur séjour dans le sein de la terre se préparèrent à ébranler violemment la voûte de leur demeure.

Tandis que l'ennemi rassemblait ses armes, Godefroi était toujours incliné sur le sol de la chapelle. Pas un mouvement n'avait encore troublé la prière des suppliants, car le prêtre avait ordonné le plus grand silence. Les larmes du repentir baignaient les yeux de Godefroi, et Ludwina, l'âme élevée vers Dieu, demandait avec anxiété grâce pour son bien-aimé.

Déjà une demi-heure s'était passée dans cette situation quand le prêtre se leva et alla s'agenouiller devant l'autel. Après avoir prononcé en latin mainte conjuration puissante, il dit à Godefroi :

— Je t'ordonne, pécheur, de ne pas interrompre ta prière, de ne pas te lever de terre avant ta délivrance, et de ne t'effrayer de rien; car le moment qui précède la libération, ce moment est terrible.

En ce moment, Satan engagea une formidable lutte. Les esprits de l'air se partagèrent en deux troupes, s'armèrent chacun d'un nuage chargé de foudre et s'élancèrent les uns contre les autres avec une prodigieuse rapidité.

La lune disparut derrière ce sombre rideau. Les nuées se déchirèrent; le tonnerre, éclatant dans les airs, tomba en serpents de feu sur la cime des arbres, qu'il réduisait en poudre avec d'épouvantables craquements; le vent sifflait avec fureur dans le feuillage et l'emportait en noirs tourbillons vers le ciel; de lourds grêlons tombaient avec fracas sur le toit de la chapelle, et des torrents d'eau précipitaient avec un bruit sauvage leurs flots écumeux dans les campagnes dévastées.

Ludwina se pressait contre le sein de son père, et ses deux bras étreignaient celui-ci avec la convulsive énergie de la peur. En proie à de mortelles angoisses, elle n'osait cependant parler. Tout gonflé de soupirs et de plaintes que fût son sein, elle se taisait pour ne pas distraire son bien-aimé de sa prière. Celui-ci ne se laissa pas troubler par l'affreuse tempête. Grâce à l'exaltation de son âme, il était transporté ailleurs par son imagination et n'habitait plus sur la terre.

Le tonnerre grondait sans relâche dans les airs. La grêle et la pluie tombaient par torrents et le vent courbait jusqu'à terre la cime des arbres sous ses furieuses rafales, ou les couchait déracinés sur le sol.

Il n'y avait plus apparence de vie en Ludwina. Le père épouvanté tremblait pour son enfant et pour lui. Des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux et de douloureux soupirs soulevaient son sein. Cependant il avait assez de force pour ne pas parler. Il cherchait seulement à réchauffer sous ses baisers sa fille inanimée.

Le prêtre poursuivait ses oraisons, Godefroi était toujours à genoux le front sur les dalles; Satan commença

à s'apercevoir de sa propre impuissance, et résolut avant d'abandonner le combat de tenter un suprême et dernier effort.

Les esprits de l'air reprirent la lutte en redoublant de rage. Les nuages s'entrechoquèrent de nouveau avec violence. La foudre ébranla le sol, la chapelle trembla jusqu'en ses fondements. Les éclairs frappaient de leurs traits de feu les vitres des fenêtres ébranlées, et des flèches enflammées tombaient sur les dalles de marbre. Le vent furieux se brisait en gémissant aux angles des murs, et les hurlements des démons se mêlaient aux formidables éclats de la foudre. C'était un vacarme si épouvantable que Van den Cruyce n'en put supporter l'horreur; son cœur se serra tellement qu'il s'affaissa sans force à côté de sa fille et la tête appuyée sur le banc. Godefroi l'entendit et le vit défaillir; il se leva, tendit les mains vers le ciel et s'écria :

— Christ, ô Sauveur, permettez au pécheur d'implorer son pardon au nom du sang que vous avez versé pour nous sur le Golgotha. Je suis né croyant, laissez-moi, ô juge et sauveur des hommes, laissez-moi mourir croyant et ne permettez pas que je sois damné pour l'éternité! O mon Dieu, recevez la brebis égarée! Protecteur tout-puissant, soyez mon égide! Grâce, grâce, pour l'âme repentante!

Et il retomba sur le sol.

A peine Godefroi eut-il fait cette prière que les nuages s'affaissèrent derrière l'horizon. La lune éclaira de nouveau la terre de ses rayons argentés qui pénétrèrent dans la chapelle. Le vent se tut, et il ne resta pas au

dehors la moindre trace de la tempête. Au même moment, un parchemin tomba de l'autel devant Godefroi. Il le saisit avec un violent battement de cœur, le tendit au prêtre d'une main tremblante et s'écria :

— Lisez, lisez! Oh! vite, car c'était sur une feuille semblable qu'était le fatal pacte.

Le prêtre se hâta d'approcher le parchemin de la lueur du cierge, le parcourut des yeux, leva les bras au ciel et dit :

— Béni soit le Dieu éternel! votre âme est rachetée et délivrée!

Par une permission d'en Haut, Ludwina sortit tout à coup de son évanouissement. Elle courut à son bien-aimé, et le pressa dans ses bras en s'écriant :

— O Godefroi, mon époux, tu es délivré des liens du démon. Tu es purifié, mon frère! mon fiancé qui m'est rendu par le Dieu tout puissant! Maintenant tu resteras sur mon cœur, comme dans un sanctuaire, et pour jamais!

Le jeune homme était si heureux qu'il ne pouvait prononcer une parole. Il étreignit si vivement la jeune fille sur son sein, il leva les yeux vers le ciel avec une si radieuse expression de reconnaissance, qu'on les eût pris tous deux pour des habitants du céleste séjour. Tous deux s'affaissèrent sur le sol accablés par leur bonheur, et s'écrièrent d'une seule voix :

— Merci au Dieu que nous adorons!

Van den Cruyce, en extase, se tenait debout à côté de ses enfants; une foi pure et sans mélange remplissait le cœur du tendre père.

Le prêtre s'approcha des amants agenouillés, étendit les mains sur leurs têtes et dit d'une voix solennelle :

— Soyez bénis, élus du Seigneur! Que vos pas ne s'écartent jamais du sentier de la vertu. Montrez-vous toujours reconnaissants de l'amour infini que le Christ vous a témoigné aujourd'hui. Que votre union soit pour vous un engagement de parcourir, purs comme les anges, le rude sentier de la vie, jusqu'à ce que vous soyez réunis de nouveau et pour toujours dans le sein du Seigneur! Que le baiser sacré des fiançailles soit pour vous le commencement d'une nouvelle vie!

Godefroi ouvrit les bras pour mieux embrasser sa chère Ludwina, mais comme Van den Cruyce pressait lui-même sa fille sur son sein, le jeune homme enferma dans une même étreinte et son père et sa fiancée, et les trois baisers se confondirent en un seul.

Tandis qu'au comble du bonheur, ils se comprenaient mutuellement sans se parler, et se tenaient embrassés dans cette solennelle étreinte, on entendit sous la voûte de la chapelle des accords si harmonieux, des sons si mystérieux et si doux, qu'il était impossible qu'ils vinssent de la terre. C'était sans doute l'écho de l'hymne des louanges que les anges du ciel adressaient au Seigneur pour le remercier de la grâce qu'il avait daigné accorder au pécheur repentant.

FIN DES VEILLÉES FLAMANDES.

LA GRAND'MÈRE

DEUX CONTES POUR LES ENFANTS.

Il y a à Zurenburg, près d'Anvers, une petite métairie. Chacun s'y occupe activement des travaux de l'hiver : la mère et les servantes soignent le bétail ; le cliquetis joyeux des fléaux retentit en cadence dans la grange où le fermier et ses domestiques font sortir le grain des riches épis de la dernière moisson.

Dans la cuisine de la ferme se trouve une vieille femme toute décrépite, au dos voûté, au visage sillonné de rides profondes. Elle va de côté et d'autre, faisant sa petite besogne, et sur ses traits se dessine un sourire qui trahit la paix de l'âme. Par moments elle marmotte quelques paroles par lesquelles on peut deviner qu'elle attend quelqu'un.

Sa physionomie aussi décèle une douce inquiétude mêlée à la joie d'une attente qui ne sera pas de longue durée.

Elle pose dans les cendres chaudes un petit pot rempli d'eau.

— Pauvres agneaux ! dit-elle en soupirant, qu'il fait froid ! leurs petits doigts vont encore avoir l'onglée !

Elle tire le grand pain de seigle de l'armoire, et coupe, d'une main tremblante, quatre tartines : à chaque tranche de pain, elle dit à voix basse :

— Une grosse pour Jeannot, une pour Betty, une pour Frans, et une mince pour Trinette. Où donc se sont arrêtés mes quatre agneaux ? L'école doit être finie depuis longtemps ! Mais Borgerhout, c'est si loin aussi !

Pourquoi va-t-elle écouter si attentivement à la porte ? Craint-elle qu'on la surprenne ? Ah ! elle met beaucoup de beurre sur le pain : la mère gronderait si elle voyait cela ; mais la grand'mère aime tant les quatre agneaux ! et elle sait bien ce qu'ils aiment.

Écoutez ! là-bas dans la campagne résonnent des voix enfantines et plaintives. La grand'mère se hâte d'ôter des cendres le pot d'eau tiède et va le poser sur la table ; mais elle n'a pas le temps de le faire : à deux pas de la maison retentissent déjà des exclamations confuses.

— Aie ! oh ! mon Dieu ! Oh ! Seigneur, mes doigts ! mes doigts !

La porte s'ouvre avec fracas, et tous les petits doigts tremblants de froid se plongent en même temps dans le pot d'eau tiède, si bien que le tablier de la grand'mère en est tout éclaboussé. Ce sont des cris, des plaintes telles qu'on ne sait auquel voir, auquel entendre. Dès que l'eau tiède a réchauffé les mains et dissipé l'onglée, les lamentations cessent à leur tour.

Chacun empoigne sa tartine, en ouvre curieusement les deux tranches, adresse à la grand'mère un sourire de reconnaisance, et se met à manger avidement.

Bientôt après les quatre enfants sont assis autour d'un feu petillant que la grand'mère ne cesse d'alimenter avec de petites branches.

Tous les visages rayonnent de joie, à l'exception de celui de Jeannot. Il est assis dans le coin du foyer, la tête tellement penchée que ses longs cheveux tombent sur son front. Il fera un fameux fermier : son corps robuste accuse la force et l'énergie.

Betty, assise, tient sa poupée sur ses genoux ; elle lui met une robe neuve, et la réprimande avec sévérité parce qu'elle ne fourre pas docilement ses bras dans les manches. Betty est une jolie enfant aux cheveux blonds, aux joues roses, qui deviendra une belle femme, s'il plaît à Dieu.

A côté d'elle, voici Frans avec sa tête bouclée. Il dessine un cheval sur son ardoise, et montre son œuvre à Trinette qui l'efface.

— Jeannot, dit la grand'mère, qu'as-tu, mon garçon ? Tu es là si triste et si tranquille !

Jeannot lève lentement la tête ; des larmes brillent dans ses yeux. Il répond avec impatience :

— Pourquoi le soleil se couche-t-il maintenant tous les jours de si bonne heure que nous ne pouvons plus jamais jouer ? Toujours assis auprès du feu avec ces poupées ! Quand donc reviendra l'été ?

— Jeannot, Jeannot, dit la grand'mère, tu fais mal en n'étant pas content de ce que Dieu t'envoie. Il faut

le remercier tous les soirs avant d'aller te coucher de ce que tu as un bon feu auprès duquel tu peux t'asseoir et un petit lit bien chaud pour y dormir. Il y a tant de pauvres petits enfants qui, à cette heure, grelottent de froid et souffrent de la faim; qui n'ont pas même un morceau de pain sec à manger, et qui couchent sur la paille sans couverture, tellement que leurs dents claquent toute la nuit et qu'ils se lèvent tout bleus de froid avant qu'il fasse jour. Et pourtant ils remercient encore notre Seigneur pour la botte de paille sur laquelle ils peuvent se coucher. Jeannot, Jeannot, tu fais mal, mon enfant. Écoute, je vais te raconter l'histoire de deux pauvres petits enfants de Zoersel, et quand tu l'auras entendue, tu ne songeras plus à te plaindre.

Jeannot appuie ses coudes sur les genoux, et pose sa tête sur ses mains en fixant sur la grand'mère un regard plein de curiosité; la poupée tombe du giron de Betty; Frans, à la tête frisée, efface son cheval et pose l'ardoise à terre; Trinette penche la tête sur l'épaule de Frans, et tous portent les yeux sur la grand'mère, qui jette encore un peu de bois sur le feu, et commence ainsi:

HISTOIRE DE JEANNOT ET MARIETTE.

Près du village de Zoersel, où je suis née, se trouve un grand bois dans lequel il y a souvent des loups et d'autres bêtes sauvages et méchantes. Au bord de ce bois s'élevait une petite chaumière bâtie en terre et en bois de bouleau, et dans cette chaumière habitait une pauvre femme avec deux enfants, l'un qui s'appelait

Jeannot, l'autre Mariette. La femme se nommait Léna, et, pendant l'été, allait en journée chez les fermiers pour arracher les mauvaises herbes des champs de lin et de froment ou pour aider à la moisson, comme les femmes étrangères qui viennent quelquefois travailler chez nous. Les pauvres enfants n'avaient plus de père; celui-ci était depuis longtemps couché au cimetière, — que notre Seigneur ait son âme!

Tant que durait l'été, tout allait bien; alors les petits enfants n'avaient pas faim et pouvaient se chauffer au soleil du bon Dieu. Mais quand venait l'hiver, ils étaient si misérables et si malheureux qu'on ne saurait le dire.

Une fois il y eut un dur et long hiver : il gelait si fort que les grues tombaient mortes des arbres, et la pauvre Léna ne pouvait trouver le moindre ouvrage. Elle était aussi si malade de la fièvre qu'elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Le dernier pain de seigle était à moitié mangé et le feu s'était tout à fait éteint parce qu'il n'y avait plus de bois à la maison. Tremblants de froid, Jeannot et Mariette durent se coucher dans un tas de foin; ils dirent leurs prières, se blottirent bien avant, s'embrassèrent encore une fois, et s'endormirent.

Mais pendant la nuit survint un si grand vent et une si terrible tempête, que tout un pan du mur d'argile fut renversé. Jeannot et Mariette se blottirent encore plus avant et ramenèrent le foin sur eux; mais le vent qui entrait dans la chaumière était si froid et si aigu que les deux innocents agneaux furent bientôt tout transis. Quand il fit jour, ils sortirent du foin tout grelottants, et trouvèrent leur pauvre mère assise près du foyer éteint,

toute frissonnante de fièvre, et pleurant tellement que ses joues étaient toutes baignées de larmes. Jeannot et Mariette sautèrent au cou de leur mère, et se mirent à se lamenter aussi si tristement, qu'il y avait de quoi briser un cœur de pierre; mais, hélas! cela n'aidait à rien.

Après avoir gémi si longtemps, que leurs yeux n'avaient plus de larmes, la mère dit :

— Que faire donc, mes pauvres enfants? Voici notre dernier pain, et cette nuit nous serons certainement gelés tous les trois. O mon Dieu! pour moi, ce n'est rien; mais vous, mes pauvres petits agneaux! Mon cœur se fend à vous voir là tout grelottants, avec vos petites lèvres bleues. Je ne puis presque plus me soutenir; mais je veux essayer, en invoquant le nom de Dieu, si je ne pourrai aller jusqu'au bois et y ramasser un petit fagot pour ce soir. Restez donc ici, et attendez tranquillement et sans pleurer que je revienne.

La femme se leva avec peine, prit la faucille et se dirigea vers la porte; mais avant d'y arriver elle tomba de faiblesse. Jeannot et Mariette aidèrent leur pauvre mère à se relever, et recommencèrent à pleurer amèrement sur leur malheureux sort.

Tout à coup Jeannot cessa de pleurer; il s'approcha de sa mère, et dit d'un ton résolu :

— Chère maman, donnez-moi un baiser. Je vais au bois.

— Comment! répondit la mère tout épouvantée, toi au bois, mon enfant! Par un si mauvais temps! Oh! mon cher petit, c'est impossible!

— Impossible! dit Jeannot; ne suis-je pas assez fort?

Allons, donnez-moi la faucille, et ce soir vous n'aurez plus froid, chère maman, ni toi non plus, sœur Mariette.

— Je vais avec toi! s'écria Mariette; car, quand tu seras sur l'arbre à casser les branches mortes, il faut bien que je soie en bas pour les ramasser!

La mère malade ne consentit pas d'abord à laisser partir ses enfants; mais Jeannot voulut absolument aller au bois. Il aimait beaucoup sa mère, et cela lui faisait grand mal de la voir tant souffrir du froid.

Léna donna à chacun de ses enfants un gros morceau de pain de seigle, les embrassa plusieurs fois, et leur dit:

— Allez donc au nom de Dieu, mes enfants; mais revenez tôt, car vous savez qu'au bois il fait nuit de bonne heure.

Jeannot et Mariette gagnèrent donc le bois, et s'y enfoncèrent très-avant parce que sur les bords tout le bois mort avait été pris par d'autres pauvres gens. Quand ils furent loin dans la forêt, Jeannot se mit à monter sur les sapins et à couper les branches mortes avec sa faucille. Mariette les ramassait, et, dans l'après-dîner, ils avaient rassemblé deux fagots aussi gros qu'ils pouvaient les porter. Ils s'étaient réchauffés à courir et à travailler, et songèrent à retourner à la maison pour réjouir leur mère malade.

Jeannot et Mariette prirent chacun leur fagot sur la tête et se mirent en route en chantant.

Mais voilà que le ciel se couvrit de grands nuages noirs, et qu'il commença à venter et à neiger si fort que les pauvres enfants ne pouvaient voir à deux pas devant

eux. Les chemins et les sentiers étaient tellement couverts de neige que Jeannot et Mariette ne savaient plus par où ils devaient aller.

Cependant, ils marchaient, marchaient toujours, et ne parvenaient pas à sortir du bois. Ils s'arrêtèrent enfin avec inquiétude, et Jeannot s'aperçut qu'ils s'étaient écartés de la bonne route; il monta sur un arbre pour reconnaître où il était; mais la neige l'empêcha de rien voir. Pour ne pas effrayer sa petite sœur, il feignit d'avoir retrouvé le chemin; tous deux reprirent leurs fagots sur la tête, et allèrent, allèrent toujours plus loin; mais plus ils allaient, plus ils s'égaraient dans le bois.

Quand Jeannot vit qu'il allait faire noir, il ne put se contenir plus longtemps et se mit à pleurer amèrement. Les yeux pleins de larmes, il embrassa sa sœur, et dit :

— Oh ! mon Dieu, Mariette, nous nous sommes perdus. Il fait tout à fait nuit. Qu'allons-nous faire ? Cette nuit encore notre mère n'aura pas de bois, et elle gèlera bien sûr de froid.

Mariette ne répondit rien et alla s'asseoir sur son fagot, gémissante et désespérée. Un vent glacial sifflait d'une manière épouvantable dans les branches des sapins. Les pauvres petits commençaient à s'engourdir de froid. Jeannot le sentit bien. Il fit lever sa sœur, et ils se remirent à marcher toujours plus loin sans pouvoir sortir du bois, et cela jusqu'à ce qu'il fît nuit noire comme de la poix. Alors les malheureux enfants, ne sachant plus que faire, s'assirent en pleurant sur leurs fagots à l'abri d'un grand sapin. Jeannot, ramassé sur lui-même,

se serrait étroitement contre sa sœur, et ne cessait d'ôter la neige du visage et des mains de Mariette, qui ne bougeait plus et s'était endormie, la tête appuyée sur les genoux de son frère. Depuis longtemps, Jeannot, immobile, luttait aussi contre le sommeil, quand il entendit soudain dans le bois les hurlements des bêtes féroces; il se leva pris d'une vive inquiétude. Il n'entendait plus rien; il posa ses mains sur le front de Mariette, et sentit qu'il était glacé. Profondément attristé et tout sanglotant, il ôta son sarreau et en entoura la tête de Mariette pour la réchauffer; il souffla dans ses mains, et finit par la secouer à plusieurs reprises, mais elle ne s'éveilla pas.

Jeannot se rassit sur son fagot, attira sa sœur sur ses genoux, prit ses mains dans les siennes, et se pencha sur le corps de la petite fille pour la réchauffer.

La neige volait en flocons plus épais encore dans les ténèbres; les sifflements du vent étaient plus épouvantables, et les bêtes féroces poussaient des hurlements plus terribles, — et comme Jeannot s'endormit enfin lui-même, la neige recouvrit bientôt les deux pauvres enfants...

La pauvre Léna ne vit pas revenir ses enfants, et faillit mourir cette nuit-là de chagrin et de froid. Le lendemain, à la prière de la mère, le garde champêtre alla à la recherche de Jeannot et de Mariette. D'abord, il ne put les retrouver; mais à la fin il aperçut deux beaux martins-pêcheurs posés sur un monceau de neige, et sous cette neige il découvrit Jeannot et Mariette. Jeannot avait encore les bras passés au cou de sa petite

sœur et les lèvres posées sur son front. Mais, hélas ! les pauvres enfants étaient morts de froid !

Jeannot et Mariette furent enterrés dans le cimetière, et cette nuit-là le sacristain de Zoersel vit deux anges descendre sur la tombe de Jeannot et Mariette et s'envoler ensuite vers le ciel avec les âmes des chers enfants.

Ici, un long groin surgit, et l'histoire finit. [1]

Bien que l'histoire soit, en effet, finie, les enfants ne font pas un mouvement : ils suivent d'un œil attentif tous les mouvements de la grand'mère, et la regardent fixement comme s'ils voulaient épier les nouvelles paroles qui pouvaient sortir de sa bouche ; — mais elle ne parle plus. Bientôt on entend de gros soupirs sortir de la poitrine oppressée des enfants, et ils disent à voix basse :

— Malheureux Jeannot ! Pauvre Mariette !

— Eh bien ! Jeannot, dit la grand'mère, n'es-tu pas content maintenant d'avoir un bon feu auprès duquel tu peux t'asseoir et un petit lit bien chaud pour t'y coucher ? Ne remercies-tu pas le bon Dieu de ce qu'il t'a donné un père et une mère qui travaillent pour toi et prennent soin de toi ? Te plaindras-tu et murmureras-tu encore, mon enfant ?

Jeannot essuie une larme qui brille dans son œil, et dit :

— Je ne le ferai plus, bien sûr, chère grand'maman.

Un sourire passe sur les joues rosées de Betty ; elle demanda :

1. Cette bizarre conclusion termine tous les contes populaires de la Campine.

— Jeannot et Mariette sont pourtant au ciel, n'est-ce pas, grand'maman ?

La grand'mère répond :

— Certainement qu'ils sont au ciel, et ils le méritent bien, les braves petits enfants. Maintenant, ils n'ont plus ni froid ni faim ; maintenant, ils chantent pendant toute la journée avec les anges, et sont toujours auprès du petit Jésus. Si vous êtes sages et si vous aimez toujours bien votre père et votre mère, vous irez aussi tous au ciel, mes enfants !

Jeannot s'écria :

— Oh ! grand'maman, encore une histoire, n'est-ce pas ? Rien qu'une toute petite !

La grand'mère se rassit et répondit :

— Je vais vous raconter l'histoire de Grignotin. Cela s'est passé il y a bien longtemps, car c'était au temps que les bêtes parlaient. Écoutez :

HISTOIRE DE GRIGNOTIN.

Dû temps que les bêtes parlaient, habitait sur la colline de Zoersel une rate, laquelle avait un petit raton qui s'appelait Grignotin, et qui voulait toujours courir hors de son trou et jouer sur la bruyère, qu'il y eût danger ou non. Sa mère avait beau dire, il ne l'écoutait pas.

Une fois qu'il faisait beau soleil, il fût volontiers encore sorti de son trou ; sa mère lui avait jusqu'à trois fois mordu l'oreille pour le corriger ; mais l'entêté et pétulant Grignotin regardait toujours au dehors et cher-

chait à s'échapper pour gagner la bruyère. Alors la mère lui dit avec tristesse :

— Grignotin, mon enfant, tu ne veux pas écouter ta mère, il t'en arrivera malheur. Ton petit frère a été aussi victime de sa désobéissance. Je viens de voir, il y a un instant, le seigneur Griffon, le matou, se glisser à travers la bruyère. Demeure plutôt auprès de ta mère; voilà un navet bien tendre, grignotes-en tout ton soûl; — N'as-tu pas toujours ce que ton cœur désire?

Grignotin vit que sa mère se retournait pour prendre le navet, et crac! Grignotin sauta hors du trou et s'élança dans la bruyère.

Mais une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il se réfugiait en criant dans le trou, et tombait à demi mort aux pieds de sa mère. Il avait une blessure au cou et saignait, que c'était déplorable à voir. La mère lécha, frotta jusqu'à ce qu'il revînt à lui, et lui dit :

— Eh bien! mon pauvre Grignotin, vois-tu bien maintenant qu'il faut obéir à ses parents? Je connais assurément le monde mieux que toi, mon enfant. Heureusement que tu n'es pas mort; la leçon vaut bien le coup de griffe.

— Oh! s'écria Grignotin, j'apercevais de loin le seigneur Griffon étendu mort sur le dos; j'ai voulu voir de près ces ongles dont vous me faites toujours si peur; mais la vilaine bête n'était pas morte, et m'a donné un coup de griffe dans le cou. Aie! aie! que cela fait mal!

— Sais-tu à quoi t'en tenir maintenant? dit la mère. Iras-tu encore courir pendant le jour?

— Non, je resterai au logis! s'écria Grignotin affligé

en portant ses deux petites pattes à ses yeux, et en se lamentant amèrement.

Grignotin ne put s'habituer à demeurer dans son trou, et pourtant il n'osait plus sortir, tant il redoutait les griffes du chat. Il tomba malade de consomption ; au bout de trois semaines il était aussi maigre qu'une arête. La mère ne faisait que pleurer en voyant le dépérissement rapide de son pauvre Grignotin. Elle le conduisait de temps en temps avec prudence hors de son trou au soleil; mais rien n'y faisait. Grignotin ne cessait de s'écrier :

— O mon Dieu ! quel malheur d'être né rat ! Tous les animaux et toutes les plantes mènent une vie joyeuse au soleil, et nous, il nous faut passer la journée entière sous la terre, sinon chats et éperviers sont là prêts à nous déchirer de leurs griffes. Mère, que je voudrais être une fleur de bruyère ! Alors, du matin au soir, le vent jouerait avec moi et balancerait mes clochettes roses; je verrais toujours le ciel bleu, et les jolies abeilles viendraient me baiser et me caresser aussi !

— Fi ! mon enfant, dit la mère. Sois satisfait de ton sort. Sois bien sûr que la fleur de bruyère n'est pas aussi heureuse que toi. Chacun en ce monde a heur et malheur. Viens, je ne vois pas le chat; courons jusqu'aux fleurs de bruyère là-bas, et demande-leur si elles s'estiment heureuses.

Ils trottèrent vers une belle plante de bruyère, à laquelle Grignotin dit :

— Jolie fleur de bruyère, que vous êtes heureuse ! Vous êtes épanouie de joie ; les abeilles et les papillons

vous caressent tout le jour, et vous vous délectez sans cesse sous les chauds rayons du soleil!

— Oh! dit la fleur de bruyère avec un soupir, chacun doit se contenter de son sort, c'est vrai; mais je voudrais bien être rat.

Grignotin, saisi d'étonnement, croisa ses petites pattes au-dessus des oreilles, et s'écria :

— Rat? Vous perdez donc le sens, folle plante!

— Non, répondit la fleur de bruyère, je me plains à bon droit. Que me sert d'être jolie et bien vêtue? Je suis ici au milieu du désert et, sur une année entière, pas un œil ne m'admire, pas une bouche ne me loue. Pendant l'été, le soleil me brûle; l'hiver, je dors pendant de longs mois, engourdie par le froid. Et quand je me suis donné bien de la peine pour élever mes bourgeons jusqu'à un certain âge, vient le laboureur qui nous fauche tous d'un seul coup, et nous jette en litière aux vaches ou en pâture au feu.

— C'est vrai, vous êtes malheureuse aussi, pauvre petite sœur, dit Grignotin. — Ah! voilà un grillon! Comme il est léger! comme il va vite! Cela doit être une vie agréable!

Mais un oiseau fond du haut des airs, saisit le rapide grillon dans son bec et l'emporte au loin.

Grignotin essuya deux larmes qui perlaient dans ses yeux. Il tira sa mère par la queue pour regagner le logis, mais ne dit pas un mot.

La rate pensait à part elle que son enfant n'était pas encore suffisamment édifié, et elle le conduisit avec intention au bord d'un ruisseau. Là s'élevait, au milieu

de l'herbe, une belle marguerite, la face tournée vers le soleil, et qui brillait de loin comme une étoile au ciel.

— N'êtes-vous pas heureuse, marguerite? demanda Grignotin.

La marguerite leva la tête pour voir qui lui avait parlé, et répondit d'une voix pleine de tristesse :

— Heureuse? Tous les jours les vaches ou les brebis dévorent mes fleurs ou me foulent aux pieds, tellement qu'il me faut trois mois pour revenir à moi. Vous pouvez, vous, courir pour éviter le danger; vous avez des dents pour vous défendre, vous pouvez vous promener; mais moi je suis une infortunée créature. Tenez, voilà le berger qui vient avec ses gloutonnes bêtes; je frémis d'anxiété et d'effroi.

— Pauvre fleur! dit Grignotin en soupirant, vous non plus, vous n'êtes point heureuse!

Ils allèrent boire dans le ruisseau. Grignotin vit dans l'eau une grenouille qui sautait, jouait, folâtrait, coassait, que c'était plaisir à voir.

— Je voudrais être une grenouille! dit Grignotin; mais ces paroles étaient à peine sorties de sa bouche qu'un énorme brochet s'élança sur la grenouille et l'engloutit.

— Pauvre bête! dit tristement Grignotin, toi non plus tu n'es pas des plus heureuses.

Et il tira de nouveau sa mère par la queue pour l'engager à regagner le logis.

Chemin faisant, ils passèrent devant une vache. Grignotin contempla l'animal du haut en bas, et dit ensuite :

— Je voudrais être aussi grand que cela! Avec de pareilles cornes on n'a rien à crainre, et dès lors on peut, toute la journée, s'ébattre, jouer et manger au soleil. Je voudrais être une vache!

— Voyons, dit la rate, demande-lui donc si elle est heureuse.

Grignotin salua la vache très-humblement, et lui dit :

— Madame, pardonnez-nous notre curiosité; mais nous voudrions bien savoir si vous êtes heureuse?

— Heureuse? s'écria la vache avec surprise. Est-ce à moi que vous demandez cela? Je suis la plus malheureuse bête du monde.

— Vous courez cependant en liberté dans la grasse prairie, dit Grignotin, et vous mangez tout ce qui vous plaît.

— Ah! s'écria la vache, on voit bien que vous avez passé votre vie sous la terre. Vous ne connaissez pas notre affreux sort. Ce que je mange ici même ne me profitera pas : à la maison m'attend une servante prête à me soutirer avec mon lait la nourriture que j'ai prise; nous venons au monde pour mourir sous le couteau du boucher : sur cent vaches de ma parenté, quatre-vingt-dix-neuf ont eu le cou coupé et la centième est crevée. Tous mes enfants sont mis à mort tour à tour, et l'on attend que je sois un peu plus vieille pour me briser aussi la tête. Trouvez-vous ce sort digne d'envie?

— Pauvre vache, dit Grignotin, vous êtes encore la plus malheureuse! Et Grignotin tira sa mère par la queue pour retourner au logis.

En route ils aperçurent de loin un homme qui tra-

vaillait dans un champ. Grignotin, à cette vue, dit :

— Mère, l'homme est le maître de tout. Il est fort et ne craint aucun animal au monde ; lui seul est heureux. Je voudrais être homme.

— Oui, mon enfant, dit la mère, il y a du vrai dans ce que tu dis ; mais que tous les hommes soient heureux, je ne le crois pas non plus.

Tandis que la mère parlait, ils arrivèrent non loin de l'homme et se cachèrent sous un buisson de ronces pour le regarder. La sueur coulait à grosses gouttes de son front, et il toussait péniblement en travaillant. Après quelque temps il suspendit son fatigant labeur, s'arrêta pour s'essuyer le front, et Grignotin l'entendit qui disait :

— Quel malheureux sort que le mien ! Du berceau jusqu'à la tombe, travailler sans relâche du matin au soir, s'épuiser en sueurs, se courber sous la fatigue, manger du pain noir, grelotter de froid ou mourir de chaleur. Toujours, toujours travailler pour les autres. Et quand on a épargné et amassé quelque peu, survient la guerre ; les soldats nous ravissent ce que nous possédons, nous maltraitent, mettent notre demeure en feu ! Malheur à nous, pauvres gens, qui sommes condamnés à travailler sans cesse, comme des esclaves, pour un misérable morceau de pain noir, tandis que les riches ne connaissent rien de la vie que le bonheur !

— Ah ! dit Grignotin en soupirant, toi aussi tu es à plaindre.

Et il tira encore sa mère par la queue pour revenir au logis. Mais, chemin faisant, il dit :

— Mère, jusqu'ici nous n'avons vu que des malheureux, et j'avoue qu'il vaut mieux être rat. Mais l'homme qui travaille dans ce champ a dit que les riches ne connaissent rien de la vie que le bonheur. Ah ! si nous étions aussi des riches !

— Il n'est pas certain, dit la mère, que les riches aient plus de raison d'être satisfaits que nous. Il fait nuit maintenant; nous pouvons aller au château là-bas nous enquérir si les riches sont plus heureux que les autres. Allons, suis-moi, je connais le chemin.

Ils franchirent le pont et se glissèrent par un trou dans un grand salon. Là, ils virent le seigneur du château assis à une table, les jambes étendues sur deux chaises. Sur la table se trouvaient toutes sortes de mets délicats et une foule de bouteilles contenant des vins de toutes les couleurs. Au lieu de manger et de boire, le seigneur allongea ses bras au-dessus de sa tête, et bâilla à se démonter la mâchoire, tant il était nonchalant et assoupi. Alors Grignotin l'entendit parler :

— Quelle misérable destinée que la mienne ! disait-il. Voilà les mets les plus délicats, et ils ne m'inspirent que du dégoût; voilà les vins les plus fins, et ils ne me tentent pas. Parce que je puis satisfaire tous mes désirs, je n'ai plus de désirs. Oh ! comme j'envie mes domestiques et mes paysans ! ils savourent avec un bonheur indicible un morceau de lard et une écuelle de riz; ils rient et chantent après leur travail; ils se sentent forts et courageux. Moi, je suis las et dégoûté de tout. A quoi me sert d'être riche ? Me voici étendu sur deux chaises, et je ne me sens pas le courage de me lever et de chercher

quelque distraction. Mieux vaudrait être pauvre ; la nécessité me forcerait à travailler, et alors moi aussi je chanterais et serais de bonne humeur après le travail. Et puis, cette affreuse goutte qui va revenir ! Ah ! que je suis donc malheureux !

Grignotin tira de nouveau sa mère par la queue pour regagner le logis. Lorsqu'ils furent de retour dans leur trou, la rate dit à son enfant :

— Eh bien ! Grignotin, murmureras-tu encore et seras-tu encore mécontent de ton sort ?

— Oh ! non, mère, répondit Grignotin ; je vois bien que vous avez dit vrai : chacun en ce monde a bonheur et malheur, et peut-être vaut-il mieux encore être rat que toute autre créature. Je ne me plaindrai plus jamais, mère.

Depuis lors Grignotin fut toujours content, et il devint aussi gras et aussi gros qu'un blaireau.

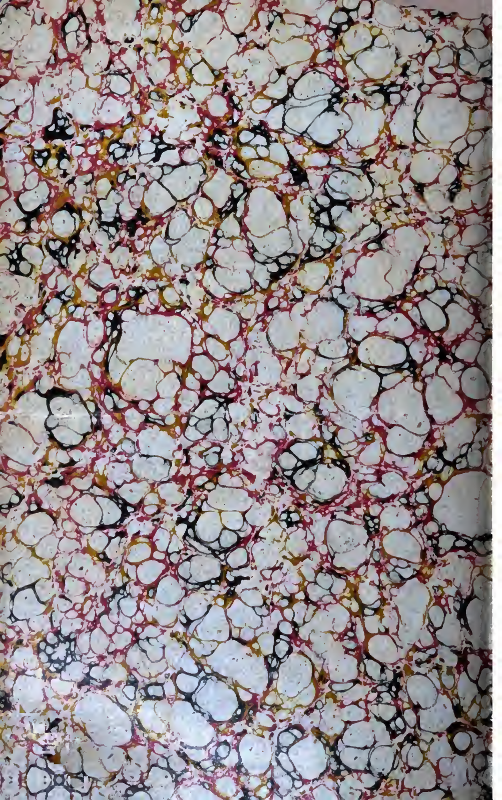
Ici, — un long groin surgit, — et l'histoire finit.

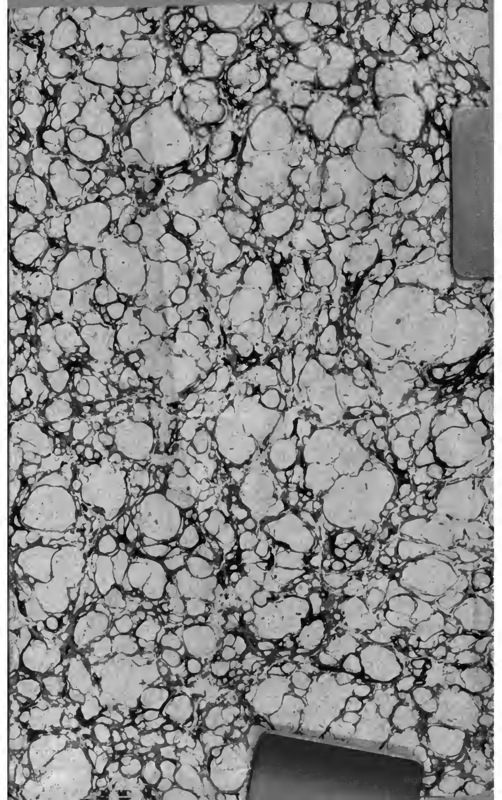
Et maintenant, mes enfants, allons là-haut dire notre prière du soir et nous coucher. Remerciez notre Seigneur du bien qu'il vous a donné, et n'enviez jamais le bonheur d'autrui. Demain, si vous êtes sages, je vous raconterai l'histoire de *Ritsel-Fritsel* et de *Kluppeltjé qui sort du sac*. — Venez !

FIN.

TABLE








BIBLI